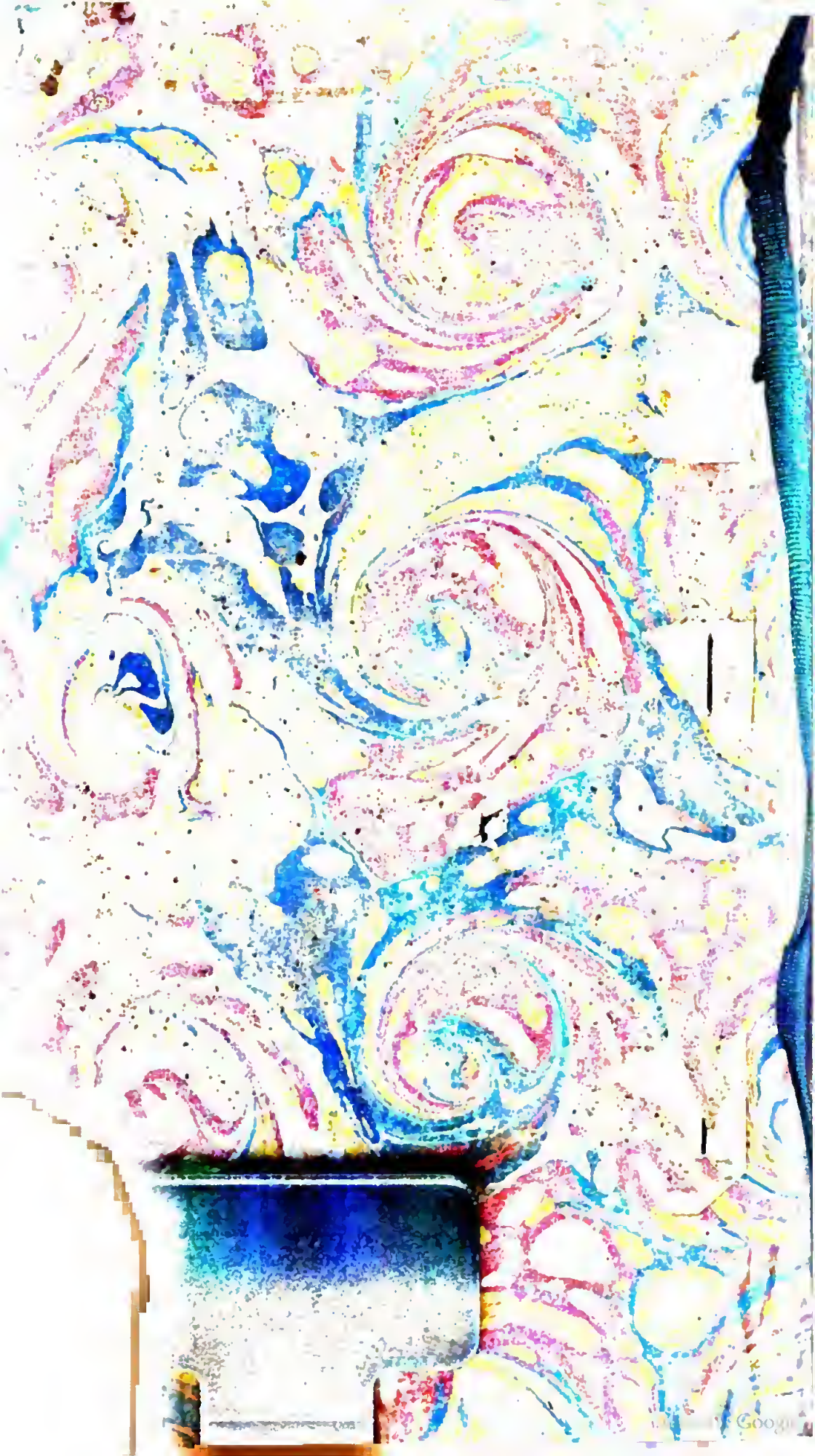


b. I. 74.

17702
M.L.82 f. 865

#

Dulard

(Paul Alexandre

LA GRANDEUR
DE DIEU
DANS LES MERVEILLES
DE LA NATURE.
POEME.

Quàm magnificata ſunt opera tua,
Domine! Omnia in ſapientia feciſti.
Impleta eſt terra poſſeſſione tua.
Pſal. 103. v. 25.

Coll. Lugd. S.ti Trin. Soc. Jesu 1757.

LA GRANDEUR DE DIEU DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE.

803903

POEME

Par Monsieur DULARD, de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille.

Nouvelle édition, revûe par l'Auteur.

BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE LYON 1888

2 liv. relié.

+EX+ BIBLIOTH +PUB+ COLL LUGDUM

BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE LYON

A PARIS,
Chez DESAINT & SAILLANT, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. D. CC. L.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

PRÉFACE.

LE ſpectacle qu'offre l'Univers, forme un tableau ſi merveilleux dans toutes ſes parties, & ce tableau eſt ſi ſuſceptible des grandes beautés de la Poëſie, qu'il ne ſauroit, ce ſemble, être tracé plus noblement que par la Poëſie même. C'eſt ſans contredit le champ le plus vaſte & le plus riche où elle puiſſe s'exercer. Elle n'a point encore manié de ſujet plus capable d'exciter un intérêt général, plus propre ſur-tout à rapprocher l'art des vers, aujourd'hui preſque tout profane, de la pureté de ſon inſtitution primitive. En effet, ſi d'un côté l'analyſe de la Nature entiere eſt pour la Poëſie une ſource inépuiſable de deſcriptions en tout genre, de tableaux variés, d'attitudes contraſtées, d'images ou fortes, ou gracieuſes : d'un autre côté, les merveilles que cette analyſe expoſe, mettent

le Poëte dans l'heureuſe néceſſité de célébrer la grandeur, la puiſſance & la ſageſſe de l'Auteur de ces merveilles ſans nombre, toujours plus admirables, plus elles ſont aprofondies.

Il paroît ſurprenant qu'un ſujet qui réunit ces deux grands avantages, n'ait point encore été traité en Poëſie : car l'avoir traité comme a fait parmi nous du Bartas, dans ſa * *Semaine*, c'eſt-à-dire, en ſtile Tudeſque, & ſans les moindres notions de Phyſique, c'eſt aſſurément l'avoir laiſſé encore tout neuf. Je haſarderai ici une conjecture. La difficulté de l'entrepriſe, ſa grandeur, ſa nature même ont peut-être rebuté. Naturellement pareſſeux, & diſpoſant rarement de ſa verve, le Génie poëtique ſe détermine avec peine à entrer dans une vaſte carriere. L'idée d'un travail long & continu l'éfraye. Il s'éfarouche ſurtout lorſqu'il lui faut rimer des raiſonnemens abſtraits, des matieres philoſophiques. Il y a plus. Pour traiter un ſujet de la nature de celui-ci, il faut être Phyſicien, & on ne ſera que Poëte. Si, par un heu-

* Ce Poëme parut en 1578.

reux accord, on réunit en ſoi & le Poëte & le Phyſicien, qu'arrive-t-il ? Séduit par un faux préjugé, on croit qu'on ne pourra écarter ces ronces, dont l'imagination hériſſe bien gratuitement les ſentiers de la Phyſique moderne. On ignore, ou on ſe diſſimule qu'en des mains heureuſes, les matieres les plus arides prennent une forme aimable & riante, & qu'il faut ſeulement (ce qui n'eſt pas commun, je l'avoue) ſavoir les manier en Poëſie comme l'Auteur de la Pluralité des Mondes, & celui du Spectacle de la Nature ſavent les manier en Proſe. Voilà, ſi je ne me trompe, les principaux motifs qui peuvent avoir empêché bien des Poëtes de s'exercer ſur le ſujet le plus digne certainement de les occuper, & le plus propre à faire briller leurs talens.

Ces motifs auroient dû agir ſur moi plus que ſur tout autre : mais j'ai été plus hardi, pour ne pas dire plus téméraire. La beauté & la richeſſe de la matiere m'ont étourdi ſur les difficultés, & ſur tout ce qu'un travail de longue haleine a de pénible & d'accablant. L'Ouvrage a été compoſé parmi des alternatives de courage & de crainte,

de vigueur & de laſſitude : aveu ingénu de mes diſpoſitions d'eſprit en l'écrivant. Enfin d'éforts en éforts, il a été achevé. Je ne ſais ſi le Public déſaprouvera l'exécution, ou s'il daignera la mettre au rang de ces ſuccès ineſperés, qui ſont moins dûs à la capacité qu'à une heureuſe audace. Quoi qu'il en ſoit, voici en peu de mots le plan du Poëme que j'oſe lui préſenter.

Il contient ſept Chants. J'expoſe dans le premier tout ce que renferme le Ciel aſtronomique. Dans le ſecond, il eſt traité de la Mer. Je trace dans le troiſiéme le tableau de la Terre, conſidérée comme Élément. Le quatriéme offre le ſpectacle de la Campagne. Dans le cinquiéme, tout roule ſur le Naturaliſme des Animaux : Oiſeaux, Inſectes, Reptiles, Quadrupédes. J'analyſe dans le ſixiéme l'ame de l'Homme, & ſes facultés. Dans le ſeptiéme, je diſcute le cœur de l'Homme & ſes affections. Chacun de ces Chants, en exceptant les deux derniers, qui proprement n'en forment qu'un, fait, pour ainſi dire un Poëme iſolé, & qui n'a aucun rapport avec le Chant qui le précede, ni avec celui qui le ſuit. Ils ne ſont liés enſemble que par là

ſeule continuité des merveilles de la Nature, merveilles qui n'ayant elles-mêmes aucune connexion entre-elles, forment cependant ce Tout ſi régulier qu'on admire dans l'œconomie générale de l'Univers.

Tel eſt le plan de ce Poëme, & il eſt aiſé de voir par ce précis que le ſujet eſt encore plus abondant, qu'il n'eſt varié. Auſſi avouerai-je que cette extrême abondance m'a été en quelque ſorte onéreuſe. Surchargé de matériaux, j'ai été obligé, pour n'être pas trop prolixe, de n'employer que ceux qui m'ont paru les plus dignes d'être mis en œuvre, & tout Lecteur équitable conviendra que mon Ouvrage, quoiqu'aſſez étendu, l'eſt cependant beaucoup moins que la matiere ne le comportoit. Je me ſuis donc principalement attaché aux grands traits, je veux dire, aux effets de la Nature les plus frapans, aux œuvres du Créateur, je ne dis pas les plus admirables (elles le ſont toutes au même degré) mais le plus univerſellement admirées. Par-là l'Ouvrage ne préſente en général que des objets nobles en eux-mêmes, & riches de leur propre fond. Je ſens que je n'ai point tracé ces tableaux avec tout le pitto-

reſque, avec toute la vivacité de coloris qu'on pourroit deſirer. Heureuſement, les Merveilles que je décris ſe paſſent du ſecours de l'Art. Il leur eſt aſſez étranger, & même les ornemens les déparent plutôt qu'ils ne les relevent. Pour fraper, elles n'ont qu'à ſe montrer nûment. C'eſt-là le propre des œuvres de Dieu. Leur beauté eſt ſimple, quoique majeſtueuſe, & cette ſimplicité, bien ſupérieure au vain étalage de l'art, eſt le ſceau de leur excellence & de leur perfection. Mais c'eſt peu d'exciter une admiration qui ne s'épuiſe jamais, c'eſt peu de faire naître les ſentimens de reconnoiſſance les plus vifs, dans le cœur de ceux qui remontent avec un eſprit de Chriſtianiſme, juſqu'à leur véritable deſtination; elles démontrent un premier Principe, l'Etre ſuprême qui les a produites par ſa puiſſance, & qui les maintient par ſa ſageſſe. L'exiſtence de cet Etre infini, ſeul créateur, ſeul modérateur de l'Univers, eſt une vérité de ſentiment, une vérité qui s'annonce au cœur en même-tems qu'elle ſe manifeſte à l'eſprit. Si l'Athée, ſupoſé qu'il y en ait, étoit de bonne foi, il avoueroit que quoiqu'il diſe que la formation de l'Univers eſt

l'ouvrage de la matiere *mûe par elle-même*, il eſt intérieurement auſſi convaincu de l'exiſtence d'un Moteur immatériel, c'eſt-à-dire, de Dieu, qu'il l'eſt de ſa propre exiſtence. N'apuyons pas davantage ſur un point de fait qu'il eſt preſque honteux à la raiſon de vouloir prouver, tant ſon évidence eſt palpable, & paſſons à quelques éclairciſſemens, plus néceſſaires que la démonſtration d'une vérité dont perſonne ne doute.

Je n'ai embraſſé aucun ſyſtême de Phyſique ſpéculative, parce qu'il n'en eſt point qui ne ſoit conjectural dans preſque tous ſes principes, & que d'ailleurs il eſt prudent de ne pas prendre parti hautement, même dans des matieres purement philoſophiques. J'ai ſuivi un plan de Phyſique générale, fondée ſur l'expérience, la plus infaillible de toutes les Méthodes. Les faits que démontre la Phyſique expérimentale, ſont bïen plus concluans que les ſubtiles ſpéculations de la Phyſique ſyſtématique. Ils forment le ſeul ſyſtême qui ſoit marqué au ſceau du vrai, & qui par-là doive être adopté avec confiance. Il y a loin certainement entre raiſonner & prouver par voie

de démonſtration. Le raiſonnement n'eſt jamais auſſi ſûr, jamais auſſi décidé que le ſont des obſervations pratiques, bien avérées : & au tribunal de l'eſprit de juſteſſe, rien n'emporte une conviction plus entiere que les preuves de fait. Il ne faut pas croire pourtant que dans la Phyſique expérimentale tout ſoit clair, tout ſoit évident. L'Hiſtoire Naturelle eſt, ſi j'oſe employer la figure, un pays immenſe, coupé de ſentiers tortueux, de routes eſcarpées, & où les découvertes qu'on a faites, moins nombreuſes de beaucoup, que celles qu'il reſte à faire, ne ſont connues qu'imparfaitement, ou du moins que par petites parties. Jalouſe, ce ſemble, de ſes ſecrets, la Nature cache ſouvent la cauſe de l'effet le plus ſimple, & elle l'enveloppe ſous tant de replis, qu'à moins qu'on ne la recherche avec une extrême ſagacité & une attention ſuivie, on ne peut guere ſe flatter de la découvrir. Il y a même bien des effets qui partent peut-être d'une cauſe toute différente de celle que nous leur aſſignons ſur les probabilités le mieux fondées, & d'après les expériences les plus exactes. Le nombre des effets dont nous connoiſſons le

principe avec certitude, n'eſt preſque rien en comparaiſon du nombre de ceux dont la vraie cauſe nous eſt entierement inconnue. * *Multa latent in majeſtate Naturæ* : axiome qui devroît être la deviſe de l'Hiſtoire Naturelle.

Mais quelle enigme dans la nature plus inexplicable pour l'homme que l'homme lui-même, ſoit qu'il ſe diſcute comme être penſant, ſoit qu'il s'examine comme être corporel ? Comme être penſant, ſçait-il quelle eſt la nature de ſon ame ; comment cette ſubſtance indiviſible eſt unie à la matiere ; quelle eſt la cauſe immédiate de leur accord & de leur diſſenſion, de leur pouvoir & de leur dépendance réciproques ; comment enfin les facultés intellectuelles, ſubdiviſées en tant de diverſes branches, ſe réuniſſent ſans ſe confondre, & operent ſéparément & de concert ? Ces myſtéres ſont au-deſſus de la métaphyſique la plus ſublime. Comme être corporel, ſçait-il au vrai quel eſt le jeu des reſſorts innombrables, & tout différent, qui font mouvoir ſon corps ; quelle eſt leur ſtructure, leurs combinaiſons, leurs rapports

* Plinc.

entre eux ? Sçait-il ſeulement la véritable cauſe de la digeſtion : problême ſi débatu, & qui eſt encore à réſoudre ? Celle même du ſommeil, ſi ſimple en apparence, lui eſt-elle bien connue ? L'Anatomiſte le plus profond ſe tait, & admire. Cette méchanique merveilleuſe paſſe ſon intelligence, & le confond. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail pour prouver que nous ne voyons que fort obſcurément & dans l'intellectuel & dans le ſenſible, ſans préjudice d'un degré d'obſcurité de plus dans la nature & les opérations de l'entendement *pur*. Le principe de la foibleſſe de nos lumieres & de l'incertitude de nos connoiſſances eſt expoſé dans le chant de l'Homme, chant que j'ai travaillé avec ſoin, vû l'importance du ſujet, & dans lequel j'ai tâché de répandre le plus de Poeſie, pour corriger par les images, ce que les idées métaphyſiques ont par elles-mêmes d'aride & de peſant.

La critique avancera peut-être que le chant de l'Homme excepté, tous les autres chants de ce Poeme ne renferment preſque rien, dont le Spectacle de la Nature, la Théologie phyſique de Derham, & l'E-

xiſtence de Dieu de Nieuwentyt ne fourniſſent ou la preuve ou l'exemple. L'accuſation de plagiat deshonnore trop un écrivain, pour qu'il ne doive pas ſe juſtifier lorſqu'il n'eſt point coupable de cette eſpece de péculat littéraire, que le génie n'a jamais à ſe reprocher. Voici donc mon apologie.

La lecture des excellens écrits que je viens de citer, m'a été utile dans la ſpéculation : je ne le nie pas. Mais ſuivre des principes généraux, univerſellement reçus, & que les illuſtres Auteurs de ces ouvrages ont eux-mêmes ſuivis ſucceſſivement, ce n'eſt pas être Plagiaire. C'eſt s'aſſujettir ſagement à une marche d'autant plus ſure, qu'elle eſt plus pratiquée. La vraie Phyſique n'a proprement qu'une route, comme elle n'a qu'un but. Elle eſt *une* dans ſes points fondamentaux, c'eſt-à-dire, dans les faits que la connoiſſance certaine de leur cauſe primordiale fait mettre au rang des vérités mathématiques. Les écrivains donc qui s'exerçent ſur les matieres qu'elle traite, & auſquels il n'eſt pas donné d'être créateurs de quelque ſyſtême neuf, d'être un Deſcartes ou un

Newton, ces écrivains, dis-je, ſont indiſpenſablement obligez de ſe conformer aux principes déja établis. Ainſi cette conformité devenue une néceſſité abſolue, n'eſt point un Plagiat, & le Phyſicien qui explique la cauſe de l'éruption des Volcans, ou de l'évaporation de la Mer, ſeroit à tort réputé le ſervile copiſte du Phyſicien qui l'a expliquée avant lui, & conformément à lui. Il la ſçait à titre de Philoſophe, non parce qu'il a lû, mais parce qu'il a diſcuté & approfondi. Je ne crois pas avancer un paradoxe en diſant que le fond des matieres phyſiques, tout général qu'il eſt, appartient en propre à celui qui y creuſe, & le met en œuvre. C'eſt un champ ouvert à quiconque veut y entrer, & les moiſſons que le dernier venu y peut faire ne ſçauroient être à bon droit revendiquées par ceux qui l'ont devancé. Mais ſi on vient à me conteſter la propriété du fond des choſes, on ne me diſputera pas, je crois, la forme que je leur ai donnée. Notre Parnaſſe du moins, s'il m'eſt permis de le dire, n'en a point fourni le modele, & franchement il m'en a aſſez couté pour qu'on doive me laiſſer jouir paiſiblement

du peu de gloire qui naît des difficultés ſurmontées. Ce n'eſt pas en effet un travail dont l'eſprit ſe joue, que de donner à des matieres ſombres & abſtraites le degré de clarté & d'évidence qui puiſſe les rendre ſenſibles au commun des lecteurs, & ſurtout de les exprimer poetiquement & avec nobleſſe. Je n'ai pas la préſomption de me flatter d'y avoir réuſſi : mais j'avouerai qu'en y travaillant, je me ſuis plus d'une fois écrié comme faiſoit Virgile en défrichant le terrain ingrat des Géorgiques :

Verbis ea vincere, magnum
Quàm ſit, & anguſtis hunc addere rebus honorem ! L. 3.

J'ai ſemé dans le corps de l'ouvrage des digreſſions épiſodiques. Les glorieuſes Campagnes du Roi m'ont fourni la plus riche matiere. Que n'ai-je pû peindre le Vainqueur de Fontenoy, & le Conquérant de la Flandre, avec une force de pinceau proportionnée à la grandeur du ſujet, trop intéreſſant cependant par lui-même pour ne pas attacher malgré la foibleſſe de l'art ! Je me ſuis ſervi des Epiſodes & de pluſieurs traits puiſez dans l'Hiſtoire, pour délaſſer le Lecteur, que des diſcuſſions philoſophiques trop continues auroient infail-

liblement fatigué. Ce ſont, pour ainſi dire, des vallons agréables où le voyageur aime à porter ſes regards au ſortir d'un défilé rude, ou d'un déſert ſauvage. Du reſte, je ne me ſuis permis aucune de ces fictions qui ſont l'ame de la haute Poeſie, & qui conſtituent eſſentiellement le Poete. C'eſt un reſpect que j'ai cru devoir à la vérité phyſique autant qu'à la dignité de mon ſujet. Par la même raiſon, j'ai rejetté bien des faits avancés ſans preuve par les anciens, certainement moins exacts Phyſiciens que les modernes, comme l'éxiſtence du Phénix, la force de la Remore, la génération du Baſilic, & l'effet de ſon regard ſur l'homme, les vertus de la Mandragore, &c. erreurs longtems accréditées, mais enfin reconnues, & miſes au rang des Fables par cet eſprit ſagement pyrrhonien qui ne croit que ce qu'il a vérifié. Adopter ces chimeres, c'eſt être crédule aux dépens de ſon jugement: & les placer dans un Poeme didactique, c'eſt vouloir amuſer en Poete ami du faux merveilleux, & non inſtruire en Poete-Philoſophe.

J'ai mis des Notes. Un ouvrage dans le genre de celui-ci ne peut abſolument s'en

paſſer. Elles ſervent à développer un ſens réflechi, à étendre un raiſonnement ſerré, à ſimplifier une vérité compliquée, à appuyer un fait qui a beſoin d'autorité ; & comme ces divers cas ſont fréquens dans les ouvrages didactiques écrits en vers, parce que la Poeſie, amie de l'énergique préciſion, exige qu'on preſſe les matieres, j'ai été obligé d'employer beaucoup de notes. S'il falloit juſtifier leur multiplicité, je m'autoriſerois du nombre de celles dont M. Racine a enrichi ſes deux excellens Poemes.

Je demande grace pour quelques termes de l'art employés dans ce Poeme, & autoriſés par la nature des matieres qui y ſont traitées. Les ſciences ont chacune en particulier leur langage propre, leurs expreſſions conſacrées ; & l'Aſtronome, le Géometre, le Méchanicien qui s'en ſert, parle en quelque ſorte ſa langue naturelle. Je n'ai pas cru devoir porter les égards pour les lecteurs à qui certains termes de phyſique ſont peu familiers, juſqu'à m'en interdire l'uſage ; mais pour les déſigner j'ai eu ſoin de les marquer en caractère italique.

Je dirai en finiſſant, qu'il eſt heureux

pour moi de mettre au jour ce Poëme dans un tems où M. Pluche & M. l'Abbé Nollet ont répandu parmi nous, & juſques dans le grand monde, le goût de l'étude de la Nature & de la Phyſique expérimentale. Le Public n'en ſera peut-être que plus diſpoſé à lire un Ouvrage en vers, où ces deux grands objets ſont réunis, & où le Naturaliſte & le Phyſicien ne s'écartent preſque jamais l'un de l'autre. C'eſt à ce Public, juge éclairé, à décider ſi j'ai ſçu leur aſſocier le Poete.

SOMMAIRE

DU

PREMIER CHANT.

DIEU sort de son repos. Il crée les corps célestes, & tous les êtres, soit élémentaires, soit organisés. Diversité des sentimens des Philosophes modernes sur la structure de l'Univers. Exposition abregée des systémes de Gassendi, de Descartes & de Newton. Que l'évidence ne se trouve dans aucun de ces différens systémes. Que le récit de Moïse touchant l'œuvre de la Création, est le seul systéme du monde évidemment vrai. Précis du Ciel Astronomique. Description du Soleil. Systéme de Ptolomée. Systéme de Copernic. Que les Planétes sont opaques par elles-mêmes, & que c'est du Soleil qu'elles reçoivent leur clarté. Merveille dans l'équilibre de la position du Soleil à l'égard de la Terre. Que la Terre a un mouvement diurne, & un mouvement annuel. Qu'en tournant sur son axe en vingt-quatre heures, elle amène le jour & la nuit. Qu'en décrivant dans un an son orbite autour du Soleil, elle amène les saisons. Description de l'Hiver, du Printems, de l'Été, de l'Automne. Invention du Télescope. Digression sur la culture des Sciences & des Arts en France. Taches du Soleil. Leur origine, leur destruction, leur renouvellement. La Lumiere. Sa nature, mystere impénétrable. Fluide immense, elle s'étend jusqu'aux spheres des Étoiles fixes. Qu'elle n'est visible qu'autant que ses parcelles sont ébranlées par le choc d'un corps. Les couleurs. Comment elles sont produites. Leur action sur la retine par la voie des réfractions de la lumiere. Que les rayons de lu-

miere ont tous une nature propre, & qui ne change point. La Lune. Ses phaſes. Comment elle éclipſe le Soleil. Son globe moins gros que celui de la Terre, dans le tourbillon de laquelle elle roule. Eclipſe de la Lune. Sa cauſe. Taches de la Lune. Raiſons qui font conjecturer que la Lune & les autres Planétes ſont habitées. Les Cométes. Que ce ſont des Planétes. Qu'elles entrent dans notre Tourbillon, & décrivent autour du Soleil des ellipſes extrémement allongées. Les Etoiles fixes. Que ce ſont des Soleils, & que, ſur la théorie de notre monde, il eſt vrai-ſemblable qu'ils éclairent des Planétes qui font leurs révolutions autour d'eux. Que ce qu'on nomme la Voïe Lactée, *eſt un amas prodigieux de ces Étoiles fixes. Réflexions ſur l'immenſité de l'eſpace, & ſur l'harmonie de la marche des corps céleſtes. Réfutation du ſyſtéme d'Epicure, ou du dogme Corpuſculaire.*

LA GRANDEUR DE DIEU DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE.

POËME.

PREMIER CHANT.

J'EXPOSE dans ces Vers le plus grand des ſpectacles.
Je peins l'Etre infini, qui fécond en miracles,
D'un mot créa les Cieux, & la Terre, & les Mers.
O toi puiſſant Moteur de ce vaſte Univers,
Toi, dont l'intelligence illimitée & ſage,
Se jouoit en formant cet étonnant ouvrage,
Qui ne vois rien de grand, rien de parfait que Toi,
Et qui fais tout fléchir ſous ta ſuprême Loi;
De ton ſouffle inéfable échauffe mon génie:
J'entreprens de chanter ta ſageſſe infinie,
Dans l'œuvre de tes mains, ton pouvoir créateur,
Et dans ſon merveilleux, ta gloire & ta grandeur.

Et toi, Mortel ſéduit, que ces hautes merveilles
Diſſipent ton erreur en frappant tes oreilles.
Abjure un dogme abſurde, & voi dans leur Auteur
Et l'artiſan du monde, & ſon modérateur.

CET Etre ſans principe, & l'auteur de tout être,
Rois des rois, Dieu des dieux, ſeul arbitre, ſeul maître,
Eternel, immuable, & par-tout adoré,
Joüiſſoit de lui-même en ſon repos ſacré.
Renfermé dans ſon ſein, dans ce ſecret auguſte,
Toujours grand & parfait, toujours puiſſant & juſte,
Seul, il trouvoit en lui ſa gloire & ſon bonheur.
Mais, ô de ſes decrets immenſe profondeur!
L'inſtant eſt arrivé, l'inſtant où ſa puiſſance,
A la Nature, aux Tems doit donner l'exiſtence,
Où tirant du néant tous les êtres divers,
Sa main doit les ſemer dans le vaſte Univers.
Dieu commande. A la voix de ce ſouverain Maître,
Et la Terre, & le Ciel ſoudain reçoivent l'être.
La lumiere paroît. Les céleſtes flambeaux
Brillent au Firmament. La Mer roule ſes eaux.
La Terre étale au loin la plus riche parure,
Et ſe couvre de fleurs, de fruits, & de verdure.
Dans l'onde les poiſſons, les oiſeaux dans les airs,
Au terreſtre ſéjour mille animaux divers,
L'Homme enfin, ton chef-d'œuvre, ô Principe ſuprême,
Tout exiſte, tout vit, tout ſe meut par toi-même,
Et de cet univers, d'un ſeul mot enfanté,
Ton œil avec plaiſir contemple la beauté.
D'un ſi ſuperbe ouvrage expoſons la ſtructure.
Des corps organiſés diſcutons la nature.
Oſons approfondir des divers élémens
L'eſſence, les rapports, l'ordre, les mouvemens.
Dévoile à mes regards ces myſteres ſublimes,
Grand Dieu, leve-toi, viens & confonds dans ces rimes,
L'artiſan d'un ſyſtême impie & monſtrueux,
Dans ſon cœur, malgré lui, réfuté par ſes yeux.

L'artiſan d'un ſyſtême, Le ſyſtême de Spinoſa. Ce fameux chef des Matérialiſtes modernes, mort en 1677, attribue la formation de l'Univers à un mouvement

Quel faſtueux amas d'hypotèſes ſubtiles,
En vains raiſonnemens, en problêmes fertiles,
Dont le principe vague & la diverſité,
Loin d'elles font chercher l'exacte vérité!
L'un donne l'origine & tout l'ordre du Monde
A des corps volatils, ſemence vagabonde,
Mais dont les mouvemens ont Dieu ſeul pour auteur,
L'autre, de la Raiſon & martyr & vengeur,

éternel de la matiere, mûe par elle-même & ſans l'intervention d'un moteur primitif. Selon lui, Dieu eſt tout, & tout eſt Dieu. La matiere, ſubſtance unique, eſt l'ame univerſelle, dont les hommes, les animaux, les végétaux ſont des modifications. Tel eſt le dogme du Spinoſiſme, ſolidement réfuté par le P. Lami, Bénédictin, & par quelques autres Philoſophes Chrétiens. Spinoſa a formé ſon ſyſtême impie ſur l'ancien ſyſtême de l'ame du monde, établi par Pythagore, & expoſé en Vers ſi beaux dans le ſixiéme Livre de l'Enéide, *verſ.* 724. *& ſeq.*

L'un donne l'origine, Gaſſendi. Selon ce ſage réformateur de la doctrine d'Epicure, les atômes [dont il reconnoît que Dieu ſeul eſt le principe, ainſi que de leurs mouvemens] les atômes, dis-je, s'accrochant enſemble dans le vuide, & étant mûs en ligne circulaire, ont formé le Soleil, les Planétes, tous les êtres, ſoit ſimples, ſoit compoſés L'union & la déſunion continuelle de ces corpuſcules errans, produiſent les perpétuels changemens qu'on apperçoit dans le Monde matériel : ainſi l'accroiſſement des corps eſt cauſé par un nouvel aſſemblage d'atômes qui ſurviennent; & leur décompoſition eſt produite par leur déſenchaînement. Ce ſyſtême eſt encore plus idéal que celui des tourbillons, & il faut avouer que l'abſurdité du dogme corpuſculaire humilie bien l'orgueil philoſophique. Mais il y auroit de l'injuſtice à juger de la Philoſophie par l'Epicuréiſme & par le Spinoſiſme : elle ne doit point être confondue avec les viſions d'un cerveau bleſſé.

L'autre, Deſcartes. L'Auteur qui a écrit ſa vie [*M. Baillet*] nous apprend tout ce que ce grand homme eut à ſouffrir,

A la triple matiere aſſigne ſa ſtructure,
De tourbillons ſans nombre inonde la Nature.
De la fiere Albion la gloire & l'ornement,
Le partiſan zélé des loix du mouvement,
N'admet dans l'Univers qu'une force attractive,
Soumettant tous les corps à ſa puiſſance active.
Vers un centre commun tous ces corps attirez
L'attirent à leur tour, gravitant par degrez.
Des ſyſtêmes fameux de ces Eſprits ſi vaſtes
Comment concilier les étonnans contraſtes ?
Je les vois tour à tour établir, réfuter :
Leur contradiction m'autoriſe à douter.
Aveugles, vainement ils cherchent l'évidence:
Dieu regarde en pitié leur ſuperbe ignorance.

---

pour avoir le premier ſecoué le joug qu'Ariſtote impoſoit depuis tant de ſiécles. Les contradictions qu'il éprouva lui ont, pour ainſi dire, ſurvécu. Son ſyſtême en eſſuie encore aujourd'hui ; mais elles ſont d'une eſpece bien différente. Si on n'accuſe plus ce ſyſtême ingénieux de conduire à l'athéïſme, on lui reproche, outre pluſieurs erreurs de fait, le défaut de conformité avec l'experience, & c'eſt ce qui l'a fait appeller *le Roman de la Nature*.

A la triple matiere aſſigne ſa ſtructure. La matiere ſubtile, ou la pouſſiere infiniment déliée que produiſirent les angles des parcelles cubiques, briſés par le frotrement : la matiere globuleuſe, ou les petits globes atténués & arrondis par le même frottement, la matiere ſtriée, ou les pieces rompues, les plus groſſieres & les plus anguleuſes. Du divers arrangement, & de la différente diſtribution de ces trois élémens, naquirent, ſelon Deſcartes, les tourbillons, le ſoleil, les étoiles fixes, les planétes & les cométes.

De la fiere Albion. Neuton. M. de Fontenelle va donner au Lecteur une idée juſte & préciſe du ſyſtême de ce Philoſophe, un des plus étonnans génies dans les hautes ſciences, que la nature ait encore produit.

„ Tous les corps, ſelon M. Neuton, péſent les uns ſur „ les autres, ou s'attirent en raiſon de leurs maſſes, &

Il [1] les a condamnez à diſputer entr'eux.
Le ſçavoir des Mortels n'eſt qu'un jour ténébreux.
Cherchons, puiſons ailleurs des lumieres plus pures.
Il faut des vérités, & non des conjectures.
Toi, qui ſur le Sina, dans un ardent buiſſon,
Oſas voir l'Eternel & demander ſon nom,
Annaliſte ſacré des premiers jours du monde,
Tu peux ſeul m'éclairer dans cette nuit profonde.
Ton ſyſtême hiſtorique eſt ma ſupréme loi.
Organe du Très-haut, tu parles, & je croi.
Oui, l'immenſe Univers, & tout ce qu'il enſerre,
Les Etres corporels, les Cieux, les Mers, la Terre,
Sont nés ſéparément d'autant de volontés,
D'autant d'ordres diſtincts, ſoudain exécutés.

CETTE voute d'azur, de ſtructure admirable,
De l'Etre ſouverain marche-pied reſpectable,
Ces globes par milliers d'un doux éclat brillant,
D'un immuable cours dans leur ſphere roulant,
L'accord qui regne entr'eux, leur marche ſans obſtacle,
Leur retour ſi réglé : quel plus frappant ſpectacle !

„ quand ils tournent autour d'un centre commun, dont „ par conſéquent ils ſont attirés & qu'ils attirent, leurs „ forces attractives varient dans la raiſon inverſe des „ quarrés de leurs diſtances à ce centre .... Ainſi chacun „ des cinq Satellites de Saturne péſe ſur les quatre autres, „ & les quatre autres ſur lui. Tous les cinq péſent ſur Sa- „ turne, & Saturne ſur eux. Le tout enſemble péſe ſur „ le Soleil, & le Soleil ſur ce tout. Quelle géometrie a été „ néceſſaire pour débrouiller ce cahos de rapports „ ! *Eloge de M. Neuton.*

[1] *Mundum tradidit diſputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus eſt Deus ab initio.* Eccleſiaſt. cap. 3. v. 11.

Ton ſyſtême hiſtorique. A parler exactement, ce que Moïſe rapporte touchant l'œuvre de la Création, ne peut pas être appellé un ſyſtême. C'eſt un récit hiſtori-

J'admire avec tranſport un Aſtre radieux,
Délices de la Terre, & parure des Cieux.
L'immenſe Firmament, où pompeux il préſide,
Lui [1] ſert de pavillon, & ſa gloire y réſide.
Il enfante le jour par ſes feux éclatans.
Il marque les Saiſons : il diviſe les Tems.
La Terre, à ſon aſpect, a treſſailli de joie:
Elle a beni le nom de celui qui l'envoie.
Riche diſpenſateur de mille biens divers,
Il ſemble du néant retirer l'Univers.
Quel œil peut ſoutenir l'éclat de ſa lumiere?
Les [2] bords du Firmament ſont ſa ſeule barriere:
Il éclaire : il colore : il échauffe, & ſes feux
Animent & les Mers, & la Terre, & les Cieux.

---

que, qui nous apprend tout uniment, que la ſtructure de chaque piéce de la machine du monde, & la formation de chaque Etre particulier, ſoit élémentaire, ſoit organiſé, ſont l'ouvrage d'autant de volontés ſpéciales du Créateur, & l'effet d'autant de commandemens conſécutifs. Mais ce récit ſimple eſt non-ſeulement de la plus grande certitude, puiſque c'eſt par la révélation qu'il nous a ére tranſmis; mais il eſt encore ſupérieur aux ſyſtêmes philoſophiques à tout autre égard : il eſt plus intelligible que ces hypotèſes au moyen deſquelles on prétend expliquer tout par des mouvemens d'atômes, par des tourbillons, par des attractions : ſyſtêmes dont les deux premiers ſont regardés comme chimériques, & le dernier comme ſeulement probable. Ainſi

Soumettez-vous, Mortels : que votre Foi détruiſe
Ces Mondes qu'à ſon gré bâtit votre raiſon,
Et ne rougiſſez pas de quitter pour Moïſe
Deſcartes & Neuton.

M. Racine, Ode qui a pour titre, *L'Ouvrage des ſix jours.*

1 *Soli poſuit tentorium in cœlis.* Pſal. 18. juxt. Heb.

2 *A ſummo cœlo egreſſio ejus, & occurſus ejus uſque ad ſummum ejus.* Ibid.

De ces feux qu'il répand le déluge éfroyable
N'affoiblit point ſa force : elle eſt inaltérable.
Diſperſez en tous lieux, mais ſans être détruits,
Ils ſont à chaque inſtant dans ſon ſein reproduits.
Sans ceſſe il ſe nourrit de ſa propre matiere,
Auſſi vif aujourd'hui que quand, ſur l'hémiſphere,
Pour la premiere fois ſa lumiere brilla,
Et dans ſon Tourbillon ſon vaſte corps roula.
Image de celui dont il tient l'exiſtence,
Le plus brillant éclat s'éclipſe à ſa préſence :
Il retrace ſa force, & ſon immenſité.
Unique dans le Ciel, il peint ſon unité.
Objet le plus frappant qu'étale la Nature,
O Soleil, ô lumiere intariſſable & pure !
Tu vis en cent climats les aveugles Mortels
Te prodiguer l'encens, te dreſſer des autels.
Plus digne de pitié que digne de riſée,
Leur ſacrilége erreur ſembloit autoriſée.
Tes bienfaits la fondoient : trop heureux ſi leur cœur
Avoit pu dans toi-même adorer ton auteur !

Unique dans le Ciel. L'expreſſion, je le ſçais, n'eſt pas exacte en bonne aſtronomie. Les Etoiles fixes ſont des ſoleils tels que le nôtre, & par conſéquent le ſoleil n'eſt point *unique*. Mais il l'eſt à nos yeux : cela ſuffit, & je parle ici plus en Poëte qu'en Aſtronome.

Tu vis en cent climats. L'idolatrie la plus ancienne & la plus générale, ç'a été le culte rendu au Soleil. Les Perſes, au rapport d'Herodote [*lib.* 1. *cap.* 131.] lui offroient leurs ſacrifices ſous le nom de Mithra. Il étoit la premiere Divinité des anciens peuples de l'Inde. Les Sauvages du Pérou & du Chili, ſelon les relations modernes, l'adorent encore aujourd'hui. Voſſius, dans ſon ſçavant Traité *De origine Idololatriæ*, fait le dénombrement des peuples du Paganiſme qui ont révéré le Soleil comme un Dieu, ſous différens noms, & qui lui ont conſacré des Temples. Il n'oublie pas celui d'Héliopolis, ſurnommée la Ville du Soleil, à cauſe du culte particulier que ſes habitans rendoient à cet aſtre.

Loin ce ſyſtême faux [1], hypotèſe frivole,
Fille des préjugez de l'ancienne Ecole,
Qui vouloit, à la Terre aſſervissant les Cieux,
Que ce nombre infini de globes radieux
Autour d'elle roulât; que ſon axe tranquile
De l'immenſe Univers fût le centre immobile.
Plus ſimple & plus ſolide, [2] un ſyſtême nouveau
A réparé l'affront du céleſte flambeau.
Deſtituée enfin de ſon injuſte empire,
La Terre, dépendante eſt forcée à décrire
Autour de ce grand aſtre, un circuit annuel,
En globe ſubalterne errante dans le Ciel.
Roi des Cieux, le ſoleil, du monde planétaire
Eſt établi le centre, & dans leur vaſte ſphere,
Roulent autour de lui des globes ſans ſplendeur,
Différens en viteſſe, en diſtance, en grandeur.
Des loix du mouvement tributaire lui même,
[1] Sur ſon axe tournant d'une viteſſe extrême,
Il les voit tour à tour & deſcendre, & monter,
Et de ſon Tourbillon jamais ne s'écarter.
Il brille au milieu d'eux, & ſa force attractive
Leur preſcrit une marche, ou plus lente ou plus vive.
Tel, aſſis ſur ſon trône, un Monarque puiſſant
Fait plier ſous ſes loix un Peuple obéiſſant,

---

1. Syſtême de Ptolomée.

2. Syſtême de Copernic.

Roulent autour de lui. Suivant la fameuſe Loi de Képler [bien digne du titre qu'il a de *Légiſlateur* en Aſtronomie] les Planétes du premier ordre font leurs révolutions dans des plans qui paſſent par le centre du ſoleil, & elles ſont toutes aſſujetties à une loi invariable, par laquelle elles décrivent des orbes elliptiques autour de cet aſtre qui eſt à leur foyer commun. Cette loi inviolablement obſervée par les Planétes majeures, & découverte par Képler il y a plus de cent cinquante ans, eſt la baſe de l'aſtronomie moderne, & confirme en particulier le ſyſtême de Copernic.

1. La rotation du ſoleil ſur lui-même s'accomplit en 25 jours, 6 heures.

Et reçoit de ſa Cour les hommages fidéles.
Ces maſſes ſans éclat, différentes entre elles,
Du ſoleil immobile empruntent leur clarté,
Par elles réfléchie avec diverſité ;
A termes inégaux achevent leur carriere ;
Et quand l'aſtre du jour leur cache ſa lumiere,
Tel de ces vaſtes corps traîne en ſon Tourbillon
Des globes plus petits qui, ſur ſon horiſon,
Brillant d'un doux éclat pendant la nuit profonde,
Remplacent le ſoleil dans cet immenſe Monde,
Et dans le Tourbillon du grand aſtre des Cieux,
Roulent, ainſi que lui, d'un cours impétueux.
Mais de ce globe ardent [a] quelle eſt l'énorme maſſe !
Entre la Terre & lui quel effrayant eſpace !

A termes inégaux. Saturne, la plus éloignée des Planétes, emploie 29 ans 5 mois 17 jours à faire ſa révolution autour du ſoleil, Jupiter 11 ans 10 mois 14 jours, Mars 1 an 10 mois 21 jours, la Terre un an, Venus 7 mois 14 jours, Mercure 2 mois 27 jours. Telle eſt la préciſion aſtronomique, que dans ces calculs d'années, de mois & de jours, les heures même ne ſont pas omiſes.

Des globes plus petits. Les dix Planétes ſecondaires, chacune deſquelles a une Planéte majeure pour centre de ſa révolution, & roule dans ſon Tourbillon ; ſçavoir, la Lune qui eſt aſſujetie aux loix du mouvement de la Terre, les quatre Satellites de Jupiter, qui tournent l'un au-deſſus de l'autre autour de cette Planéte, & les cinq Lunes qui roulent autour de Saturne, à côté de l'anneau lumineux. Mais & les ſix Planétes du premier ordre, & les dix Planétes inférieures qui ſont leurs Satellites, font enſemble leur révolution autour du Soleil, foyer univerſel de tout ce monde planétaire.

Mais de ce globe ardent quelle eſt l'énorme maſſe ! Selon les ſupputations des Aſtronomes les plus exacts, le globe du ſoleil eſt un million de fois plus gros que le nôtre ; & de la Terre à cet Aſtre, il y a environ trente-trois millions de lieues. Cet éloignement prodigieux eſt pourtant peu de

Plus près d'elle, ſoudain il la conſumeroit.
D'elle plus éloigné, ſa chaleur ne pourroit
Ni la vivifier, ni la rendre féconde.
O grand Modérateur, ta ſageſſe profonde
A mis entre elle & lui cet équilibre heureux,
Balancement utile, autant que merveilleux.
Mais à deux mouvemens tu l'as aſſujetie,
Et leur vive action n'eſt jamais ralentie.
Le premier eſt diurne, & l'autre eſt annuel.
Son globe, mû ſans ceſſe, & flotant dans le Ciel,
Sur ſon axe en un jour tourne, & ſur l'hémiſphere
Amene tour à tour la nuit & la lumiere.
Enſuite par degrés il roule, en s'avançant
Des rives du couchant aux bords de l'Orient.
La Terre ainſi décrit le plan de l'Ecliptique,
Mais ſans franchir jamais [1] l'un & l'autre Tropique.
S'approchant, s'éloignant de l'Aſtre radieux,
Sous des points différens elle l'offre à nos yeux.
Son variable cours ramene les années,
Par d'intimes liens l'une à l'autre enchaînées,
Et je vois les ſaiſons, dans leur conſtant retour,
Se ſuccéder, paroître, & régner tour à tour.
Quand l'urne du Verſeau s'épanche ſur la terre,
La froidure ſurvient, l'engourdit, la reſſerre.
Son ſein inanimé, de langueur abatu,
Semble avoir dépouillé ſa force & ſa vertu.
Ses beaux jours ſont paſſés: plus d'éclat, plus de graces.
Les fougueux aquilons font marcher ſur leurs traces
La neige & les frimats, le ravage & le bruit.
Le nuage épaiſſi forme une ſombre nuit.

---

choſe en comparaiſon de celui de Saturne, qui, dans ſa moyenne diſtance du ſoleil, en eſt éloigné de deux cens quatre-vingt-ſix millions de lieues, & dont l'immenſe globe eſt neuf cens quatre-vingt fois plus gros que celui de la Terre.

1. Le Tropique du Cancer, ou le ſolſtice d'Eté qui arrive le 22 Juin. La Terre alors retrograde. Le tropique du Capricorne, ou le ſolſtice d'Hiver qui arrive le 22 Décembre. Alors elle commence d'avancer.

Tombant avec fracas du ſommet des montagnes,
Les torrens écumeux font gémir les campagnes,
Renverſent tout obſtacle à leurs rapides eaux,
Entraînent les rochers, les arbres, les troupeaux.
Bientôt, ſous le Bélier, l'ardent flambeau du monde
Brille d'une clarté plus vive & plus féconde.
Il ſe montre à la terre en un doux appareil:
Il l'arrache des bras d'un ſtérile ſommeil.
Je la vois qui reprend ſes charmes, ſa parure.
Les champs, les prez, les bois ſe couvrent de verdure.
Les plus brillantes fleurs naiſſent de toutes parts,
Séduiſent l'odorat, enchantent nos regards.
Zéphire mollement bat les airs de ſon aîle.
Les bois ſont réjoüis des chants de Philoméle.
Dans leur cours ſinueux murmurent les ruiſſeaux.
Sur le gazon fleuri bondiſſent les troupeaux.
Douce ſaiſon, tu fuis d'une aîle trop légére.
Mais lorſque le Lion paroît ſur l'hémiſphére,
Le céleſte flambeau, de ſes traits lumineux
Semble exciter la force & darder plus de feux.
Alors, ſous ſes ardeurs ſans ceſſe renaiſſantes,
Les herbes, les moiſſons languiſſent expirantes.
Des ruiſſeaux épuiſés le lit ſe retrecit:
La rive ſe crévaſſe, & le limon durcit.
L'onde, dans l'atmoſphere en vapeurs attirée,
Refuſe de tomber ſur la terre altérée:
Ou fondant quelquefois en torrent furieux,
Par des globes durcis cauſe un ravage affreux.
Vient enfin la ſaiſon, au vendangeur ſi chere,
Où, la ſerpette en main, à travers la Bruiere,
Il va de ſon doux fruit dépouiller le coteau,
Et, joyeux ſous le faix, rentre dans le hameau.
Déja le jour, la nuit ſont égaux en durée;
Le froid, le chaud douteux. La terre eſt moins parée:
Elle languit. Des fruits le doux régne finit.
Des arbres, dans les champs le feuillage jaunit.
Il tombe, & dépouillé de ce riche avantage,
L'arbre le plus pompeux n'eſt qu'un triſte branchage.
Des diverſes ſaiſons tel eſt l'ordre conſtant.
Docte Uranie, enfin tu touches à l'inſtant,

Où la face du ciel ſera renouvellée,
Où ton œil lira mieux dans la voûte étoilée.
Le ſouverain Arbitre, & non un vain hazard,
Va [1] par un riche don, étendre au loin ton art.
L'inéfable decret de ſa ſageſſe immenſe
Fait ce don aux Mortels par les mains de l'Enfance.
(Dieu voulant opérer un grand évenement,
Se plaît à ſe ſervir du plus foible inſtrument.)
Au bout d'un long tuyau qui ſur ſoi ſe replie,
Deux verres ſont placés : la vûe eſt agrandie.
L'objet groſſit : il ſemble être voiſin de nous.
Que des yeux de [2] Lincée on ne ſoit plus jaloux.

---

1. Le Téleſcope.

Fait ce don aux Mortels par les mains, &c. Les enfans d'un Lunettier de Middelbourg dans la Zélande, jouant dans la boutique de leur pere, mirent, dit-on, deux verres de lunettes l'un devant l'autre à quelque diſtance. Ils virent avec ſurpriſe le cocq de leur clocher extrêmement gros, & comme s'il eût été tout près d'eux. Ils le firent remarquer à leur pere, qui fabriqua bien-tôt après la premiere lunette d'approche dont on ſe ſoit ſervi. Zacarie Janſen & Jacques Métius perfectionnerent à l'envi cette heureuſe découverte, & Galilée l'appliqua le premier à l'aſtronomie en 1609. Telle fut, à ce qu'on prétend, l'origine du Téleſcope. La ſimplicité de l'invention de cet inſtrument, lequel a porté ſi loin nos connoiſſances aſtronomiques, eſt la même à peu près que celle de l'invention de la Bouſſole, de l'Imprimerie, des Moulins à eau & à vent, &c. L'Auteur de la nature affecte, ce ſemble, de faire naître des cauſes les plus ſimples, les effets les plus merveilleux : &, ce qui n'eſt pas moins remarquable, ces utiles ſecrets de l'art, qui, par leur ſimplicité ſe révéloient, pour ainſi dire, d'eux-mêmes, ont reſté enſevelis pendant une très-longue ſuite de ſiécles, & n'ont été découverts qu'au tems marqué dans les decrets de la Providence.

2. L'un des Argonautes. Il avoit la vûe extrêmement perçante. La fable en raconte des merveilles, & Valerius

Cet utile inſtrument, modernes Zoroaſtres,
Fait à vos yeux ſurpris briller de nouveaux [1] aſtres.
L'éclipſe de ces feux, [2] leur éclat recouvré,
Redreſſent le Nocher dans ſa courſe égaré.
Je vois, par ſon ſecours, une impure [3] matiere
Qui du flambeau des cieux fait pâlir la lumiere.
Source de la clarté, cet aſtre dans ſon ſein
De ces opacités auroit-il le levain ?
Je les vois tour à tour & groſſir & décroître,
S'éloigner, revenir, ſe cacher, reparoître :
Flux & reflux conſtant dans ſes varietés.
Expoſons-en la cauſe. En ſes flancs agités

Flaccus les brode ingenieuſement dans ſon Poeme ſur l'expédition des Argonautes [*lib.* 1. *v.* 463. *& ſeq.*]

1. Découverte des ſatellites de Jupiter par Galilée, & des lunes de Saturne par Caſſini.

2. L'immerſion & l'émerſion des ſatellites de Jupiter ont beaucoup contribué à rendre la navigation plus ſûre, en perfectionnant la connoiſſance des longitudes.

3. Les taches du ſoleil furent apperçues pour la premiere fois en 1611 par Galilée, ou par le P. Scheiner, Jeſuite, qui lui en a vivement diſputé la découverte : procès preſque auſſi indécis que celui entre Leibnitz & Neuton, au ſujet de la fameuſe découverte du calcul différentiel. *Adhuc ſub judice lis eſt.*

Expoſons-en la cauſe, &c. M. de Mairan, dans ſon ſçavant Traité de l'Aurore Boréale [*ſect.* 5. *Queſt.* 3.] dit que les taches qu'on voit ſi ſouvent ſur la ſurface du globe du ſoleil, peuvent provenir des fréquentes fermentations & de quelques précipitations de parties groſſieres auxquelles l'atmoſphere ſolaire eſt peut-être ſujette. Cette conjecture fortifiée du ſentiment de Deſcartes, a, je l'avoue, beaucoup de probabilité ; mais la cauſe à laquelle les taches du ſoleil ſont ici attribuées, eſt de ſon côté tout auſſi probable. Du reſte, la nature de ces taches, ou la matiere qui les forme, eſt la même dans l'hipothèſe de M. de Mairan, & dans celle que j'ai adoptée : c'eſt toujours une

L'aſtre brillant du jour fait bouillonner ſans ceſſe
Un océan de feux, qui mûs avec viteſſe,
Et courant de ſon centre à ſes extrémités,
Forment, en tournoïant, un tas d'impuretés.
Telle on voit la liqueur dans l'airain bouillonnante,
Former à longs replis une écume flotante.
Sur ſa ſurface épars, ces grands corps ténébreux
Affoibliſſent l'éclat du globe radieux.
Que dis-je? ces amas de ſolide matiere
Du ſoleil par degrés éteindroient la lumiere,

---

fermentation de parties groſſieres. Les deux opinions ne différent qu'en ce que l'illuſtre Académicien place dans l'atmoſphere ſolaire les parties groſſieres qui forment les taches, & que je les fais réſider dans le corps du ſoleil, auquel elles ſont inhérentes.

Sur ſa ſurface épars, &c. On a vû ſur le diſque du ſoleil juſqu'à quarante-cinq taches à la fois de differente grandeur, les unes plus obſcures, les autres moins opaques, mais toutes roulant ſans ceſſe dans un Océan de liquide enflâmé. En 1706. il a paru un amas de taches, dont la maſſe entiere, en la ſuppoſant ſphérique, devoit être dix-ſept cens ving-huit fois plus groſſe que la Terre. [*Hiſt. de l'Acad. an.* 1706. *pag.* 123.]

Du ſoleil par degrés éteindroient la lumiere, &c. La diſparition de quelques étoiles fixes par des cauſes qui nous ſont inconnues, a fait croire à Flamſteed & à d'autres aſtronomes, que ces ſoleils ſe ſont éteints, ayant, diſent-ils, été obſcurcis inſenſiblement par des taches, qui s'accrochant les unes aux autres, ont formé ſur leur diſque une croûte épaiſſe. De ce fait aſtronomique, dont ils aſſignent la cauſe, avec autant de confiance que s'ils l'avoient bien conſtatée, ils en ont conclu que les planetes ont été autrefois des ſoleils; que ces ſoleils ſe ſont encroûtés & obſcurcis par l'entaſſement de pluſieurs couches de parties groſſieres qui fermentoient ſur leur ſurface, & qu'ils ſont devenus des corps opaques, des *terres habitables*. Cette prétendue métamorphoſe de ſoleils en planetes & en terres habita-

Si, dans ſon vaſte ſein inceſſamment produits,
Ils n'étoient par ſa force inceſſamment détruits.
Romains, à cette cauſe & ſimple & naturelle,
Que l'art de *Galilée* à nos regards décéle,
Il falloit du ſoleil rapporter la pâleur,
Et non au vain courroux d'un Jupiter vengeur,
Quand, pour vous reſpectable à plus d'un titre auguſte,
Le plus grand des Humains, s'il eût été plus juſte,
Entouré d'aſſaſſins ſans en être troublé,
Fut à Rome aſſervie en victime immolé.
J'excuſe votre erreur : les ſciences abſtraites
Furent toujours chez vous ſtériles, imparfaites.

---

bles, a été ſolidement réfutée par l'Auteur du Spectacle de la Nature [*tom.* 3. *pag.* 505.] & il eſt fondé à dire qu'il eſt auſſi impoſſible qu'un ſoleil en s'incruſtant devienne une terre habitable, qu'il eſt impoſſible qu'une pierre, par le concours des mouvemens, devienne un homme.

Il falloit du ſoleil, &c. Plutarque, Pline, & Séneque, diſent que pendant toute l'année dans laquelle Céſar fut aſſaſſiné le ſoleil ne rendit qu'une clarté foible & languiſſante. Plutarque [an de Rom. 708.] ajoute même qu'il eut ſi peu de chaleur, que les fruits ne mûrirent point. Virgile parle auſſi de cet affoibliſſement de la lumiere du ſoleil, dans la belle digreſſion qui termine le premier Livre des Géorgiques. Les Romains regarderent comme une vengeance des Dieux cette pâleur du ſoleil, ainſi que les divers prodiges qui parurent, dit-on, après la mort de Céſar, & dont Ovide fait une peinture très-poëtique vers la fin du quinzième Livre des Métamorphoſes.

Quand, pour vous reſpectable à plus d'un titre, &c. Céſar étoit encore moins recommendable par le nombre de ſes victoires & des ſervices qu'il avoit rendus à la République, que par la vaſte étendue de ſon génie, par ſa grandeur d'ame, ſa clémence & ſes autres vertus, dont pourtant une ambition outrée a terni l'éclat. De tous les hommes, Ceſar ſeroit, ſelon moi, celui qui auroit fait le plus d'honneur à l'humanité, s'il eût été moins ambitieux.

J'excuſe votre erreur : les ſciences abſtraites, &c. Les Ro-

Votre ardeur pour Bellone osa les dédaigner,
Et les vit d'un œil froid dans la Gréce regner.
Ton art, ô Peuple-Roi, ton unique science,
C'étoit d'asservir tout à ta vaste puissance,
De voir la terre entiere obéir à tes loix,
D'être le protecteur, ou le maître des Rois.
O Rome, ce grand art est celui de la France.
Mais de la même main qui tient dans la balance
Le destin de l'Europe, & de vingt Potentats;
Qui dispense aux BOURBONS des Sceptres, des Etats;
Qui sçait incorporer à son vaste domaine
Les antiques Etats de l'heureuse Lorraine;
Terrasse à *Fontenoy* le Batave, & l'Anglais;
Soumet la Flandre entiere, & par de si hauts faits,
Sur elle & sur son Roi tient la terre attentive:
De cette même main elle exerce & cultive
Les talens de l'esprit, les sciences, les arts,
Et sait se partager entre Minerve & Mars.
Sous d'augustes lambris quels corps elle rassemble!
Aux progrès du Génie ils concourent ensemble.

---

mains, qui avoient un goût si dominant pour l'éloquence & pour la poësie, n'ont eu qu'un goût médiocre pour les hautes sciences. Ce ne fut que près d'un siécle avant J. C. qu'ils commencerent à les cultiver; & Lucréce leur donna, pour ainsi dire, le ton. L'astronomie, par exemple, étoit si ignorée à Rome l'an 564, qu'au rapport de Tite-Live [*lib.* 38. *num.* 36.] on ordonna des prieres publiques pendant trois jours, à l'occasion d'une éclipse de soleil qui fut prise pour un prodige. Séneque, qui écrivoit environ l'an 50 de l'Ere Chrétienne, avoue que c'est depuis peu qu'on connoît certainement la cause des éclipses de lune. *Cur luna deficiat, hoc apud nos quoque nuper ratio ad certum perduxit.* Nat. quæst. lib. 7. cap. 25. Les Romains n'ont eu ni astronomes ni géometres qui aient laissé une réputation. Lucrece & Pline sont leurs seuls physiciens en titre: & quels physiciens, sur-tout le premier!

[1] L'un, ouvrage d'Armand, cultive l'art des Vers,
Et l'art dont Démosthène étonna l'Univers.
[2] L'autre parcourt les Cieux, ou sonde la Nature,
[3] Et celui-ci des Tems perce la nuit obscure.
Leurs écrits immortels sément de toutes parts
Les trésors de l'esprit, du savoir & des arts.
O Pere des Savans, ô Roi digne de l'être,
[4] Voi ton fameux Lycée en lustre, en honneurs croître:
Voi ses chefs s'illustrer par leurs doctes travaux,
Des *Ramus*, des *Murets*, successeurs & rivaux.
Et toi, siége en ton trône, ô superbe Uranie,
[3] Dans ces murs consacrés à ton puissant Génie:
Monument éternel de l'amour d'un grand [8] Roi
Pour tes savantes Sœurs, pour la Gloire, & pour Toi.
[7] Sous ces vastes lambris, quel trésor Littéraire,
Que grossit chaque jour un tribut nécessaire;
D'Ecrits de tous les tems amas prodigieux;
Ecole du savoir ouverte à tous les yeux!
Tout art est citoyen de cet heureux Empire.
[8] Ici, la toile vit: là, le marbre respire.
[9] Plus loin l'art d'Arachné fait naître sous nos doigts
Ces tissus suspendus dans les palais des Rois.
L'art charmant de *Lulli* s'agrandit sur la scêne.
[10] Notre Equerre est, *Bernin*, rivale de la tienne.
Le commerce, ce nerf, cette ame des Etats,
Porte le nom François aux plus lointains climats,
Nous livre l'or de l'Inde, aiguise l'industrie.
FRANCE, tout t'ennoblit: sois-en enorgueillie,
Mais sois plus fiere encor des vertus de ton ROI,
De ton zéle pour lui, de son amour pour toi.

---

1. L'Académie Françoise. 2. L'Académie des Sciences 3. L'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. 4. Le Collége Royal, fondé par François I. le restaurateur des lettres. 5. L'Observatoire. 6. Louis XIV. 7. La Bibliothéque du Roi. 8. La Peinture. 9. La Sculpture. 10. La Manufacture des Gobelins où sont travaillées de si belles Tapisseries. 10. L'Architecture.

Toi dont le fond de l'Etre à notre eſprit échapé ;
Par qui ſeule un objet en m'affectant me frape,
Qui colores les cieux, & la terre, & les mers ;
Toi, qui, fluide immenſe, inveſtis l'Univers,
O Lumiere ſubtile, avec quel artifice,
De ton corps eſt conſtruit l'étonnant édifice !
Tous ces ſoleils ſemés dans les plaines des cieux ;
Flottent dans ce fluide, & leurs feux à nos yeux
Ne brillent au lambris de la voute étoilée,
Qu'autant que la lumiere eſt par eux ébranlée.
De leurs rayons dardés la forte impulſion,
Seule, nous fait ſentir ſa douce impreſſion.
Par des chocs ſucceſſifs l'aſtre du jour l'excite ;
Et dans quelques inſtans ſur nous la précipite.
Par ondulations, ſa rapide clarté
Du vaſte Firmament franchit l'immenſité.
Inviſible aux regards par ſa propre nature,
Elle eſt autour de nous pendant la nuit obſcure.
Toujours prête à briller, elle attend le moment
Où l'acier, le caillou ſe heurtant rudement,
Par les vibrations que ce choc fera naître,
Elle doit être mûe, & dans l'inſtant paroître.
Il lui faut le ſecours de ces agens divers.
Rien n'agit par ſoi-même en ce vaſte Univers.

Toi, dont le fond de l'Etre, &c. La nature de la lumiere a beaucoup exercé la ſagacité des Phyſiciens modernes ; mais elle a échapé à toutes leurs recherches. Ils ignorent, & probablement ils ignoreront toujours *per quam viam ſpargitur lux*, comme parle l'Ecriture. Le fond de cette ſubſtance qui affecte nos yeux, & nous fait voir la configuration & l'arrangement des corps, nous eſt abſolument caché.

Et dans quelques inſtans, &c. Selon les calculs de Neuton, ſept à huit minutes ſuffiſent à la lumiere pour parvenir du Soleil juſqu'à la terre, c'eſt-à-dire, pour traverſer un eſpace de près de trente trois millions de lieues. On ne peut ſçavoir le tems qu'elle employe à arriver des étoiles fixes à notre globe, leur diſtance étant incommenſurable.

Il eſt dans la Nature une chaîne inviſible,
Mais tout effet provient d'une cauſe ſenſible.
Ce globe loin de moi ne fuir rapidement,
Que parce que mon bras l'a mis en mouvement.
Le feu dort dans le ſein du caillou qui le cache:
Pour qu'il puiſſe briller, il faut qu'un choc l'arrache;
A mon oreille un ſon ne peut être porté,
Si par un corps battu l'air n'eſt pas agité.
Mais quelle méchanique, à ma vûe attentive,
Fait agir ſur les corps cette lumiere active?
Comment, & par quel art, des ſillons déliés
Offrent-ils tant d'objets en tout ſens variés?
Tracent-ils des couleurs ſi diverſes entre elles;
Produiſent-ils enfin des nuances ſi belles?
Des rayons mélangés, fléchis différemment,
Etalent à nos yeux ce ſpectacle charmant.
Par des réfractions, brillans plis de lumiere,
Leur ſubtile action ſur la retine opere;
Et toutes ces couleurs dont l'œil eſt enchanté,
De ces réfractions empruntent leur beauté.
De-là dans les objets toutes ces différences,
Ces degrés variés de teintes, de nuances,
Selon que, dans leur cours, les rayons lumineux
Sont par les bulles d'air pliés vers chacun d'eux.
A ces réfractions ce brillant météore,
Cet arc majeſtueux dont le Ciel ſe décore,
Quand les urnes des airs ceſſent de s'épancher,
Doit ces couleurs où l'œil ſe plaît à s'attacher.
O de l'Optique Angloiſe Interpréte fidéle,
Dans l'art des agrémens rival de *Fontenelle*,

O de l'Optique Angloiſe interpréte, &c. M. Algaroti de Veniſe a compoſé en Italien des Entretiens ſur la lumiere & ſur les couleurs, dans le goût de ceux ſur la Pluralité des Mondes. Ce dogme opticien de Neuton eſt expoſé dans cet Ouvrage, non-ſeulement avec une méthode préciſe & lumineuſe, mais encore avec beaucoup d'agrément & de légereté. Tout y eſt ſur le bon ton, à quelques *Concetti* près, qu'il faut pardonner au génie de la langue Italienne

C'eſt à toi d'embellir, d'étendre ce tableau,
Eſquiſſe ſeulement d'un ſtérile pinceau :
C'eſt à toi d'amuſer & d'inſtruire les Graces.
Heureux ſecret de l'art, quelle image tu trace !
Un rayon que reçoit un verre tranſparent,
Formé de ſept couleurs le ſillon différent.
Ces premieres couleurs ſe combinant entre elles,
Enfantent de concert mille couleurs nouvelles.
Tel un Fleuve, coupé par différens canaux,
Dans les fertiles champs forme mille ruiſſeaux.
Mais quoi ? de ces rayons la ſubtile ſtructure
Ne peut ni s'altérer, ni changer de nature.
L'art ne la détruit point, & le rouge, & le bleu
Conſervent leur couleur, fixe dans le milieu.

On paſſe moins aiſément à l'ingénieux Auteur un manque d'égards pour quelques-uns de nos Philoſophes, & ſurtout pour Deſcartes. *Modeſtè & circumſpecto judicio de tantis viris pronunciandum eſt.* Quintil. M. Duperon de Caſtera a traduit en François l'Ouvrage de M. Algaroti.

Forme de ſept couleurs le ſillon, &c. Neuton dans ſon Optique, diviſe un rayon en ſept parties, qu'il appelle couleurs primitives ; ſçavoir, le rouge, l'orangé, le jaune, le verd, le bleu, l'indigo, le violet, & il dit que de leur mélange ſont produites les couleurs ſubalternes, le gris, le brun, l'olive, l'ardoiſe, &c. Le P. Caſtel, ce géometre à génie inventif, établit au contraire [*Optique des couleurs*, 6. *obſer. pag.* 87.] qu'un rayon n'a que trois premieres couleurs, le rouge, le jaune & le bleu, & que c'eſt de leurs combinaiſons que naiſſent toutes les autres couleurs. M. du Fay, enlevé trop-tôt aux ſciences, ſoutenoit le même ſentiment, mais leur autorité réunie, toute grave qu'elle eſt, ne peut balancer celle de Neuton, fondée ſur les expériences les plus fines, & les mieux avérées par le moyen du Priſme.

L'art ne la détruit point, &c. „ Faites paſſer le rayon „ rouge par un ſecond, par un troiſiéme & un quatriéme „ priſme, par un verre jaune, par un verre bleu, vous

D'eau, de lumiere, d'air la plus foible parcelle
Ne peut être détruite, ô Sageſſe éternelle.
Tout Etre corporel, de tes tréſors ſorti,
Par Toi ſeule à jamais peut être anéanti.
Du globe qui nous luit pendant la nuit obſcure,
Quel eſt l'aſpect, quelle eſt la marche, la ſtructure?
Pourquoi, tantôt opaque, & tantôt lumineux,
Cache-t-il ſa clarté, l'offre-t-il à nos yeux?
Sous la forme d'un arc d'abord il ſe préſente.
Sa lumiere s'acroît par progreſſion lente;
Puis ſon diſque arrondi, brillant au haut des airs,
Repréſente le jour dans le ſombre Univers.
Enfin ce vif éclat par degrés diminue,
Et, décroiſſant toujours, diſparoît à la vûe.
De toi naît, ô Soleil, cette variété:
A l'Aſtre de la nuit tu donnes la clarté.
Tes rayons réflechis enfantent ſa lumiere.
Plus ou moins près de toi, plus ou moins il éclaire.
Oui ſes phaſes..... Mais quoi? je te vois t'obſcurcir.
Je vois pâlir tes feux, ton globe ſe noircir.
Ah! ta fiere rivale, à t'aprocher forcée,
Entre la terre & toi, dans ſon cours, s'eſt placée,
Et fermant toute iſſue à tes traits radieux,
Par ſon opacité te dérobe à nos yeux.
Sois vengé: qu'à la terre elle ſoit enchaînée:
Que dans ſon tourbillon elle roule entraînée:
Que de ſon globe enfin, ſon rapide moteur,
Elle ſoit tributaire, & lui céde en grandeur.

„ n'aurez toujours qu'une tache rouge. Si vous recevez
„ de même un rayon bleu, il demeurera bleu dans tous
„ les milieux où vous l'introduirez, & dans toutes les
„ épreuves auxquelles vous le mettrez. Les rayons ont
„ tous une nature propre, & qui ne change point. „
Spect. de la Nat. tom. 4. pag. 169.

Céde en grandeur. Selon M. Caſſini, la Lune eſt cinquante-deux fois moins groſſe que la Terre. Dans ſon apogée, elle en eſt diſtante d'environ quatre-vingt-dix mille lieues, & dans ſon périgée de près de ſoixante-dix-huit mille lieues.

Mais ſa face, d'un voile..... O flotte Athénienne;
Cette noirceur t'inſpire une terreur ſoudaine.
Et vous, peuples groſſiers de ces lointains climats,
Où vous foulez aux pieds l'or qui naît ſous vos pas,
Vos cris frapent les airs; & votre eſprit crédule
Redoute les effets d'un combat ridicule.
Banniſſez votre effroi : ſçachez ce qui produit
Cet obſcurciſſement du flambeau de la nuit.
La Terre en décrivant ſon orbite ordinaire,
Placée entre ce globe & l'aſtre qui l'éclaire,
A par ſa vaſte maſſe intercepté ſes feux.
Le globe s'eſt couvert d'un voile ténébreux.
Ainſi lorſqu'un flambeau fait briller ſa lumiere;
Si je place la main entre elle & ma paupiere,

------ *O Flotte Athénienne, &c.* Thucidide rapporte [*lib.* 7] que la veille du fameux combat qui fut donné dans le Port de Syracuſe, il y eut une éclipſe de Lune, laquelle effraya extrêmement la Flote des Athéniens qui aſſiégeoient cette Ville. Nicias, leur Général, prit l'éclipſe à mauvais augure, & ſuſpendit par ſuperſtition la retraite qu'on avoit prudemment réſolu de faire la nuit même. Ce délai occaſionna le combat du lendemain, où les Athéniens furent entierement défaits. C'eſt bien à cette ſuperſtition ridicule qu'on peut appliquer le fameux vers de Lucrece : *Tantum Relligio potuit ſuadere malorum* : Tant un culte indiſcret peut enfanter de maux!

Vos cris frapent, &c. On lit dans quelques Relations des Indes Occidentales, que les Sauvages du Chili, lorſqu'il y a une éclipſe de Lune, ſe repandent dans la campagne en jettant de grands cris, & en frapant ſur des vaſes d'airain. Ils croyent qu'alors la Lune eſt aux priſes avec un Dragon qui veut la dévorer, & qui la cache par ſon énorme grandeur, qu'ils diſent être de deux cens coudées. Ils s'imaginent que le bruit qu'ils font épouvante le Dragon, & le met en fuite. Lorſque la Lune eſt entierement ſortie de l'ombre, ils célebrent par des chants & des danſes, la prétendue victoire qu'elle vient de remporter par leur ſecours.

Ce

Ce corps interposé, par son opacité
Dérobe à mes regards cette douce clarté.
Si d'un verre arrondi le rapport est fidéle,
Quel spectacle frapant son disque me décéle!
Etonné, je crois voir d'inaccessibles monts,
Des rivieres, des mers, des abîmes profonds.
Tout marque aux mêmes traits & son globe & le nôtre.
Ils sont denses tous deux, opaques l'un & l'autre.
S'il nous sert de flambeau pendant l'obscurité,
Notre globe à son tour lui prête sa clarté.
Chacun d'eux réfléchit par une même voie,
L'éclat que le soleil à chacun d'eux envoie.
Mais si l'astre du jour, par ses feux éclatans,
Dans l'un brille aux regards de milliers d'habitans;
Dans l'autre éclaire-t-il seulement la matiere?
Sur des Etres pensans ces rayons de lumiere
Seroient-ils épanchés pour offrir à leurs yeux
D'un monde régulier le spectacle pompeux,
Les trésors, les beautés, le jeu de la Nature?
L'hypothèse est plausible, & jamais conjecture

Des rivieres, des mers, &c. Le ton affirmatif avec lequel Derham parle de ces mers & de ces rivieres [*Théol. astronomique, Disc. prélim.*] me paroît une assertion trop hardie. Il y a tout au plus de la probabilité, & même il se pourroit fort bien qu'il n'y eût dans le globe lunaire ni riviere, ni mer, comme M. Hugens [qui cependant y place des habitans] tâche de le prouver dans son *Cosmothéotos* [*pag.* 114.] Je trouve beaucoup plus de réserve dans le ton conjectural que prend M. de Fontenelle, en parlant sur la même matiere. " Ces Sçavans, *dit-il*, qui „ voyagent dans la Lune avec des lunettes d'approche, y „ ont découvert des mers, des lacs, de très-hautes mon„ tagnes, des abîmes très profonds.... ce n'est pourtant „ qu'une conjecture, & de la distance où nous sommes, „ il est permis de ne pas deviner tout-à-fait juste. „ *Pluralité des Mondes, deuxiéme Entretien.*

L'hypothèse est plausible, &c. Je ne parle d'habitans dans la Lune & dans les autres Planétes, que conjecturalement.

Ne fut plus à ta gloire, ô ſuprême Moteur.
Elle accable l'eſprit du poids de ta grandeur.
Tous ces globes formant le Monde planétaire,
Sur qui l'aſtre du jour fait jaillir ſa lumiere,
Tant d'inviſibles corps ſur qui d'autres ſoleils
Dardent auſſi leurs feux, à ſes feux tout pareils,
Seroient ainſi peuplés de ſubſtances penſantes,
Etres d'un premier Etre, & de lui dépendantes.
L'adorant comme nous, leurs cœurs reconnoiſſans
A ce Dieu créateur offriroient leur encens.....
Ah! pardonne, grand Dieu, pardonne ce problême:
Si j'oſe l'expoſer, c'eſt pour ta gloire même.

& pour ne pas paſſer ſous ſilence une hypothèſe que les uns adoptent ſur les probabilités les mieux fondées, & que les autres rejettent par des raiſons infiniment reſpectables. Entre pluſieurs Sçavans qui en ont parlé, je n'en citerai que deux. " Il n'y a point, dit un Docteur Alle-
„ mand, auſſi profond dans la Phyſique que dans la Théo-
„ logie, il n'y a point de penſée plus frivole, plus déraiſ-
„ ſonnable, plus indigne de la majeſté du Créateur, que
„ celle de quelques perſonnes qui prétendent que les Pla-
„ nétes ne ſervent qu'à luire pendant la nuit, & qui ſe
„ mocquent de ceux qui y admettent des Créatures rai-
„ ſonnables, quelles qu'elles puiſſent être, que Dieu à
„ placées ſur ces théâtres, peut-être plus magnifiques
„ que notre Terre, pour être les ſpectateurs de ſes Ouvra-
„ ges, & les adorateurs de ſa Majeſté divine. „ *Jean-Albert Fabricius, Théol. de l'Eau, liv. 2. chap. 1.* L'illuſtre Auteur du Spectacle de la Nature parle moins affirmativement que le ſçavant Fabricius, & dans cette retenue il y a plus de ſageſſe. " Que Dieu, *dit-il*, y ait diſtribué
„ [*dans les Planétes*] diverſes Intelligence pour en être
„ loué; il n'y a dans ce magnifique ſoupçon rien qui bleſ-
„ ſe ſa grandeur, ou qui affoibliſſe notre reconnoiſſance:
„ & quoiqu'il les faſſe ſervir de demeure à différens or-
„ dres de créatures, nous n'en ſommes pas moins tenus
„ de ſentir l'avantage de notre condition. „ *Spect. de la Nat. Tom. 4. pag. 499.*

Des Mondes infinis ſemés d'adorateurs :
Quelle carriere immenſe ouverte à tes grandeurs !

Un Aſtre peu connu, plus craint que le tonnerre,
De ſon aſpect terrible épouvante la terre.
D'une marche inégale il roule dans les cieux.
Bizarre phénoméne, il ſe montre à nos yeux
A cheveux flamboyans, à queue étincelante.
O peuples éperdus, banniſſez l'épouvante.

Un aſtre peu connu, &c. J'oſe avancer que nous n'avons point de ſyſtême fixe ſur les Cométes, parce qu'à proprement parler, on ne s'eſt mis a les étudier avec ſoin que depuis l'apparition de celle de 1680. la plus grande & la plus brillante qu'on ait encore vûe. Ce ne ſera qu'après une longue ſuite d'obſervations exactes ſur le retour, ſur la marche, & ſur les apparences des Cométes d'une claſſe un peu diſtinguée, qu'on pourra connoître la vraie cauſe de l'irrégularité de leur cours, & de la varieté de leurs configurations. Tout ce qu'aujourd'hui nous ſavons de sûr au ſujet des Cométes, c'eſt que ce ſont des Planétes ; qu'elles entrent dans notre Tourbillon, d'où elles ſe dégagent par une accélération graduelle, & qu'elles décrivent autour du ſoleil, leur foyer commun, des Ellipſes fort excentriques & extrêmement allongées. Neuton dit dans ſes Principes Mathématiques, qu'elles s'étendent beaucoup au-delà de l'orbe de Saturne. Quelle doit être l'immenſité de ces ellipſes ! A l'égard du nombre des Cométes, depuis la mort de Copernic, arrivée en 1543, on en a compté 31, toutes différentes, en y comprenant la derniere de 1742, ſans parler de beaucoup d'autres, apperçues antérieurement à l'an 1543. Voilà les Planétes de notre Monde, fort multipliées, & les bornes de notre Tourbillon, bien plus étendues que Deſcartes ne l'a cru.

A cheveux flamboyans, a queue étincelante. C'eſt cet appareil menaçant qui effraye le peuple, & qui contribue le plus à lui faire regarder les Cométes, comme des hérauts que Dieu envoye pour annoncer ſes vengeances, & com-

Non, non, ne craignez point qu'un barbare vainqueur
Porte dans vos foyers le carnage & l'horreur,
Que d'un air empeſté les vapeurs meurtrieres
Transforment vos cités en vaſtes cimetieres,
Que tous les élemens, par un commun effort,
Soufflent ſur vos guerets la diſette & la mort.
Trop long-tems l'ignorance, & des erreurs antiques
Vous firent redouter ces fléaux chimériques.
Sans vertu, ſans pouvoir, ces globes étrangers,
Dans notre tourbillon ſeulement paſſagers,
S'approchent du ſoleil à diverſes diſtances,
Puis, faits pour parcourir des *ellipſes* immenſes,
Pour reparoître un jour à nos timides yeux,
Vont terminer leur courſe aux barrieres des cieux.

---

me les avant-coureurs de la guerre, de la peſte, ou de la famine. Cette chevelure ou cette queue, ſi formidables aux yeux du Phyſicien, c'eſt ſuivant l'opinion la plus générale, un grand amas d'exhalaiſons que le ſoleil, par l'activité de ſa chaleur, détache du corps de la Cométe, à meſure qu'elle approche de cet aſtre, & qui déborde dans l'atmoſphere qui environne la Cométe. Voyez dans le Traité de l'Aurore Boréale [*Sect.* 5. *Queſt.* 24.] une autre opinion que M. de Mairan propoſe modeſtement comme un doute, & qui n'eſt pas moins probable que celle que je viens d'expoſer.

Pour reparoître un jour, &c. M. le Monnier, de l'Académie des Sciences, dit dans ſa *Théorie des Cométes*, *page* 63, qu'il eſt bien porté à croire que la Cométe de 1682, eſt la même qui parut en 1607, & en retrogadant, en 1531 & 1456. Les élémens de leurs théories érant les mêmes, il en conclud qu'elle reparoîtra, ſuivant toute apparence, en 1758. Cette Cométe, en calculant les intervalles de tems auſquels elle a paru, acheveroit ſa révolution en 75 ans.

On lit dans le même Ouvrage, *pag.* 75, que M. Neuton rapporte dans ſes Principes Mathématiques de la Philoſophie, que M. Halley ayant remarqué qu'il avoit paru

Quel amas varié de clartés *ſcintillantes*,
Sur un lambris d'azur en apparence errantes !
D'un éclat vif & doux mon œil les voit briller,
Mais leur nombre infini qui le peut calculer ?
Tu le peux ſeul, grand Dieu, Toi, qui d'une parole
En as ſemé les cieux de l'un à l'autre pole,
Qui leur as aſſigné leur rang, leur fonction,
Qui donnes à chacune & ſon poſte & ſon nom :
Et qui les dirigeant dans leurs vaſtes orbites,
Les aſſervis aux loix qui leur furent preſcrites.
Fameux reſtaurateurs de l'art que je décris,
Hipparque, Ptolomée, & toi, Timocharis,
De ces douces clartés vous fixâtes le nombre.
Vous êtes démentis : mais un nuage ſombre

---

quatre fois de ſuite, à chaque intervalle de 575 ans, une très-grande Cométe, ſavoir, immédiatement après la mort de Jules Céſar, enſuite l'an de Jeſus-Chriſt, 531, puis au mois de Février de l'an 1106, & en dernier lieu ſur la fin de l'année 1680, & que cette Cométe avoit eu à chaque fois une queue d'une grandeur prodigieuſe, M. Halley a déterminé par ce moyen l'orbe elliptique de cette Cométe, & il en prédit le retour vers l'an 2255. Ce ſera aux Halleys de ce tems-là à vérifier la prédiction.

De ces douces clartés. Les Aſtronomes de l'antiquité ne comptoient que mille vingt-deux Etoiles fixes. Nous n'en compterions nous-mêmes guéres davantage aujourd'hui, ſi nous étions privés du ſecours des Lunettes aſtronomiques. Les grands hommes que je viens de citer, auroient fait les mêmes découvertes que nous avons faites dans le Ciel, s'ils avoient connu le Teleſcope. Sur ce principe, c'eſt bien injuſtement que nous reprochons aux Anciens leur peu de progrès dans la Phyſique, l'Anatomie, & la Navigation. Leurs étonnans ſuccès dans l'Eloquence, dans la Poëſie, dans les Arts libéraux, prouvent qu'ils ne nous cédoient ni en génie, ni en connoiſſances ſpéculatives. De-là il s'enſuit que s'ils euſſent pû faire uſage de la Machine Pneumatique, du Microſcope, de la Bouſſole,

Obſcurciſſoit encor vos regards vigilans.
Vous parcouriez les Cieux à pas hardis, mais lents.
Leur éclatante voute aux yeux de Galilée,
Dans ſon immenſité devoit être étalée.
Aidé d'un inſtrument, induſtrieux flambeau,
Il devoit le premier voir un Ciel tout nouveau,

---

ils auroient de proche en proche pouſſé tout auſſi loin que nous les Sciences que ces utiles inſtrumens ont ſi fort agrandies. L'avantage qne nous avons ſur les Anciens, du côté des connoiſſances pratiques, nous le devons uniquement au hazard, & il nous ſied peu d'être fiers d'un ſavoir purement fortuit, & de richeſſes que nous ne poſſédons qu'en qualité de derniers-venus.

Vous parcouriez les Cieux. Hipparque, Ptolomée, Timocharis, & avant eux, Conon, & Pythéas de Marſeille, qui vivoient environ 350 ans avant J. C. ont ſucceſſivement perfectionné l'ancienne Aſtronomie par quantité d'obſervations, dont quelques-unes ſont venues juſqu'à nous. Strabon [*lib.* 1.] nous a conſervé ſur-tout la fameuſe obſervation de Pythéas, par laquelle en comparant l'ombre d'un Gnomon à ſa hauteur au tems du ſolſtice, il détermina la latitude de Marſeille, ou ſa diſtance de l'Equateur: obſervation dont l'exactitude a été vérifiée ſur les lieux en 1714, par M. le Chevalier de Louville. Mais du tems de ces grands hommes, l'Aſtronomie, quoique cultivée avec ſoin, n'étoit pas une ſcience fort étendue. Il étoit réſervé au célébre Galilée de l'agrandir, & de s'y frayer des routes toutes nouvelles.

Leur éclatante voute, &c. Ce fameux Sectateur du ſyſtême Copernicien, qu'il lui [*a*] coûta ſi cher d'avoir ſoutenu, eſt regardé à juſte titre comme le pere de l'Aſtronomie moderne. C'eſt lui qui par le moyen du Teleſcope, a fait le premier dans le Ciel ces ſurprenantes dé-

[*a*] Voyez à ce ſujet l'Almageſte du P. Riccioli *lib.* 9 *Sect.* 4. *Cap.* 40. Le ſavant Jéſuite y détaille les démêlés de Galilée avec le Tribunal de l'Inquiſition, qui aboutirent à une priſon de quatre ans.

Et, né pour préſider à l'art des Zoroaſtres,
Meſurer, diſcuter, [1] multiplier les Aſtres.
Tel, avant lui, cet [2] homme utile à l'Univers,
Ce moderne [3] Typhis, aigle hardi des mers,
Qui s'ouvrit un ſentier impratiqué ſur l'onde,
Fit, aux yeux des mortels éclore un nouveau Monde.
En rivaux du ſoleil, ces feux étincelans,
Immobiles flambeaux, par eux-mêmes brillans,
Prodiguent, comme lui, la lumiere & la vie.
D'eux à lui la diſtance eſt énorme, infinie.
Peut-être ils ſont encor plus grands, plus lumineux,
Et dans leur Tourbillon font rouler autour d'eux,

---

couvertes qui ont étendu la ſcience des Aſtres, & perfectionné l'art de la Navigation. Il les expoſe agréablement dans ſon *Nuncius Sidereus*. J'y renvoye le Lecteur.

1 Découvertes des quatre Satellites de Jupiter, qu'il nomma les Aſtres de Médicis. 2 Chriſtophe Colomb en 1492. 3 Pilote des Argonautes.

D'eux à lui la diſtance eſt énorme. La diſtance du ſoleil aux étoiles eſt incommenſurable. " Quelques tentatives „ qu'on ait faites, *dit M. Caſſini le fils*, pour parvenir à „ connoître la diſtance de *Sirius*, elles ont été inutiles; „ parce que, ſuivant les obſervations les plus exactes, „ on n'a reconnu dans les étoiles fixes aucune paralaxe, ou „ elle s'eſt trouvée preſqu'inſenſible [*Elém. d'Aſtron. liv.* „ 1. *ch.* 5.] " Ce que dit M. Caſſini de l'impoſſibilité de meſurer la diſtance de *Sirius* à l'égard de la Terre, on peut le dire d'une étoile fixe à l'égard du Soleil. Et quel doit être l'éloignement de cet aſtre aux étoiles qui forment ce qu'on appelle la *Voie lactée*, & dont la profondeur dans le Ciel eſt ſi prodigieuſe, que les plus excellens Teleſcopes les rendent à peine ſenſibles! Cette effroyable diſtance confond & épouvante l'imagination.

Peut-être ils ſont encor plus grands. Dans un mémoire ſur la Paralaxe des Etoiles fixes, inſeré parmi ceux de l'Acad. des Sciences [*an.* 1707.] M. Caſſini ne croit point exagérer en donnant à *Sirius* un diamétre d'environ trente-trois

Des globes ſans éclat que leur vive lumiere ;
Dans ſes divers effets, colore, échauffe, éclaire.
A peine perceptible, une foible blancheur
Montre à l'œil attentif un ſillon de lueur.
Quelle eſt donc cette voie ? Au rapport de ma vue,
Par le ſecours de l'art fortifiée, acrue,
C'eſt un amas de feux, fixes au Firmament.
De notre globe au leur tel eſt l'éloignement,
Que l'eſprit ſe confond en ſondant leur diſtance,
Et ne peut qu'adorer, dans un humble ſilence,
Le pouvoir de celui qui d'un mot les forma,
Dont la prodigue main dans les cieux les ſema
A tas auſſi nombreux, qu'en tout inépuiſable
Sur la rive des Mers elle a ſemé le ſable.
Quelle eſt votre étendue & votre immenſité,
Vaſtes cieux ! Mon eſprit en eſt épouvanté.
O terre, tu n'es donc qu'un atôme, qu'une ombre ?
Quoi ? des mondes ſans fin, & des ſoleils ſans nombre !
Des marches, des retours à des globes preſcrits,
Par ces globes roulans avec ordre décrits !
Point d'obſtacle, nul choc, une exacte harmonie,
Une règle immuable ! O miracle ! Et l'Impie,
Frappé de l'évidence, ou plutôt accablé,
Oſe encor ſoutenir qu'un ordre ſi réglé

---

millions de lieues, & en faiſant de cette Etoile un globe capable de toucher en même-tems par deux points oppoſés de ſa ſurface le Soleil & la Terre.

Des globes ſans éclat. On préſume avec beaucoup de fondement, que les étoiles fixes étant des ſoleils, éclairent des planétes qu'on ſuppoſe tourner, chacune dans ſon tourbillon, autour de leur ſoleil, centre commun de leurs révolutions. C'eſt ſur l'emploi de notre ſoleil, & ſur la théorie de nos planétes, que cette conjecture très-probable eſt fondée, ſauf la variété infinie que l'Auteur de la nature peut avoir employée dans la forme & dans l'arrangement de tous ces mondes inviſibles.

C'eſt un amas, &c. On peut dire la même choſe des taches blanches qu'on remarque autour du Pole méridional.

Eſt l'œuvre du hazard, du choc de vils atômes,
Aux yeux de la raiſon ridicules fantômes ?
La matiere penſante auroit donc le pouvoir
De combiner, d'agir, d'arranger, de vouloir ?
Ce principe éternel, cette cauſe premiere,
Par qui tout être exiſte & vit, c'eſt la matiere ?
Ah ! loin, idée abſurde, affreux raiſonnement,
Que mes yeux, ma raiſon, mon être, tout dément.
Ce bel ordre eſt, grand Dieu, l'œuvre de ta puiſſance :
Toi, dont tout l'Univers démontre l'exiſtence,

Eſt l'œuvre du hazard. C'eſt de cette marche invariable des corps céleſtes, c'eſt de l'ordre & de l'harmonie qui regnent entr'eux, que Ciceron tire un argument contre le ſyſtême d'Epicure. „ *Hæc omnis deſcriptio ſiderum, atque* „ *hic tantus cœli ornatus, ex corporibus huc & illuc caſu &* „ *temerè concurſantibus, potuiſſe effici, cuiquam ſano videri* „ *poteſt ? aut verò alia quæ natura, mentis & rationis ex-* „ *pers, hæc efficère potuit, quæ non modò, ut fierent, ratione* „ *eguerunt, ſed intelligi qualia ſint ſine ſumma ratione non* „ *poſſunt ?* " De nat. Deor. lib. 2. num. 44.

Ce raiſonnement ſi ſolide eſt précédé d'une objection à laquelle l'Epicuréiſme n'a rien à oppoſer : " *Quod ſi* „ *mundum efficere poteſt concurſus atomorum ; cur porticum,* „ *cur templum, cur domum, cur urbem non poteſt ? quæ ſunt* „ *minùs operoſa, & multò quidem faciliora.* "

Ce bel ordre eſt, grand Dieu. Cette vérité, follement combattue par Spinoſa, Hobbes & Toland, a été reconnue par Platon & par quelques autres Sages du Paganiſme. Je ne citerai que deux témoignages, & la Poëſie aura la gloire d'en fournir un. Ciceron [*De nat. Deor. lib. 2. num.* 38.] ne doute point qu'une Intelligence toute excellente, toute divine, ne ſoit la cauſe premiere de cette conſtante régularité qu'on admire dans la marche & dans les révolutions des corps céleſtes. Claudien reconnoît que toutes les pieces qui compoſent la machine du Monde, ſont l'ouvrage du *Conſeil* de Dieu, d'une In-

Toi, dont le Firmament annonce la grandeur,
Toi, dans qui la Nature exalte ſon Auteur.

---

telligence ſuprême qui a formé leur arrangement, & qui règle tous leurs mouvemens méchaniques.

Nam cùm diſpoſiti quæſiſſem fœdera Mundi,
Præſcriptoſque maris fluxus, terræque meatus,
Et lucis, noctiſque vices: tunc omnia rebar
Conſilio firmata Dei, qui lege moveri
Sidera, qui fruges diverſo tempore naſci,
Qui variam Phœben alieno juſſerit igne
Compleri, ſolemque ſuo, porrexerit undis
Littora, tellurem medio libraverit axe.
In Rufin. lib. 1.

SOMMAIRE

DU

SECOND CHANT.

TABLEAU de la Mer calme. Tableau de la Mer agitée. Flux & Reflux. Que la vraie cauſe de ce Phénoméne eſt inconnue. Utilité des Marées. Analyſe des propriétés du ſel marin. Que la Mer, par le moyen de l'évaporation de ſes eaux, fait naître les Fleuves, & fournit à leur entretien. Méchaniſme de l'évaporation perpétuelle de la Mer. Les Poiſſons. Deſcription de la Baleine. Digreſſion ſur la pêche qu'on en fait dans la Mer Glaciale. Deſcription du Requin, de la Sie, de l'Eſpadon, ou Epée de mer. Leur antipathie, & leurs guerres. Quelles ſont l'effet d'une Providence ſage. Deſcription du Dauphin. Les Poiſſons amphibies. Deſcription du Lamentin, ou Vache de mer, du Veau marin, du Walrus. Qu'ils ont un beſoin indiſpenſable de ſortir de l'eau pour reſpirer l'air. Leur précaution ſinguliere pour empêcher qu'on ne les ſurprenne, lorſqu'ils dorment ſur le rivage. Les Poiſſons volans. Méchanique de leur vol. Avantage qu'ils retirent de cette faculté, propre à leur eſpéce. Les Poiſſons recherchés pour la délicateſſe de leur chair. Dénombrement des plus exquis. Fécondité prodigieuſe des Poiſſons en général, ſoit viſibles, ſoit inviſibles. La Mer, théatre de diſcorde & de guerre parmi eux. Adreſſe de la Torpille & de la Séche pour ſe dérober à la pourſuite de leur ennemi. Les Coquillages. Que le flux les apporte ſur les côtes. Deſcription du Poiſſon à coquille, que l'on nomme le Nautile ou le Navigateur. *Deſcription du* Murex, *ou de la pourpre,*

de la Conque de mer, de la mere-Perle. Les Plantes marines. Que le fond de certaines Mers eſt ſemé d'un nombre infini de plantes de différente eſpéce. Principes de leur végétation. Leur utilité à l'égard du Poiſſon-reptile. Deſcription de l'Eponge & du Corail. Les Iſles. Que le bouleverſement du globe de la Terre, opéré par le Déluge, eſt la vraie cauſe qui les a produites. Deſcription des horribles effets du Déluge. La Navigation. Découverte du nouveau Monde. Tableau de cet autre Univers. Ses richeſſes en tout genre. Commerce par la voie des échanges, entre les Naturels du pays & les Européens. Que la Navigation ſert aux vûes générales de Dieu, par rapport au bien de la ſociété, & à ſes vûes particulieres, par rapport à la publication de l'Evangile.

SECOND CHANT.

QUITTONS du Firmament les routes lumineuſes :
Abaiſſons nos regards ſur les Mers ſpacieuſes :
Dans leur vaſte circuit, & dans leur profondeur,
Contemplons du Très-haut l'inéfable grandeur.
Dans tout ce qui contient leur étendue immenſe,
Admirons ſa ſageſſe, admirons ſa puiſſance.

O Toi, tantôt paiſible, & tantôt furieux,
Toi, que mon œil charmé confond avec les cieux,
Théâtre d'inconſtance & d'inteſtine guerre,
Qui de tes flots altiers environnes la terre,
Qui, ſource de tréſors, lien de l'Univers,
Enrichis, réunis mille peuples divers,
Océan, quels objets ta ſurface préſente !
De nos prez, ſur tes flots, la verdure riante
Eſt unie à l'azur du pompeux Firmament.
Quel calme dans ton ſein agité mollement !
Par les Zéphirs ta face à peine eſt ſillonnée.
Des fiers tyrans des airs la cohorte éfrénée
Se tait. Un vif eſſain de citoyens des flots
Bondit, plonge, revient, fond encor dans les eaux ;
L'onde, à foible replis s'approche de la plage.
Avec un doux murmure elle bat le rivage.
La Fable ici diroit qu'*Alcione* & *Céix*
De leurs tendres amours convent alors les fruits.
Mais ce calme eſt troublé. Fierement courroucée,
L'onde s'enfle & mugit. Juſqu'aux Cieux élancée,

Elle tombe écumante, & cent goufres ouverts
L'engloutiſſent ſoudain, & ſoudain dans les airs
Vomiſſent de leurs flancs la vague renaiſſante.
Elle retombe, & roule en montagne bruyante.
Le flot choque le flot. A leurs mugiſſemens
Les aquilons fougueux joignent leurs ſiflemens.
Ah! L'onde furieuſe, en cet affreux orage,
Prête à ſubmerger tout, va franchir le rivage.
Non, ne le craignons point. Un frein impérieux
Enchaîne, ô fiere Mer, tes flots ſéditieux.
Le doigt du Tout-puiſſant a tracé ſur le ſable
Un ordre redouté, barriere impénétrable.
Ton onde audacieuſe, à cet auguſte aſpect,
Tombe, & pleine d'éfroi, recule avec reſpect.

A ce tableau ſuccéde une frapante image.
Tour à tour le flot quitte & reprend ſon rivage;
Je le voi chaque jour lentement ſe hauſſer,
Puis, fixe quelque tems, lentement s'abaiſſer:
Accès perpétuels, & marche réguliere,
Dont le vrai méchaniſme, & la cauſe premiere
Seront toujours l'écueil de l'eſprit étonné,
Cet eſprit ſi ſuperbe, hélas! & ſi borné.

---

1 *Uſque huc venies, & non procedes ampliùs, & hîc confringes tumentes fluctus tuos.* Job. cap. 38. v. 11.

Puis, fixe quelque tems. L'eau, dans le flux, reſte quinze minutes ou environ dans ſa plus haute élévation. Dans le reflux, elle demeure auſſi près d'un quart d'heure dans ſon plus grand abaiſſement. Le flux eſt de ſix heures, c'eſt-à-dire, que les eaux ſont entraînées ſix heures de ſuite du midi au nord. Elles employent le même tems à revenir du nord au midi.

Seront toujours l'écueil. Les Philoſophes modernes ne s'accordent point ſur la cauſe des marées, & leur divers ſentimens ne ſont que des problêmes. Pour ne citer que les deux plus célébres d'entr'eux, l'hypothèſe de Deſcartes, ſuivant laquelle le tourbillon de matiere ſubtile, preſſé

Aveugles, qui marchons dans une nuit obſcure;
Vils jouets de l'erreur, laiſſons à la Nature
Le voile qui la cache, & ſans la ſurveiller,
Reſpectons des ſecrets qu'elle veut nous celer.
Et qu'importe après tout que du flux de l'Euripe,
Ariſtote nouveau, j'ignore le principe?

---

par le globe de la lune, foule les eaux de l'Océan, & par cette preſſion les fait monter, n'eſt qu'une conjecture : encore faut-il admettre le ſyſtême des tourbillons que celui de l'attraction, aujourd'hui le ſyſtême dominant, a preſque anéanti. Neuton prétend que les eaux de la mer Océane gravitent vers le centre de la terre par les loix de la peſanteur; que loin d'être foulées par le globe lunaire; elles en ſont au contraire élevées par la force de l'attraction, & qu'elles s'abaiſſent lorſque la force de répulſion agit ſur elles. Cela doit être en conſéquence du ſyſtême de Neuton; mais enfin le ſyſtême de Neuton, fût-il encore plus probable qu'il n'eſt, eſt-il en rigueur une démonſtration? Son principe, quoi qu'on diſe en ſa faveur, n'eſt pas une vérité mathématique. Ce n'eſt qu'une hypothèſe vraiſemblable au jugement du Philoſophe, qui ſait combien eſt cachée la cauſe primordiale de la plûpart des effets de la Nature. Ainſi la vraie cauſe qui opére les alternatives conſtantes & régulieres du flux & du reflux, eſt juſqu'à préſent une enigme, & le ſera peut-être toujours. Tout eſprit ſage doit dire avec Lucain, au ſujet de ce phénomène merveilleux :

Querite, quos agitat Mundi labor. At mihi ſemper,
Tu, quæcumque moves tam crebros cauſa meatus,
Ut ſuperi voluere, late. Pharſ. liv. I. v. 417.

Ariſtote nouveau. " On a prétendu, *dit M. Rollin*; „ qu'Ariſtote étoit mort de chagrin pour n'avoir pu com„ prendre le flux & le reflux de l'Euripe, & que même il „ s'étoit précipité dans cette mer en diſant : Que l'Euripe „ m'engloutiſſe puiſque je ne puis le comprendre. Il y avoit „ bien d'autres choſes dans la Nature qui paſſoient ſon in„ telligence, & il avoit trop bon eſprit pour s'en chagriner. *Hiſt. anc. tom.* 12. *pag.* 576.

Par ſes heureux effets le Flux ſert mes beſoins :
C'eſt tout ce que je veux. J'adore en lui les ſoins
D'un Dieu ſage & puiſſant qui le pouſſe au rivage,
Pour amener par lui les vaiſſeaux dans la plage,
Pour garantir les flots d'un calme corrupteur,
Pour diſperſer au loin un ſel conſervateur,
Enfin pour entraîner les impures matieres,
Que ſur les bord des Mers vomiſſent les Rivieres.
Ce ſel, agent actif, les ronge & les détruit.

QUELS biens plus précieux ta ſalure produit,
Vaſte Océan ! C'eſt peu qu'elle empêche ton onde
De perdre ſa vertu, d'être infectée, immonde :
Elle fait vivre encor tes habitans nombreux.
Leur vigueur s'en acroît. Le flot en ſoutient mieux
Le poids, l'énorme poids de ces maſſes flotantes,
Que mon œil voit marcher à voiles ondoyantes.
Le ſel atténué, devenu volatil,
Entre dans les vapeurs ; & toujours plus ſubtil,
Avec elle s'éleve & remplit l'atmoſphere.
Incorporé pour lors à la vapeur légere,
Lorſqu'elle ſe réſout en ruiſſeaux bienfaiſans ;
Comme elle, il vivifie & féconde les champs :
Avec elles il concourt, par ſes pointes piquantes,
A faire végéter les arbres & les plantes.
Plus groſſier, de quel bien ce ſel eſt l'inſtrument !
A la chaleur ſolaire, au fluide élément
Il oppoſe ſon poids, quand ſur l'onde tranquille,
Ils exercent tous deux leur action utile.
A leur force attractive il permet d'élever
Ce qu'il faut ſeulement pour pouvoir abreuver
Les verdoyans coteaux, les fertiles campagnes.
Sans un frein ſi puiſſant, de liquides montagnes,
Torrens par le ſoleil attirés dans les airs,
Fondroient de toutes parts, & noiroient l'Univers.
Dans ſes proprietés toujours plus admirable,
Il eſt pour l'homme même un agent ſecourable.
Sans lui, nos alimens ſont vuides de ſaveur.
Il écarte loin d'eux tout germe corrupteur.
Dès principes vitaux le plus actif peut-être,
Aux eſprits qu'il anime il ſemble donner l'être.

Grand Dieu, Toi, dont la main, dès le commencement,
Aux ondes de la Mer l'unit intimement,
Cet agent merveilleux, si vil en apparence,
Signale ta sageſſe autant que ta puiſſance.
Le plus foible inſtrument, quand Tu veux, dans tes mains,
De prodiges ſans nombre étonne les Humains.

Avec quelle fierté vous voyez, Mers profondes,
Cent Fleuves vous porter le tribut de leurs ondes,
Et malgré leur orgueil, en ignobles ruiſſeaux,
Se perdre obſcurément dans le ſein de vos eaux!
De cet hommage vain ceſſez d'être ſi fieres.
Vous n'êtes de leurs flots que les dépoſitaires.
Ces fleuves à jamais doivent couler pour nous.
Leur ſource intariſſable, ils la tiennent de vous.
Sans ceſſe s'échappant des plaines azurées,
D'innombrables vapeurs dans l'air ſont attirées.
Elles fondent en pluie, elles forment le cours
De ces fleuves féconds en utiles ſecours.
Par quels reſſorts cette eau que la vapeur recelle,
Malgré le poids des ſels incorporés en elle,
Peut-elle s'élever aux régions de l'air,
Et comment la ſoutient ce fluide léger?
La chaleur du ſoleil, agiſſante & féconde,
Dilate fortement l'air comprimé dans l'onde.
Libre alors, il agit. Son élaſticité
Donne à la bulle d'eau plus de légereté.
L'un & l'autre attirez par la chaleur ſolaire,
Ils s'élancent enſemble au haut de l'atmoſphere.

Elles fondent en pluie. L'origine des fleuves n'eſt plus un problême. Il eſt aujourd'hui preſque démontré qu'ils naiſſent des pluies abondantes qui tombent ſur les montagnes, dans le cœur deſquelles ſont les ſources. J'entre là-deſſus dans un plus grand détail dans la quatriéme note du troiſiéme chant, & j'y expoſe l'ancien ſyſtême, qui n'a plus pour partiſans que quelques Cartéſiens endurcis.

La, rencontrant un air d'un poids égal au leur,
Il eſt en équilibre, ainſi que la vapeur.
Grand Dieu, tels ſont les biens que ta munificence,
Par l'organe des Mers à la terre diſpenſe :
Innombrables bienfaits, qui toujours renaiſſans,
Doivent te conſacrer nos cœurs, & notre encens.
Mais pour mieux ſignaler ta ſageſſe profonde,
Tu voulus, Dieu puiſſant, que dans le ſein de l'onde,
Des êtres animés à ta féconde voix,
Vécuſſent aſſervis à d'immuables loix ;
Que chaque eſpéce propre enfantant ſon ſemblable,
Fût de productions un germe inépuiſable.
Tu dis : & dans l'inſtant des milliers d'animaux
Reçurent l'exiſtence, & peuplérent les eaux :
Stables & vagabonds dans les plaines humides,
Unis & diviſés, adroits, de proie avides,
Différens en eſpéce, en figure, en grandeur,
Fidéles à l'inſtinct, leur guide & leur moteur.

SUR ce peuple infini les énormes Baleines
Dominent fierement, ſuperbes ſouveraines,
Et ſous l'immenſe poids de leur corps monſtrueux,
Preſſent & font gémir les flots tumultueux.
L'onde en leurs flancs reçue, & de leurs flancs chaſſée,
Par deux larges canaux eſt ſouvent élancée,
Et ces colonnes d'eau jailliſſant dans les airs,
En liquide criſtal retombent dans les Mers.

Par deux larges canaux. " Il y a ſur la tête de la Baleine
" une élévation ou boſſe, & au haut de cette élévation
" deux larges tuyaux, un de chaque côté, & vis-à vis l'un
" de l'autre. C'eſt par ces deux ouvertures que la Baleine
" rejette l'eau à la hauteur de plus de vingt pieds & avec un
" bruit ſemblable à celui du vent qui s'engouffre dans une
" caverne. Lorſque la Baleine eſt bleſſée, elle élance l'eau
" avec beaucoup plus de force, & le bruit qu'elle fait reſ-
" ſemble à celui de la mer agitée. *Deſcription des animaux du Spitzberg dans le Groenland, inſérée dans le recueil des Voyages au Nord, tom. 2.*

O triſtes régions, tombeau de la Nature,
Où l'homme à l'ours diſpute une vile pâture,
Où le flambeau du jour n'éclaire qu'à demi,
Où l'homme vit enfin ſous un ciel ennemi,
Sauvage *Groenland*, ces Reines faſtueuſes
Ont fixé leur empire en vos mers orageuſes :
C'eſt-là qu'eſt leur demeure, & leur eſſain nombreux
Ne demandoit pas moins qu'un champ ſi ſpacieux.
Par quels puiſſans éforts, par quelle audace heureuſe,
Ta main, hardi mortel, en eſt victorieuſe !
Du haut de la nacelle un [1] javelot lancé
Ateint le monſtre : il plonge, & de ſon ſang verſé

Sauvage Groenland. Ce vaſte pays qui fait partie des terres Arctiques, fut découverte, ſelon la chronique Danoiſe, l'an 770. par un Norvégien appellé *Erric le rouſſeau.* L'exceſſive rigueur du froid, des monceaux de glaces éternelles, des rénébres qui durent ſix mois, une terre frappée de ſtérilité, toutes ces horreurs juſtifient bien le nom de *Terre de déſolation*, que le fameux Navigateur Jean Davis donna à ces régions voiſines du Pole, lorſqu'il y aborda en 1585.

C'eſt là qu'eſt leur demeure. Il ſemble que le Créateur ait aſſigné à chaque eſpéce de poiſſons une demeure particuliere. Nous voyons, par exemple, dans la Mer Méditerranée bien des poiſſons qu'on ne voir point, ou qu'on ne voit que peu ſouvent dans la Mer Océane, & il y en a beaucoup dans celle-ci qui ne paſſent preſque jamais dans l'autre. Ce n'eſt que dans l'Océan Arlantique qu'on voit le ſpectacle ſingulier des poiſſons volans. Le Requin & le Cachalot ne ſortent gueres des mers de l'Amérique. Le Narwal & l'Epaular quittent rarement les mers du Nord, & ainſi de pluſieurs autres grands poiſſons. A l'égard des Baleines, la mer Glaciale ſemble leur avoir éré affectée pour demeure. Elles s'en éloignent fort peu, & y ſont en ſi grande quantité, ſur-tout vers le Spitzberg dans le Groenland, qu'elles nagent par groſſes troupes, comme des Carpes dans un vivier.

1 Le Harpon. C'eſt un fer à deux tranchans qui reſſemble

La ſurface de l'onde au loin eſt empourprée.
Un long tiſſu qui tient à la fléche acérée,
Lâché rapidement, au fond des eaux le ſuit,
Et du monſtre aux abois indique le réduit.
Vuide de ſang, il meurt. Son vaſte corps ſurnage;
Et par le matelot tiré vers le rivage,
Son effroyable aſpect, ſon enorme [2] grandeur,
Tout mort qu'il eſt, inſpire encore la terreur.
L'art en tire bientôt mille ſecours utiles,
Et ces monſtres hideux enrichiſſent nos villes.
Sur-tout, l'huile à grands flots extraite de leur corps;
Aux groſſiers habitans de ces arides bords
Fournit une clarté dans cette nuit obſcure,
Où l'abſence de l'aſtre, ame de la nature,
Pendant ſix mois entiers plonge leurs triſtes yeux,
Et redouble l'horreur de ces ſauvages lieux.
A mes regards tremblans quel monſtre ſe préſente!
Il ſeme au ſein des flots la mort & l'épouvante.

à une fleche, & qui eſt extrêmement pointu. Le manche eſt de cinq ou ſix piés de long. [2] Elle excede quelquefois cent cinquante piés.

L'art en tire bientôt mille ſecours utiles. L'huile de Baleine dont on fait un ſi grand commerce, eſt employée à bien des uſages. On ne brule point d'autre huile dans tout le Nord. Les calfats s'en ſervent à engraiſſer le brai, à enduire & ſpalmer les navires; les foulons à préparer les laines; les corroyeurs à humecter les cuirs; les peintres à détremper certaines couleurs. On peut voir dans le Dictionnaire du Commerce de Savari, où j'ai puiſé ce détail méchanique, pluſieurs autres uſages auſquels on l'emploie, & celui qu'on fait des fanons de la Baleine, qui ſont des lames ſouples, larges de huit ou neuf pouces, longues d'environ quinze piés, & attachées à ſes machoires.

A mes regards tremblans. Le Requin, ou Chien de mer. Les auteurs du Dictionnaire de Trévoux écrivent indifféremment *Requiem* ou *Requin*, & ils prétendent qu'il eſt ainſi nommé *„parce que quand on en eſt mordu, il n'y a rien*

Nul de tes citoyens, ô liquide élément,
N'a tant de cruauté, n'a tant d'acharnement.
Par ſon vaſte contour ſa tête eſt monſtrueuſe.
Son dos large eſt couvert d'une peau raboteuſe,
Et telle eſt la largeur de ſon affreux goſier,
Qu'un homme eſt dans ſes flancs englouti tout entier.
De ſix cordons de dents, tranchantes, crénelées,
Et ſur chaque machoire en étages doublées,
Sa gueule ſpatieuſe eſt armée, & ſes yeux
Aperçoivent la proie au gouffre le plus creux.
Il fond, & l'engloutit. Tout le craint : tout l'évite.
Il en eſt plus ardent, plus âpre à la pourſuite :
Monſtre, des vaſtes mers le fléau, la terreur,
Sur ſon eſpece même exerçant ſa fureur.
Combien d'autres poiſſons de figure effrayante,
Occupés à ſe faire une guerre conſtante !
Le puiſſant [1] Cachalot, ennemi du Requin,
Du combat avec lui balançant le deſtin ;
Le Priſte monſtrueux, dont l'arme eſt une ſcie,
Qui, pourſuivant ſa proie, ou défendant ſa vie,

„ *autre choſe à faire qu'à chanter le requiem.* On a ſouvent trouvé dans le ventre du Requin, des hommes qu'il venoit d'engloutir ſans les avoir dévorés par morceaux. Dampiere garantit le fait comme témoin oculaire.

1 Cet énorme poiſſon eſt auſſi l'ennemi de la Baleine. Voyez dans Pline [*lib. 9. c. 6.*] une deſcription énergique des combats qu'ils ſe livrent.

Le Priſte monſtrueux. Il ſe nomme auſſi la Scie. L'Auteur d'une deſcription curieuſe des animaux du Spitzberg, décrit ce poiſſon en ces termes : „ Le poiſſon à ſcie eſt ainſi „ appellé à cauſe d'un os long & large qu'il a à ſa machoire „ ſupérieure, & qui eſt bordé de chaque côté de pluſieurs „ dents crénelées comme celles d'une ſcie. Il s'en ſert pour „ couper en deux les poiſſons qu'il pourſuit, & ceux qui „ le pourſuivent. Il a ſur le dos deux nageoires, & quatre „ ſous le ventre, deux de chaque côté. Ses yeux ſont au- „ deſſus de ſa tête, & ſa bouche eſt directement ſous les

Sépare en deux le corps de ſon fier ennemi :
Vainqueur, ſoit qu'il aſſaille, ou qu'il ſoit aſſailli ;
Et l'Eſpadon, armé de ſa tranchante [1] épée,
A [2] percer les vaiſſeaux quelquefois occupée,
Qui toujours provoquant la Baleine au combat,
Fond ſur elle, l'ataque, & ſous ſes coups l'abat ;
Le [3] Narwal, l'Epaular, tous ardens à ſe nuire,
Promts à s'entre-attaquer, promts à s'entre-détruire.
Grand Dieu, tu le permets, ou plutôt tu le veux.
Ces combats éternels qu'ils ſe livrent entre eux,
Sont un phyſique bien, réglé par ta ſageſſe.
Par-là s'amoindriſſant, leur meurtriere eſpéce
Déſole moins des flots les habitans légers,
Et leur voracité dépeuple moins les mers.
Quel ſpectacle charmant ! Sur la liquide plaine,
Que les tiedes zéphirs font ſillonner à peine,
Un citoyen de l'onde, aux yeux des matelots
Leve ſon front, ſe joue & bondit ſur les flots.
Fier & tranquille, plein d'une noble [4] aſſurance,
Tantôt il ſuit la nef, tantôt il la devance.

„ yeux : ce qui lui donne un air monſtrueux. J'ai vû un de „ ces poiſſons, qui avoit plus de vingt piés de longueur. *Chap. 6.*

1 Rondelet dit qu'elle a quelquefois ſept ou huit piés de long, & quatre ou cinq pouces de large. [*De Piſci. lib. 16. c. 15.*]

2 Xiphias, *id eſt gladius, roſtro mucronato eſt, & ab hoc naves perfoſſæ merguntur.* Plin. lib. 32. cap. 2.

3 „ Le Narwal ou Licorne de mer, eſt ainſi nommé „ parce qu'il a une corne de cinq ou ſix pieds de long qui „ ſort de ſon muſeau, & lui ſert d'arme avec laquelle il ne „ craint pas d'attaquer la Baleine la plus puiſſante, & „ même un vaiſſeau qu'il perce quelquefois. Ce poiſſon a „ ſur le cou une ouverture par où il rejette l'eau. Il eſt „ extrêmement fort, agile, & difficile à prendre. Il a depuis „ ſeize juſqu'à vingt piés de longueur. *Deſcription des animaux du Spitzberg chap. 6.*

4 *Hominem non expaveſcit, ut alienum. Obviam navigiis*

Au devant de ſa tête un creux large eſt placé.
Des plus riches couleurs ſon corps eſt nuancé,
Selon que la lumiere eſt ſur lui réflechie.
Sa peau fine eſt par tout d'écailles enrichie.
D'une [1] rapide courſe il fend le flot amer.
Il en eſt ſurnommé la *Fleche de la Mer.*
C'eſt toi, poiſſon fameux, qu'a célébré la Fable,
Pour prix d'avoir ſauvé ce chantre mémorable,
Que vouloient immoler d'avides matelots.
Près d'être enſeveli dans l'abîme des flots,
Il déploroit ſon ſort d'une voix gémiſſante.
Atiré par les ſoins de ſa lyre touchante,
Tu parus, & ton dos fut un trône pour lui.
Pour immortaliſer ton généreux appui,
Les filles de mémoire à l'envi te chanterent,
En [2] aſtre radieux dans le ciel te placerent.
Mais ne ſois plus ſi fier de ces honneurs pompeux;
Il en eſt un pour toi plus grand, plus précieux.
C'étoit peu que la Fable eût conſacré ta gloire,
Il falloit que ton nom fût gravé dans l'hiſtoire;

---

venit, alludit exultans, certat etiam, & quamvis plena præterit vela. Plin. lib. 9. c. 8.

1 *Velociſſimum omnium animalium, non ſolùm marinorum, eſt Delphinus: ocyor volucre, ocyor telo.* Ibid.

Pour prix d'avoir ſauvé ce chantre mémorable: Pline, Aule-Gelle, & avant eux Hérodote, donnent ce fait pour certain, & le premier cite à ce ſujet pluſieurs exemples de l'amitié prétendue du Dauphin pour l'homme. Je dis prétendue; car cette amitié eſt tout auſſi fabuleuſe que l'avanture d'Arion, laquelle a pourtant un fond hiſtorique, que M. l'Abbé Banier développe dans ſa Mythologie expliquée par l'Hiſtoire, tom. 8. liv. 7. chap. 8.

2 Conſtellation du Dauphin dans la partie ſeptentrionale du Ciel.

Il falloit que ton nom. Je déſigne ici l'acte de donation ſi célebre dans l'Hiſtoire de France, par lequel Humbert, Dauphin de Viennois, donna ſon pays de Dauphiné à

Qu'il fût le nom du fils du plus puiſſant des Rois,
D'un Prince, l'eſpérance & l'amour des François,
L'héritier des vertus de ſon auguſte Pere,
Aquiſes aux BOURBONS par droit héréditaire.

EST-CE une illuſion ? Je vois du ſein des eaux
Sortir, en bondiſſant, d'aquatiques troupeaux.
Du meuglement des uns les airs au loin réſonnent.
Les autres ſur la rive au ſommeil s'abandonnent.

Charles, petit-fils de Philippe de Valois, à condition que les fils aînés des Rois de France porteroient à perpétuité le nom de Dauphin, & écartelleroient de France & de Dauphiné. M. l'Abbé de Choiſi nous apprend dans ſon Hiſtoire de Philippe de Valois, d'où j'ai tiré ce détail hiſtorique, que l'acte fut paſſé à Romans le 30 Mars 1349. & non en 1343. comme diſent quelques Hiſtoriens, moins exacts que cet élégant Ecrivain. Perſonne n'ignore l'accident funeſte qui occaſionna cette fameuſe donation.

Du meuglement des uns. Le cri du Lamentin reſſemble beaucoup au meuglement de la Vache, & c'eſt ce qui l'a fait appeller la Vache de mer. Ce poiſſon amphibie a deux pieds en forme de main qui ont chacun quatre doigts. Le P. du Tertre [*Hiſtoire des Antilles*] décrit la maniere dont on le prend dans les mers de l'Amérique. La pêche en eſt curieuſe.

Les autres ſur la rive. Ce ſont les Veaux marins. *Sternunt ſe ſomno diverſæ in littore Phocæ*, dit Virgile [*Georg. lib.* 4.] Leur ſommeil eſt profond, & il paſſoit en proverbe chez les Anciens. De-là le vers de Juvenal : *Eripiunt ſomnum Druſo, vituliſque marinis. Sat.* 3. „ Le Veau marin, dit l'Auteur de la deſcription des animaux du Spitzberg, „ a la „ tête ſemblable à celle du Chien, avec des oreilles écour- „ tées. Il a les yeux grands & enfoncés, les dents affilées, „ des griffes noires, longues & pointues, la queue courte. „ Il aboie comme un chien enroué. *Chap.* 4.

J'en

J'en vois qui, ſur les rocs que bat le flot amer,
En agiles chevreaux, grimpent d'un pié léger.
Sur le ſable mouvant qui couvre ton rivage,
O mer, tu m'offres donc une réelle image
Des troupeaux de nos champs, épars ſur le coteau?
Ton paſteur fabuleux [1] manque ſeul au tableau.
Sur ces bords écartés quel motif les amene?
Qui les force à ſortir de la liquide plaine?
Des organes divers qui compoſent leur corps,
Telle eſt la contexture & tels ſont les reſſorts,
Que de ces animaux l'eſpece vagabonde,
Citoyenne à la fois de la terre & de l'onde,
Reçoit dans ſes poumons le fluide élément,
Néceſſaire pour elle autant que l'aliment.
Ils viennent donc ſouvent reſpirer ſur la rive,
Et goûtent du ſommeil la douceur fugitive.
On dit qu'alors l'un d'eux, de la troupe écarté,
Argus enſemble & Lynx, veille à leur ſureté.

J'en vois qui ſur les rocs. Le Walrus, ou Bœuf marin. „ Cet animal amphibie reſſemble aſſez au veau marin, „ mais il eſt beaucoup plus gros. Il a l'ouverture de la „ gueule auſſi large que celle d'un Bœuf, lequel il égale en „ groſſeur. Ses yeux qui ſont rouges comme du ſang, ſont „ fort élevez au-deſſus des naſeaux. Chacun de ſes quatre „ pieds a cinq doigts, dont les ongles ſont courts & pointus. „ Son cou eſt ſi épais qu'il a de la peine à tourner la tête. Il „ a à la machoire ſupérieure deux dents longues d'un pié, „ plus blanches & plus eſtimées que l'ivoire, & qui ſe re- „ courbent en demi-cercle vers ſa poitrine, laquelle eſt „ fort large. Le mugiſſement du Walrus eſt affreux. Il aime „ à ſortir de l'eau, & il grimpe avec agilité ſur les rochers „ qui ſont le long du rivage, & ſur les énormes quartiers „ de glaces qui flotent dans ces mers. *Deſcription des animaux du Spitzberg, chap.* 4.

[1] Prothée.

On dit qu'alors l'un d'eux. Je rapporte ce fait ſingulier ſur le témoignage de Dampiere, dans ſon voyage autour du

Voit-il approcher l'homme ? A cet aſpect terrible,
Il pouſſe un cri perçant, qui du ſommeil paiſible
Tire ſes compagnons, au ſignal allarmés.
Tout fuit. Déja ſur eux les flots ſont refermés.

ON diroit que la mer, émule de la terre,
Se plaiſe à copier, dans tout ce qu'elle enſerre,
Du terreſtre ſéjour les différens tableaux.
Tout s'y préſente aux yeux ſous des aſpects égaux.
Je vois divers poiſſons d'eſpece ſinguliere,
S'élancer hors de l'onde, & d'une aîle légere

---

monde, écrit avec plus d'exactitude que * d'élégance. Pline dit la même choſe des Grues [*lib.* 10. *c.* 23.] L'Auteur de la Deſcription que j'ai déja ſouvent citée, parle de cette ſentinelle, mais moins afirmativement que Dampiere. „ Je crois, *dit-il*, que pendant qu'ils dorment, [*les* „ *Walrus*] il y en a un qui fait ſentinelle, car j'ai ſouvent „ remarqué que lorſqu'on approche, il y en a un qui donne „ auſſi-tôt un coup de dent à ſon voiſin, & celui ci au „ ſien, ce qui continue de même juſqu'au dernier. Dès „ qu'ils ſont éveillés, ils ſe dreſſent ſur leurs pieds de de- „ vant. Ils regardent d'un œil farouche, & pouſſant un „ mugiſſement terrible, frappent de leurs défenſes ſur le „ rocher ou ſur la glace, comme s'ils vouloient les aigui- „ ſer. Puis mettant leurs pieds de derriere ſous ces défen- „ ſes, ils ſe culbutent en foule dans la mer. *Chap.* 4.

S'élancer hors de l'onde. Voici ce que dit ſur les poiſſons de cette eſpece le Traducteur de l'hiſtoire général des Voyages [*M. l'Abbé Prevoſt.*] „ Les poiſſons volans paroiſſent des „ monſtres à ceux qui les voyent pour la premiere fois. Il „ eſt ſi étrange d'apercevoir tout d'un coup des eſpeces de „ harangs qui ſortent de l'eau avec des aîles, & qui tra- „ verſent l'air dans un certain eſpace, qu'on a peine à ne „ pas les prendre pour de véritables oiſeaux. *Tom. II. pag.* 445. M. l'Abbé Guyon, dans ſon Hiſtoire des Indes ancien-

* Je parle de la Traduction qui en a été faite en Hollande ſur l'original Anglois, & qui eſt la ſeule que je connoiſſe.

Fendre, traverſer l'air étonné de les voir,
En agiles oiſeaux à l'envi ſe mouvoir,
Puis fondre & s'abîmer dans la plaine ſalée,
Quand l'aîle s'engourdit, ceſſant d'être mouillée.
Ce vol, traité de fable, & cependant réel,
A quel titre, pourquoi leur eſt-il naturel ?
Si l'Etre créateur l'accorde à leur eſpece,
C'eſt pour eux un bienfait, digne de ſa ſageſſe.
Par cet heureux moyen il garantit leurs jours
Des coups de l'ennemi qui les pourſuit toujours.
Quand ils n'eſperent plus d'échapper par la fuite,
Leur aîle déployée élude la pourſuite.
Tel ſouvent, dans les bois, un ſauvage Ramier,
Que dévore des yeux le chaſſeur meurtrier,
Pourſuivi, fend les airs d'un vol promt & rapide :
Heureux s'il peut tromper une adreſſe homicide !

Poissons, exquis au goût, ſur les côtes ſemés,
Vous vous offrez en foule à mes regards charmés.
Je vois & l'Eturgeon à la chair ſavoureuſe,
Délices d'une table à grands frais ſomptueuſe,
Et l'excellent Turbot, de la mer *le* [1] *Faiſan*,
Et la Sole grisâtre, & le blanc Eperlan,
La Vive à l'aiguillon au pêcheur redoutable,
Et ce [2] poiſſon rougeâtre, au goût ſi délectable,
Et toi, petit poiſſon, dont le corps argenté,
De parcelles d'azur eſt par tout moucheté,

---

nes & modernes, entre plus dans le détail. " Les poiſſons „ volans, dit-il, ſortent de la mer par groſſes troupes, & „ volent à la hauteur d'une pique, & à cent pas loin, mais „ point au-delà, parce que leurs aîles ſe ſechent au ſoleil. „ Ils ſont preſque ſemblables à des harangs, & leurs aîles „ approchent de celles des chauveſouris. *T. I. part. I. c. 6.*

1 Son goût exquis l'a fait ainſi nommer.

2 Le Rouget. Sa couleur lui a fait donner ce nom.

Et toi, petit poiſſon. La Sardine. Ce poiſſon qui eſt ſans arêtes & d'un manger délicat, n'a guere que quatre pouces

Toi, qui de tout convive enlevant les ſuffrages ;
De la riche Provence inondes les rivages,
Mille autres, tous exquis, tous d'un goût different:
Leur foule, à mes regards, ſe déborde en torrent:
Innombrables enfans de cette voix féconde,
Qui ſema d'habitans les airs, la terre & l'onde,
Et qui, les béniſſant, leur dit : *Multipliez.* [1]
Tes ordres ne ſont point en vain ſignifiez,
Grand Dieu ! Les citoyens de la liquide plaine,
Fideles à remplir cette loi ſouveraine,
Peuplent à l'infini l'immenſe champ des eaux,
Produits, renouvellés à flots toujours égaux.
Souvent, non moins féconde, une eſpece inconnue,
Phénomene nouveau, vient fraper notre vue.
Même fécondité dans l'innombrable eſſain
Des reptiles que l'onde enferme dans ſon ſein,
Dont, à nos foibles yeux, la petiteſſe extrême
Dérobe la figure, & l'exiſtence même :
Etres organiſés, conformés avec art,
D'atômes animés formant un monde à part,
Plus merveilleux encor, peut-être plus immenſe,
Que celui des poiſſons dont on voit l'éxiſtence.
Tous ces divers poiſſons, pour leur goût recherchés,
Ont leurs fiers ennemis, viſibles ou cachés.

---

de longueur, & de dix lignes de largeur. Il eſt extrêmement abondant ſur les côtes de Provence. Il y a des Sardines plus petites, qu'on appelle *Anchois*. On les ſale, après en avoir ôté la tête ; & il s'en fait un grand commerce à Marſeille pour les pays étrangers.

1 Gen. c. 1. v. 22.

Souvent, non moins féconde. " Quelques ſoins que les Au-
„ teurs anciens & modernes aient pris de diſtinguer les gen-
„ res & les eſpeces des poiſſons par des caracteres qui les
„ rendent reconnoiſſables, tous les jours il en tombe dans
„ les filets des pêcheurs, qui dérangent par leur nouveauté
„ le ſyſtême de nos Naturaliſtes. Souvent on ne ſçait dans
„ quelle claſſe les loger, ni quel nom leur donner. *Spect. de la Nat. Tom. III. pag. 224.*

A leur antipathie, à leur haine fideles,
Ils ſe livrent entre eux des guerres éternelles.
O mer! Ainſi votre ſein n'eſt qu'un champ ſpacieux,
Théâtre de diſcorde & de combats nombreux,
Un empire où la force oprime la foibleſſe,
Où tout eſt ſtratagême, art, embuche, ſoupleſſe,
Où l'ennemi triomphe & cede tour à tour:
Scene renouvellée au terreſtre ſéjour.
Quel prodige l'un d'eux à mes regards déploie, *
Soit que fier aſſaillant, il attaque ſa proie,
Soit qu'il veuille échapper à la perfide main,
Qui dans un piége adroit l'a fait tomber en vain!
La proie à ſon abord eſt ſoudain engourdie,
Et ne peut ſe ſouſtraire à ſa dent ennemie.
Du robuſte pêcheur le bras pétrifié
Reſte ſubitement immobile & lié.
C'eſt ainſi qu'à l'aſpect de cette tête horrible,
Couverte de ſerpens au ſifflement terrible,
De ce monſtre hideux contre Perſée armé, [1]
En roc, ſelon la Fable, on étoit transformé.

---

* La Torpille.

Du robuſte pêcheur le bras pétrifié. Dans un Mémoire inſeré parmi ceux de l'Académie des Sciences [*an.* 1714. *p.* 344.] M. de Reaumur expſique la cauſe de l'engourdiſſement que la Torpille produit dans ceux qui la touchent. La Torpille a, comme tous les poiſſons plats, le dos un peu convexe. Lorſqu'elle veut ſe venger de celui qui la touche, cette partie, ſelon M. de Reaumur, s'applatit inſenſiblement, & même quelquefois juſqu'à devenir concave. Par cette contraction lente, le poiſſon bande pour ainſi dire, tous ſes reſſorts. Les coups partent, & ils ſont ſi ſubits, ſi réiterez, qu'ils ébranlent les nerfs du bras, & arrêtent ou changent le cours des eſprits animaux, ou de quelque fluide équivalent. Delà l'engourdiſſement & la douleur qui l'accompagne, laquelle eſt quelquefois aſſez vive. „ Celle „ que je reſſentis la premiere fois, dit agréablement M. de „ Reaumur, rallentit un peu mon ardeur à faire par moi-„ même des expériences ſur la Torpille.

1 Meduſe.

Un autre, * que pourſuit ſon vorace adverſaire,
Echappe avec plus d'art à ſa dent ſanguinaire.
D'un petit réſervoir, une noire liqueur [1]
Eſt lancée, & j'aillit contre ſon agreſſeur.
Un nuage alentour dans l'onde ſe déploie.
L'ennemi dérouté cherche à tâtons ſa proie,
Et ſa gueule qu'il ouvre & qu'il ferme au hazard,
Croit à chaque repriſe engloutir le fuyard.
Tel un Lievre aux abois, qui ſe ſoutient à peine,
Promt à mettre en défaut la meute hors d'haleine,
Se cache, ſe blotit au centre d'un hallier,
Et par ce ſtratagéme échape au lévrier.
Toi ſeul, grand Dieu, toi ſeul leur donnes cette adreſſe.
Ils éludent par toi les piéges qu'on leur dreſſe.
Cette dextérité, cet inſtinct merveilleux,
Voiſins de la raiſon, ſont étrangers en eux.
Par la ſubtilité tu balances la force.
Quant à leur fiere haine, à leur conſtant divorce,
Ta ſageſſe ſans doute, en ſes profonds décrets,
Y cache un germe heureux d'avantages ſecrets.

RIEN ne peut épuiſer la prodigue nature.
Sur nous ſes riches dons ſont verſez ſans meſure.
L'homme, en ſon champ fertile, ardent à moiſſonner,
Recueille cent fois moins qu'elle ne peut donner.
De poiſſons, ſous un toit ** qui leur ſert de défenſe,
A mes yeux étonnez s'offre une foule immenſe,

---

* La Seche.

1 *Ubi ſenſere ſe apprehendi, effuſo atramento, quod pro ſanguine his eſt, infuſcata aqua abſconduntur.* Pline liv. 9. c. 29. en parlant de la Seche.

** Les Coquillages.

De poiſſons ſous un toit. Sur les coquillages de mer voyez la ſeconde partie d'un ouvrage qui a pour titre, *l'Hiſtoire Naturelle éclaircie dans deux de ſes parties principales, la Lithologie & la Conchyliologie.* La ſagacité de l'Auteur, [Mr Dargenville,] membre de la Société des Sciences de Mont-

Les uns au pied du roc attachez fortement,
Les autres ſur le ſable épars confuſément.
L'onde à cours progreſſif s'avançant vers la plage,
Les a tous avec elle entraînez au rivage,
Et de ſon plus haut point deſcendant par degrez,
A nos avides mains elle les a livrez.
Oui, par cette faveur, par cette heureuſe voie,
Moules, Huîtres, Homars, vous êtes notre proie,
Toi, ſur-tout, ô poiſſon, pour ton goût ſi priſé,
Formant un globe noir d'aiguillons hériſſé.
Quel pinceau tracera de ce peuple reptile,
En tous lieux avec lui traînant ſon domicile,
La forme variée, & les propriétés,
De leurs toits ſinueux les diverſes beautés,
L'inſtinct que la nature aſſigne à chaque eſpece,
Comment elle s'unit, ſe reproduit ſans ceſſe,

---

pellier, n'y laiſſe preſque rien à deſirer touchant le genre, la forme & les propriétés des coquillages de mer, de riviere, & de terre.

Toi, ſur-tout. Le poiſſon à coquille qu'on nomme *Ourſin.* C'eſt un Hériſſon de mer d'une eſpece particuliere, fort connu ſur les côtes de la Méditerannée. La forme de l'Ourſin eſt un globe un peu applati, tout couvert de piquans qui lui ſervent comme de pieds, & au moyen deſquels il marche en roulant. Sa couleur eſt tantôt grisâtre, tantôt tirant ſur le violet, mais plus ſouvent noire. La partie par où il ſe nourrit eſt armée de cinq petites dents, & elle eſt placée au centre inférieur de la coquille. La chair que cette coquille renferme eſt partagée en cinq lobes d'un rouge foncé, ou d'un jaune pâle. Tel eſt exactement ce petit poiſſon. Comme l'Auteur du *Spectacle de la Nature*, & celui de *l'Hiſtoire Naturelle éclaircie*, *&c.* ne peignent point ce coquillage à des traits aſſez marquez, j'ai cru devoir le décrire pour le rendre plus reconnoiſſable. Il mérite cette petite diſtinction pour ſon goût exquis, qui le fait préférer par bien des gens à l'huitre verte, toute excellente qu'elle eſt.

Par quel art au péril elle ſait s'arracher ?
Ce tableau merveilleux, je n'oſe l'ébaucher :
Et plus frappé des traits que propre à les décrire,
Spectateur enchanté, je me tais, & j'admire.
La nature eſt ſans borne, & l'art eſt limité.
Tu me frappes ſur-tout par ta dexterité,
Hardi Navigateur, petite nef flotante,
Des nefs que conſtruit l'homme, image reſſemblante.
Réunis dans ton ſein leur nombreux attirail :
Sois ſeul & mât, & voile, & rame, & gouvernail :
Fais, en Pilote expert, manœuvrer ta nacelle.
Non, je n'en doute point, ce fut ſur ſon modele,
Qu'on fabriqua la nef qui des rives d'Argos,
La premiere cingla vers la riche Colchos,
Et ravit avec art cette Toiſon fameuſe,
[1] Que l'hiſtoire a tournée en fable ingénieuſe.

---

[*] *Hardi navigateur.* Il y a dans l'Hiſtoire Naturelle certains faits ſinguliers qu'on aime à décrire à l'envi, & qui forment, pour ainſi dire, une ſucceſſion de tableaux à coloris différens, mais à deſſein uniforme. Du nombre de ces tableaux répétés ſont les opérations du poiſſon à coquille, qu'on appelle le Nautille ou le *Navigateur*, & qui eſt aſſez commun dans la Méditerranée. On en lit dans le Spectacle de la Nature [*Tom. III pag.* 231.] une deſcription élégamment traduite de l'ouvrage du Chevalier Valliſnieri, intitulé : *Saggio d'Iſtoria naturale*, ou Eſſai d'Hiſtoire naturelle. L'Auteur Italien n'a fait lui-même que traduire la deſcription d'Oppien, dans le premier Livre de ſon Poeme ſur la Pêche, & le Poete Grec a fort bien pû la puiſer dans Pline, qui écrivoit environ 130 ans avant lui, & qui décrit [*lib. 9. c.* 30.] peut-être auſſi d'après quelque modele, la manœuvre admirable du Nautille. Je ne parle point des Naturaliſtes modernes qui ont expreſſément écrit ſur les poiſſons, & qui à l'égard de celui-ci, ſont preſque tous les échos les uns des autres.

[1] Le véritable motif de la célebre expédition des Argonautes eſt expoſé dans l'ouvrage de M. l'Abbé Banier, qui a pour titre : la Mythologie & les Fables expliquées par l'Hiſtoire, *tom. 6. liv.* 3. J'y renvoie le lecteur.

Et toi, poiſſon vanté, * jadis tréſor de Tyr,
Qui, détaché du roc, de ton corps fais ſortir
Cette riche liqueur qui, ſur la laine empreinte,
Du rouge le plus vif produit l'heureuſe teinte,
Et lui préte un éclat qui ne peut s'affoiblir:
Voi de cette couleur Rome s'enorgueillir,
S'en faire un [1] privilege, un titre de nobleſſe,
Et les Rois, ſur leur trône étaler ſa richeſſe.

---

* Le Murex, ou la Pourpre.

– – – – – – – – *Jadis tréſor de Tyr.* On attribue aux Tyriens l'invention de la teinture en pourpre. Leur induſtrie porta au plus haut degré de perfection cette précieuſe teinture qui faiſoit la branche la plus floriſſante de leur commerce, & qui étoit la ſource de leurs immenſes richeſſes. Pline nous apprend [*lib. 9. c. 40.*] que la pourpre de Tyr qui avoit été miſe deux fois à la teinture, ſe vendoit à Rome mille deniers la livre, ce qui revient à près de cinq cens frans de notre monnoie. Voyez ſur le *Murex* ou *Buccinum* des anciens, un Mémoire curieux de M. de Reaumur, inſeré parmi ceux de l'Académie des Sciences [*an. 1711. pag. 168.*] ſon exactitude ordinaire n'y laiſſe rien à deſirer, & tout y eſt appuyé ſur des expériences réiterées.

Et lui préte un éclat. L'éclat de la pourpre Tyrienne étoit à l'épreuve du tems. Je vais en citer un exemple remarquable. M. Rollin rapporte [*Hiſtoire ancienne, tom. 6. pag. 428.*] qu'à la priſe de Suſe, Alexandre trouva dans le tréſor, outre cinquante mille talens (cent cinquante millions) cinq mille quintaux [de pourpre qu'on y avoit amaſſée pendant l'eſpace de cent quatre-vingt dix-huit ans, & qui avoit encore toute ſa fleur & tout ſon luſtre. Au reſte, ce grand amas de pourpre faiſoit une ſomme immenſe; car ſelon M. Rollin, la pourpre ſe vendoit juſqu'à cent écus la livre. On a vû dans la note précédente que Pline l'évalue à un prix bien plus haut. Il eſt vrai qu'il parle de la pourpre miſe deux fois à la teinture, ce qui en devoit hauſſer le prix, & preſque le doubler.

1 Les Conſuls & les Sénateurs avoient ſeuls le droit de porter des robbes de pourpre.

Et toi, poiſſon caché ſous un toît argenté, *
Sois fier d'un logement ſans égal en beauté.
Qu'il offre à l'œil charmé de graces differentes!
Quels contours variez! Quelles couleurs brillantes!
Il trace tour à tour & le pourpre & l'azur,
Des nuances de verd, de bleu, de clair-obſcur.
Son ſein (ſi l'on en croit les fables du Permeſſe)
Son ſein ſervit de trône à la tendre Déeſſe,
Quand ſur ce char flotant, de ſon poids orgueilleux,
Que pouſſoient mollement les zéphirs amoureux,
Qu'entouroient les Tritons & les Nymphes de l'onde
Avec tous ſes attraits elle parut au monde,
Et, ſubjugant le cœur des dieux & des mortels,
Fut en pompe à Paphos recevoir des autels.
Enfin, toi, qu'aux regards la rive orientale, **
Sur ſes bords fortunez pompeuſement étale,
Qui vois former en toi par un ſuc précieux,
De globes arrondis un eſſein gracieux,
Qui t'ouvres aux rayons du Dieu que l'Inde adore,
Qui te nourris, dit-on, des larmes de l'aurore,

---

* La conque de mer appellée *Porcelaine*.

** La mere-Perle.

Enfin, toi, qu'aux regards. Les deux plus fameuſes pêches des perles orientales ſe font au Cap Commorin, & dans l'Iſle de Ceylan. Les Indes Occidentales en fourniſſent de beaucoup plus groſſes, mais elles ſont moins parfaites pour l'eau & pour la rondeur. Voyez dans les voyages de Tavernier [*liv. 2. chap. 21.*] la maniere dont on pêche les perles dans les mers d'Orient.

Du Dieu que l'Inde adore. Les anciens peuples de l'Inde adoroient le ſoleil: & cet aſtre, objet éternel d'un culte idolatre, eſt encore adoré par les Sauvages des Indes modernes.

Qui te nourris, dit-on. C'eſt Pline qui le dit [*lib. 9. c. 35.*] & il ajoute que les perles ſont molles dans la mer, & ne ſe durciſſent que quand elles ſentent l'air; que la mere-Perle s'amaigrit & avorte lorſqu'il tonne. Ce ſont-là de ces erreurs de fait qui ne ſont pas en petit nombre dans l'ouvrage

Et ſur ton cher tréſor te [1] refermant ſoudain,
De qui veut le ravir tranches l'avide main;
O richeſſe de l'onde, ô nacre éblouiſſante,
Prodigue à l'univers ces globules qu'on vante.
Que leur poids, leur blancheur, leur régularité
Ornent le front des Rois, decorent la beauté.

QUELLE image à mes yeux eſt ici préſentée?
Dans la mer la campagne eſt-elle tranſportée?
D'herbe & de gaſon ſon fond eſt parqueté.
Le plongeur au nocher l'a ſouvent rapporté.

---

de *l'Hiſtorien de la Nature*: ouvrage fort eſtimable d'ailleurs, d'une immenſe étendue, d'une érudition infinie, & preſque auſſi variée que la nature elle-même. C'eſt le jugement qu'en porte Pline le jeune [*Epiſt. 5. lib. 3.*] & dans cet éloge, ce n'eſt point un neveu qui parle, c'eſt un hiſtorien déſintéreſſé.

1 *Concha ipſa cùm manum videt, comprimit ſeſe, operitque opes ſuas, gnara propter illas ſe peti, manumque ſi præveniat, acie ſua abſcindit, nulla juſtiore pœna.* Plin. lib. 9. c. 35. La poeſie avoueroit un tableau ſi énergique. Il y en a beaucoup de la même force dans l'ouvrage de ce ſçavant Naturaliſte, que je cite ſi ſouvent dans ces notes.

Ornent le front des Rois. La couronne des Rois d'Eſpagne eſt enrichie de la fameuſe perle qui fut préſentée à Philippe II. Cette perle eſt de la groſſeur d'un œuf de Pigeon, & elle eſt taillée en poire. Cléopatre avoit à ſes oreilles deux perles les plus belles qu'on eût jamais vûes, & dont chacune étoit eſtimée plus d'un million. Pline & Macrobe nous apprennent à quel uſage extraordinaire l'une de ces perles fut employée. Le détail de ce fait hiſtorique eſt trop ample pour pouvoir être inſeré dans une note. Je me bornerai à dire que la perle qui reſta fut donnée à Auguſte, qui l'ayant fait couper en deux, la fit ſervir de pendans d'oreilles à la ſtatue de Vénus qui étoit dans le Panthéon.

D'herbes & de gaſons. Il eſt certain que le fond de bien des mers eſt ſemé d'herbages & de mouſſe. Lorſque la Sonde

Dans ſon ſein quel amas de racines, de plantes ;
En eſpéce, en contours, en forme différente !
Elles trouvent dans l'eau le ſuc bitumineux,
Les particules d'air, & les eſprits nitreux,
Dont la vertu diſtincte eſt propre à leur nature,
Et dont l'heureux concours ſert à leur nourriture.
De ces agens unis les ſecours réguliers,
Les font & végéter & naître par milliers.
Si pour nous leur uſage eſt rarement utile,
Elles verſent leurs biens ſur le poiſſon reptile.
Il y puiſe ſans fin des ſucs alimenteux.
Sur les couches de mouſſe il dépoſe ſes œufs.
Dans leur maſſe touffue il trouve des retraites ;
Qui lui font éviter mille embuches ſecrettes.
Viens, brille dans mes vers, corps ſouple & ſpongieux, [1]
A jaunâtre couleur, à pores ſinueux,
Croiſſant au pié des rocs qui bordent le rivage,
Toi, dont le ſein criblé donne un libre paſſage

---

porte ſur un fond uni, & qui n'eſt pas ſabloneux, il s'y attache ordinairement quelques brins d'herbes. Pline place même des forêts au fond de l'Océan oriental ou la mer des Indes : " *Totus orientis oceanus refertus eſt ſylvis.* „ *Lib.* 13. *chap.* 25. Au rapport de Robbe, dans ſa Géographie, la ſurface de la mer, près du Cap de bonne-Eſpérance, eſt ſi couverte de mouſſe après une rude tempête, qu'on la prendroit pour une vaſte prairie. On y voit ſur-tout une grande quantité de Goëmond, qui eſt une herbe tirant ſur le verd foncé, aſſez ſemblable au foin, & dont les brins ſont entrelaſſés les uns dans les autres. Je conjecture que la tempête, en agitant extraordinairement les flots, arrache cette ſorte d'herbe du fond de la mer, où elle doit tenir foiblement. *Voyez ſur la nature du fond de la mer, la Théologie de l'eau, liv.* 1. *chap.* 7.

1 Perſonne n'ignore l'utilité des Eponges, ſoit fines, ſoit groſſieres, & les divers uſages auſquels on les employe dans pluſieurs arts méchaniques.

Au liquide élément, qu'il abſorbe ſoudain,
Et dans le même inſtant, comprimé par la main,
Le rejette, l'épanche, & le fait reparoître.
Juſqu'à la fin des tems l'onde te fera naître,
Pour ſervir ſur la terre aux uſages nombreux,
[1] Où t'employe avec art un bras laborieux.
Décore auſſi mes chants, ô merveilleux Arbuſte,
Qui ſouffres en Europe un rebut trop injuſte,
Mais, vengé de l'affront aux bords Orientaux,
Voi l'Inde t'égaler aux plus riches métaux.
Du rouge le plus vif tes branches ſont empreintes.
Tu végetes, tu crois dans les vaſtes enceintes,
Sur le plafond pierreux des antres de la mer,
Et tes ſouples rameaux ſe durciſſent à l'air.
Tantôt, réduit en poudre en *alkalis* fertile,
A l'art de Galien ta ſubſtance eſt utile.
Tantôt, dans le réduit d'un amateur des arts,
Sur toi d'un Curieux tu fixes les regards.

---

[1] Voyez dans l'Hiſtoire phyſique de la mer par M. le Comte Marſigli, les curieuſes obſervations que cet illuſtre Phyſicien a faites ſur le corail, & en particulier ſur les fleurs de cette plante marine, leſquelles il a découvertes le premier. M. de Réaumur aſſure pourtant que ces fleurs mieux obſervées, ne ſont qu'un amas de très-petits inſectes de mer. *Voyez la Préf. du 6 vol. de ſon Hiſt. des Inſectes, pag.* 74.

Qui ſouffres en Europe. On ne fait plus guère uſage du Corail en Europe, & on en néglige aſſez la pêche dans la Méditeranée, mais on l'eſtime toujours beaucoup en Aſie. Il y eſt employé à une infinité de petits ouvrages d'agrément, à des poignées de ſabre, des pommes de canne, des braſſelets, des colliers, &c. Le cas que les Orientaux font du corail, & l'uſage auquel ils l'employent, ſont fort anciens, puiſque Pline, qui vivoit ſous Veſpaſien & Tite, en parle dans le deuxiéme chapitre du trente-deuxiéme livre de ſon Hiſtoire naturelle.

LES merveilles, grand Dieu, que tu ſemas dans l'onde,
Sont de tableaux ſans fin une ſource féconde.
Moins nombreux mille fois ſont ces grains ſi légers,
Dont ta prodigue main couvrit le bord des mers.
Une nouvelle lice à mes chants eſt ouverte.
Une ſcène plus vaſte à mes yeux eſt offerte.
De grands corps iſolés dominent ſur les eaux :
D'aîlés remparts de bois fendent le ſein des flots.
Tous ces vaſtes terrains * qui, d'eſpace en eſpace,
Sont ſemés au haſard ſur l'humide ſurface,
Qui peuplés d'habitans, en eſpece divers,
D'un front ſi faſtueux s'élevent ſur les mers,
Raſſemblent dans leur ſein des cités, des campagnes,
Des fleuves, des forêts, des plaines, des montagnes :
Spectacle varié dont les yeux ſont frapés ;
Océan, les as-tu ſur la terre uſurpés,
Ou, fracaſſant ſes flancs, des ſecouſſes bruyantes,
Meres d'affreux dégâts, & d'horreurs effrayantes,

---

* Les Iſles ; leur origine.

Ou, fracaſſant ſes flancs. Je ne diſconviens pas que des tremblemens de terre violens ne puiſſent détacher d'un continent bordé par la mer, ou même du fond de la mer qui le baigne, certaine portion de terrain, & voilà une Iſle nouvelle, mais une Iſle peu étendue, & voiſine du continent où le tremblement de terre ſe ſera fait ſentir. Ainſi fut formée la petite Iſle de Santorin, qui ſortit [le 21 Mai 1707] du fond de la mer, ſur les côtes de l'Archipel. Telle peut auſſi avoir été la formation des trois petites * Iſles qui ſont à deux milles de la chaîne de montagnes, qui borde la côte de Marſeille, vers le Nord. Mais je nie que les Iſles d'une très-vaſte étendue, & fort éloignées de

* On les appelle le Château d'*If*, *Pomégue* & *Ratoneau*. Elles exiſtoient déja du tems de Céſar, c'eſt-à-dire, il y a près de 1800 ans, puiſqu'il en parle [*de Bell. civ. lib.* 1] dans la deſcription du fameux ſiége de Marſeille.

Les ont-elles jadis de ſa maſſe arrachés,
Et d'un ferme lien à ta baſe attachés?
Non : ces immenſes corps ont une autre origine.
Quand l'Etre créateur eut juré la ruine
De ce peuple d'ingrats qui, fiers de leurs forfaits,
D'un oubli monſtrueux payoient tous ſes bienfaits,
Et dont l'audace impie, à ſon comble portée,
Bravoit du Dieu vivant la juſtice irritée :
Aux flots il commanda de ſervir ſon courroux.
Les flots obéiſſans ſoudain s'armerent tous.
Les eaux du grand abîme à torrens s'échaperent.
Les eaux des vaſtes mers de leur lit s'élancerent.
S'élevant par degrés, tous ces flots furieux,
Des vengeances du Ciel miniſtres rigoureux,
Eurent bientôt couvert la face des campagnes.
L'onde enfin ſurpaſſa le faîte des montagnes :
Le terreſtre ſéjour par tout fut ſubmergé.
Le Genre-humain périt. L'Eternel fut vengé.
Alors tout ne fut plus que terres éboulées,
Eparſes d'un côté, de l'autre amoncelées,
Que monceaux de rochers à leur centre arrachés,
Dont les plaines, les champs au loin étoient jonchés;
Que terrains crevaſſés, qu'effroyables abîmes,
Enfin qu'arrides monts à ſourcilleuſes cimes,
Pour la premiere fois de glaçons hériſſés,
Les uns prêts à crouler, les autres renverſés.
Ce déſordre naquit de la ſecouſſe horrible,
Qu'au globe de la terre une main inviſible

---

la terre-ferme, que l'Iſle de Saint Domingue, par exemple, & l'Iſle de Cuba puiſſent avoir été ou détachées du continent de l'Amérique ſeptentrionale, ou élancées du fond de ſes mers par un tremblement de terre quelconque. Les bornes que preſcrit une note [& celle-ci les excéde déja] ne me permettent pas d'expoſer les raiſons phyſiques qui prouveroient, ſi je ne me trompe, cette impoſſibilité. Le Lecteur un peu Phyſicien les ſupléra aiſément.

Ce déſordre naquit de la ſecouſſe. On conjecture avec beaucoup de fondement, que pour opérer le Déluge, miracle

Donna dans ſa fureur, & dans le même tems
Que l'onde engloutiſſoit ſes pervers habitans.
Au tremblement affreux de la terre éperdue,
Des terrains de petite ou d'immenſe étendue,
Roulerent, de ſa maſſe à grand bruit ſéparés.
Des eaux, de toutes parts, ils furent entourés.
Par leur énorme poids ſoudain ils s'affaiſſerent,
Et lorſque dans leur lit les flots vengeurs rentrerent;
Fierement élevés ſur la face des mers,
Ces terrains iſolés reſterent découverts.
Tel eſt votre origine, ô rives ſi fécondes,
Vous, que la mer Egée embraſſe de ſes ondes,
Vous, le digne berceau de vingt Chantres fameux,
Dont la Grèce admira les ſons harmonieux.

---

du premier ordre & au-deſſus de tout raiſonnement phyſique, Dieu inclina quelque peu l'axe de la terre vers le nord. Ce déplacement de l'axe dérangea l'atmoſphere, & dilata le reſſort de l'air, dont le débandement violent cauſa au globe terreſtre une ſecouſſe univerſelle. De-là tous les ravages que je viens de crayonner, & qui furent ſans doute beaucoup augmentés par le débordement général des eaux ſupérieures & inférieures.

Telle eſt votre origine. L'Archipel, qui fait partie de la mer Méditerranée, entre l'Aſie, la Macédoine & la Gréce, eſt ſemé d'Iſles plus ou moins grandes; mais toutes fort abondantes en blé, en huile & en laines. Les Anciens les diviſoient en Cyclades & en Sporades.

Vous, le digne berceau. Alcée & Sapho naquirent à Mytilene dans l'Iſle de Lesbos, Simonide & Bacchylide à Cée. Paros fut la patrie d'Archiloque. Chalcis, dans l'Iſle d'Eubée, fut celle d'Euphorion, Poëte Elégiaque dont Virgile fait mention dans ſa dixiéme Eglogue, & qui vivoit environ 250 ans avant Jeſus-Chriſt. Leurs ouvrages ne ſont point parvenus juſqu'à nous. Ils ſubſiſtoient encore du tems de Trajan, puiſque Quintilien qui vivoit ſous cet Empereur, les caracteriſe dans le dixiéme livre de ſes Inſtitutions Oratoires.

Tu fus ainſi formée, Albion orgueilleuſe,
Toi, non moins que la France, & docte & belliqueuſe,
Qui t'illuſtres autant par ton goût pour les arts,
Que par ta fiere audace au noble champ de Mars.
Peuple, libre & ſujet, je t'ai dû cet éloge.
[1] Mars, ſouffiant ſes fureurs, vainement y déroge:
L'exacte vérité fait parler par ma voix
Le citoyen du monde, & non pas le François.

Quel ſpectacle frappant! Mille maiſons mobiles
Fendent le ſein des flots vainement indociles.
Le vent enfle la voile, & l'aviron ſur eux
Forme, à coups redoublés, des ſillons écumeux.
Quel art maîtriſe ainſi la vague mugiſſante?
Malgré ſon fier courroux, elle eſt obéiſſante.
Des obſtacles vainqueurs, de hardis Matelots,
Dominateurs des mers, & ſouverains des flots,
De l'aurore au couchant, du midi juſqu'à l'ours,
Promenent des vaiſſeaux, leur preſcrivent leur courſe.
Un acier aimanté, vers le Pole tourné,
Par un attrait occulte à le ſuivre obſtiné,
Opere ce prodige: & par lui dirigée,
La nef, de la tempête en vain eſt aſſiégée.
O toi, qui fis éclore un nouvel univers;
Toi, l'œil du Nautonnier, & le flambeau des mers

---

[1] La guerre déclarée entre la France & l'Anglet. en 1744.

Par un attrait occulte. La vraie cauſe de la direction de l'aiguille aimantée vers le Nord, eſt abſolument inconnue. C'eſt un des miſteres de la nature les plus impénetrables. „ Le Philoſophe, *dit un grand Phyſicien*, veut ſavoir la „ cauſe de ce phénoméne. Il employe les pores en ligne „ ſpirale, les attractions, les répulſions, & après y avoir „ uſé, pendant des années entieres, ſa Méchanique, ſa „ Géométrie, & ſes calculs, ou il avoue qu'il n'y com- „ prend rien lui même, ou il a le chagrin de ne pouvoir „ faire gouter ſon ſyſtême aux autres. " *M. Pluche, Spectacle de la Nat. tom. 4 pag. 570.*

Qui vois l'Europe entiere, où le ſort te fit naître,
Se diſputer l'honneur de t'avoir donné l'être,
Bouſſole; par ton aide, un fier [1] Navigateur,
Dont le puiſſant génie égaloit le grand cœur,
Le premier découvrit ces immenſes contrées,
Du reſte des Humains juſqu'alors ignorées;
Le premier vit ces bords dont l'aſpect l'étonna,
Des plaines que le ſoc jamais ne ſillonna,
Un ciel brûlant, fécond en orages terribles,
Une terre eſſuyant des ſecouſſes horribles,
Des eſſains d'animaux [1] monſtrueux & cruels,
Des hommes ſans pudeur, ſans loix, & ſans autels,
A figure hideuſe, enfin antropophages.
Ces climats ſi lointains, aujourd'hui moins ſauvages,
Renferment dans leur ſein ce qui fait exciter
L'avarice de l'homme, & ſans la contenter.
Des plus riches métaux, tyrans de notre monde,
Ils ſont l'heureux berceau, la ſemence féconde.
D'ineſtimables biens, graines, plantes, & fruits,
Dans leurs fertiles champs en foule ſont produits,

Se diſputer l'honneur. Pluſieurs Nations de l'Europe revendiquent l'importante découverte de la Bouſſole, ſans que l'une ſoit en droit de ſe l'arroger excluſivement à l'autre. L'Hiſtoire moderne n'a pas eu ſoin de conſerver le nom de ſon inventeur, qui méritoit bien de paſſer à la poſtérité. Elle s'eſt contentée de nous apprendre qu'on commença vers l'an 1200 à ſe ſervir de cet admirable inſtrument, le plus utile ſans contredit qu'on ait encore inventé, & à qui nous devons tous les progrès de la Géographie, de la Navigation & du Commerce.

1 Chriſtophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492 : il étoit Génois, grand homme de mer, & le meilleur Géographe de ſon ſiecle.

2 Tel eſt, entre pluſieurs autres, le Cuntur ou Condor, oiſeau qu'on trouve dans le Pérou. J'en fais la deſcription.

D'ineſtimables biens. C'eſt du nouveau Monde que nous viennent la canelle, le giroffle, le poivre, la noix muſca-

De la cupidité méconnoiſſant l'ivreſſe,
L'habitant de ces bords, dans ſa noble rudeſſe,
Voit d'un œil dédaigneux cet or, & foule aux pieds
Tous ces brillans métaux, par nous déifiés.
A leur éclat frivole il préfere, en vrai ſage,
De tréſors plus réels l'indiſpenſable uſage,
Ce qui ſert à la vie, & pour le procurer,
A la fureur des flots nous oſons nous livrer.
Au Mexique, au Chili nous portons l'abondance,
Et l'or, ſur leur rivage inutile opulence,
Par nos agiles nefs conduit dans nos climats,
Eſt l'ame, le mobile, & le nerf des Etats.
Ainſi donc, l'un de l'autre en ſecret tributaire,
Chaque pays, au gré d'un échange arbitraire,
Trafique en paix d'un bien ſous d'autres cieux produit;
Et le bonheur du monde en eſt l'utile fruit.
A l'aide du beſoin, pere de l'induſtrie,
Tout l'univers devient une méme patrie,
Et les humains unis par ces heureux liens,
Malgré l'éloignement, ſont tous concitoyens.

TA ſageſſe, grand Dieu, raprochant les contrées,
Par tant de vaſtes mers entre elles ſéparées,
Ne veut pas ſeulement pourvoir à nos beſoins.
Il eſt un autre objet plus digne de tes ſoins.
De ton immenſité ſymbole reſpectable,
De ton ardent courroux ſymbole épouvantable,
La mer fait parvenir dans toute région
Ta grandeur, ta puiſſance, & ta gloire, & ton nom.
Dans l'ombre de la mort les nations aſſiſes,
Au joug du fier ſatan ceſſent d'étre ſoumiſes,

---

de & autres épiceries, le ſucre & le cacao, le thé & le tabac, &c. Nous lui devons auſſi la cochenille & l'indigo, d'un ſi grand uſuge dans la teinture, & ce qui nous eſt perſonnel & d'un ſecours plus important, la rhubarbe, le quinquina, l'ipécacuana, remédes ſi efficaces dans pluſieurs ſortes de maladies.

Ton *Soleil de Juſtice* à la fin ſe levant,
Chaſſe la nuit, diſſipe un charme décevant.
Au ſigne des Chrétiens *Xavier* fait rendre hommage.
La Loi de CHRIST s'étend de rivage en rivage.
Satan, ſois terraſſé. Tombez, Dieux impuiſſans.
Il n'eſt qu'un Dieu. Son regne a précédé les tems.
A ſon aſpect, [1] la mer s'enfuit dans ſes abîmes;
Les cédres [2] du Liban courbent leurs fieres cimes;
Les monts [3] fondus ſoudain au feu de ſes regards,
A torrens enflâmés coulent de toutes parts.
Son trône, c'eſt le Ciel: ſon autel, c'eſt la Terre.
Eh! qui peut à l'aſpect de tout ce qu'elle enſerre,
Douter d'un premier Etre, & ne pas l'adorer?
Qui peut, en la voyant, s'empêcher d'admirer
Le ſurprenant amas de merveilles ſublimes,
Qu'étale ſa ſurface, ou cachent ſes abîmes?

Au Signe des Chrétiens. Environ cinquante ans après que Vaſco de Gama eut découvert les nouvelles Indes Orientales, Paul III envoya [en 1541] François Xavier dans cet immenſe continent, pour y prêcher l'Evangile. Le ſaint & infatigable Miſſionnaire établit avec beaucoup de ſuccès le Chriſtianiſme dans le Malabar & dans le Japon. Le deſir de ſoutenir ce grand ouvrage de ſalut a depuis fait paſſer ſucceſſivement dans le Canada, au Paraguay, dans le Breſil, &c. de pieuſes colonies d'hommes apoſtoliques, qui ont éclairé des lumieres de l'Evangile des nations entieres: L'exemple de Saint François Xavier a ſur-tout été renouvellé bien des fois dans la reſpectable Compagnie qui s'honore de l'avoir eu pour membre.

1 Pſal. 113. 2 Iſai. cap. 31. 3 Pſal. 96.

SOMMAIRE
DU
TROISIÉME CHANT.

TABLEAU de la Terre, considérée comme Elément. Description des Cordillieres, chaîne de montagnes dans le Pérou. Origine des Fleuves. Richesses renfermées dans les entrailles de la Terre. Mines d'or, d'argent, de cuivre, &c. Mines de diamans, de rubis, & d'autres pierres précieuses. L'Air, premier agent de la Nature. Cause de sa fluidité. Ses effets. Merveille dans l'équilibre qui regne entre la pression & le ressort de l'air. Le Son. Comment il est produit. L'Air, principe des réfractions de la lumiere, & de l'utilité des crépuscules. Action de l'air sur tous les corps organisés. Digression sur la Peste mémorable qui ravagea la terre en 1342. *Elasticité de l'Air. Ses effets terribles. Tonnere. Eruptions des Volcans. Tremblemens de terre. Tableau des horreurs qu'enfantent ces redoutables Phénoménes. Le Vent. Que sa vraie origine est inconnue. Biens qu'il procure. Maux qu'il produit. Description d'un Ouragan. Que les Phénoménes nuisibles cachent, sous un désordre apparent, un ordre effectif, & sous un mal physique, un bien moral. Qu'ils n'en prouvent pas moins, contre le système de* Spinosa, *une Intelligence pleine de sagesse & de bonté. Le Feu terrestre. Sa nature, énigme inexpliquable. Que le Feu est un fluide prodigieusement élastique. Il réside dans tous les Etres corporels. Dans les uns, il est en plus grande abondance, dans les autres en plus petite quantité. Théorie du feu. Qu'il reçoit de l'Air son action. Que par son élasticité, il s'oppose continuellement à* l'adunation *des corps. Qu'il les divise*

& les ſépare même juſques dans leurs parties élémentaires. Qu'il y a une action & une réaction perpétuelle du Feu ſur les corps, & des corps ſur le Feu terreſtre, infiniment inférieur en élaſticité, en force, en activité, au feu du ſoleil réuni dans le foyer du miroir ardent. Le Feu central. Sa réſidence dans les entrailles de la terre démontrée par les Volcans & par les ſources d'eau chaude. Il eſt une des cauſes phyſiques de l'action des végétaux. Que le feu embraſſe, remplit, & anime toute la Nature. Qu'il fait ſans ceſſe des efforts pour ſe répandre, mais que Dieu lui donne un frein juſqu'au jour qu'il ſe ſervira de ſon miniſtère pour diſſoudre les Elémens. Détail des ſervices du Feu. L'Homme en abuſe en l'employant dans les Combats. Les horreurs que le Feu, par le moyen de la poudre, enfante à la guerre, nous puniſſent d'un abus ſi coupable. Tableau des terribles effets de la poudre. Digreſſion ſur les conquêtes du Roi dans la Flandre en 1744, & ſur le rétabliſſement de la ſanté de ce Prince, conſervé pour faire le bonheur de ſes Peuples.

TROISIEME CHANT.

CE globe, des humains domaine riche & vaſte,
La Terre, en biens féconde & prodigue ſans faſte,
Offre de toutes parts le plus frapant tableau,
Pour des yeux attentifs objet toujours nouveau.
D'étres matériels quelle foule innombrable!
De cauſes & d'effets quel concours admirable!
Des divers Elémens, ſi contraires entre eux,
Quel intime lien, & quel mélange heureux!
Ouvre les yeux, impie, & dans cet aſſemblage,
D'un Etre intelligent voi, reconnoi l'ouvrage,
Et non d'une *matiere* oiſive & ſans pouvoir,
Qui par ſon propre fond ne ſçauroit ſe mouvoir.

QUEL eſt ce long tiſſu de maſſes monſtrueuſes,
Qui cachent dans les cieux leurs cimes ſourcilleuſes,
Et dont le front, ſous lui, voit former ces vapeurs,
Qui du bruyant tonnèrre enfantent les horreurs?

Quel eſt ce long tiſſu. Je décris ici, d'après Zarate & Garcilaſſo de la Véga, les montagnes du Pérou qu'on nomme les *Cordillieres* ou les *Andes*, & qui ſuivant tous les Géographes modernes, ſont les plus hautes qu'il y ait dans le monde. Elles forment une chaîne de plus de douze cens lieues, depuis l'Iſthme de Panama juſqu'au détroit de Magellan, & elles ſéparent le Pérou du Chili, en tirant du nord au ſud.

A tes yeux, *Almagro*, ces monts inacceſſibles
Offrirent autrefois des corps incorruptibles,
Qui, glacés par le froid, paroiſſoient animés,
Sur qui leurs traits encore étoient même imprimés.
De glaçons éternels, de neiges entaſſées,
Les pointes de ces rocs ſont toujours hériſſées.
Autres horreurs, au pié de ces ſuperbes monts,
On voit en frémiſſant des abîmes ſans fonds :
1 On voit de leurs ſommets dans les airs ſe répandre
Des tourbillons de feu, de fumée, & de cendre.
Mais leur penchant, ſemé de vallons verdoyans,
N'offre que champs féconds, & bocages rians :

Qui glacés par le froid. Les ſommets des Cordillieres ſont la plûpart au-deſſus de la moyenne région de l'air, & le froid eſt ſi exceſſif à une certaine hauteur, qu'il tue les hommes & les animaux. Il géle les corps & les durcit tellement qu'ils ne ſe corrompent point. Au rapport de Zarate, [*Hiſt. de la conquête du Pérou, liv.* 3. *chap.* 2.] Don Diégue d'Almagro allant découvrir le Chili [en 1534] vit périr de froid dans ces montagnes pluſieurs de ſes ſoldats. Lorſqu'il y repaſſa cinq mois après au fort de l'Eté, il trouva leurs corps encore debout, appuyés contre des rochers, & auſſi frais que s'il n'y avoit eu que quelques moments qu'ils euſſent expiré. Il y en avoit même qui tenoient encore la bride de leurs chevaux ſur pié, dont la chair, ajoute l'Hiſtorien Eſpagnol, ſervit de nourriture à Almagro & à ceux qui l'accompagnoient. La cauſe de cette incorruptibilité eſt toute phyſique. Ces montagnes, par leur extrême élévation, ſont inacceſſibles à la pluïe & à la chaleur, principes de la putréfaction des corps organiſés.

1 On compte dans la longue chaîne des Cordillieres, plus de quinze Volcans, dont quelques-uns jettent continuellement des flammes. La fréquence des tremblemens de terre qu'on eſſuie au Pérou provient, ſuivant toute apparence, de la multiplicité de ces Volcans.

Monts,

Monts, fiers rivaux de ceux qu'un Héros invincible
A fait choir ſous les coups de ſa foudre terrible,
Des Alpes, dont l'orgueil [1] vient d'être anéanti,
Qu'ont forcé ſeulement *Annibal* & *Conti*;
Des Alpes, mur d'airain, redoutable barriere,
Que [2] *Charles* oppoſoit à notre ardeur guerriere.
Mais qui peut arrêter le cours de nos exploits,
Lorſque Louis nous guide, ou le ſang de nos Rois?
Les montagnes, dit-on, par leur informe maſſe,
Du terreſtre ſéjour défigurent la face.
Aucun bien n'en réſulte, & l'Etre créateur
N'a pas marqué cette œuvre au ſceau de ſa grandeur.
Je déplore, ô mortel, ton erreur inſenſée.
Ces coloſſes pompeux dont ta vue eſt bleſſée,
Te diſpenſent, ingrat, les plus rares bienfaits.
Aprens leur noble uſage, & l'admire, & te tais.
Attiré dans les airs par la chaleur ſolaire,
Le flot amer s'élance au haut de l'atmoſphere.
Amas de bulles d'eau, la vapeur s'épaiſſit.
L'aſtre brillant du jour à nos yeux s'obſcurcit.
Du nuage criblé, par l'air raréfiée,
L'eau s'échape à torrens. La terre en eſt noyée.

---

1 Ce morceau fut écrit lors du paſſage des Alpes en 1744.

2 Le Roi de Sardaigne.

Les montagnes. „ Ces maſſes ſuperbes, dit un des grands „ Phyſiciens d'Angleterre, ne doivent point être regardées „ comme des excreſcences inutiles & difformes d'un globe „ mal arrangé, ainſi qu'on l'a fauſſement ſoutenu. Elles „ ſont au contraire des inſtrumens admirables, conſtruits „ & ordonnés par le Créateur, pour ſervir aux fonctions „ les plus utiles & les plus nobles de la nature, & pour „ diſtribuer les bienfaits de Dieu à toute la terre. " *Derham, Théol. phyſ. liv.* 3. *chap.* 4.

L'eau s'échape à torrens. Les pluies qui tombent à flots dans la Zone Torride, depuis le mois de Novembre juſqu'au mois de Mai, s'inſinuent dans les entrailles des Cordillieres, & empliſſent les vaſtes & innombrables réſer-

Juſques au cœur des monts au ſommet ſourcilleux,
Elle paſſe, ſe filtre en ſon cours ſinueux,
Et dans des cavités, immenſes réceptacles,
Admiſe ſans efforts, ſéjourne ſans obſtacles.
Mais bientôt, s'échapant par de ſecrets canaux,
Laſſes de leur priſon, les fugitives eaux,
Au pié même du mont qui ſe perd dans la nue,
Par les fentes du roc ſe forment une iſſue.
Sur un lit de gravier, & parmi des glayeux,
D'abord la ſource coule à replis tortueux.
Elle murmure à peine, & foible en ſa naiſſance,
Retardée en ſon cours, lentement elle avance.
Mais ſa lenteur s'anime, & plus promte à couler,
Mon œil la voit déja dans la plaine rouler.
Sources, ruiſſeaux, torrens s'offrent ſur ſon paſſage.
De leurs ondes, en Reine, elle reçoit l'hommage.
Ses flots en ſont accrus, ainſi que ſa fierté.
Son nom qu'on ignoroit, eſt déja reſpecté.
C'eſt un Fleuve. En tous lieux il répand l'abondance.
Des fiers rempars qu'il lave il acroît l'opulence.

---

voirs que la nature y a creuſés. C'eſt de cette cauſe que proviennent les immenſes rivieres d'Orénoque, des Amazones, & de la Plata, qui ont leur ſource dans le cœur de ces montagnes. Telle eſt auſſi l'origine du Rhône & du Pô qui ſortent des Alpes, du Rhin & du Téſin qui naiſſent au pié du vaſte mont Saint-Godart, & de tous les grands fleuves de l'Europe. Ce ſyſtême, aſſez récent, approche fort de la démonſtration. Il eſt du moins infiniment plus probable que le ſyſtême qui attribuoit l'origine des rivieres & des fontaines, ou à la diſtilation des eaux de la mer, élevées en vapeurs juſqu'à la voute des cavernes des montagnes, comme l'a cru Deſcartes, ou à leur filtration au travers des terres, comme quelques Phyſiciens l'ont avancé. Ces deux ſentimens ſont réfutés dans le Spectacle de la Nature *tom.* 3. XXme Entret. & le nouveau ſyſtême y eſt établi par des raiſonnemens tout neufs & extrêmement forts.

Son lit large & profond, ſur le dos de ſes eaux
Porte, orgueilleux du poids, les plus riches fardeaux:
Par des bords exhauſſés ſes ondes retenues,
Traverſent fierement des voutes ſuſpendues.
Las enfin de rouler chez cent peuples divers,
En orage bruyant il fond au ſein des mers.

Telle eſt votre origine, ô fleuves, ô rivieres,
Souvent d'un vaſte Empire & bornes & barrieres,
Nourriciers de la terre, à qui votre heureux cours
Prodigue noblement tant d'utiles ſecours;
Si fiers & ſi pompeux dans vos courſes rapides;
Qui reportez ſans fin dans les plaines humides
L'amas immenſe d'eau que d'elles vous tenez;
Tréſors toujours rendus, & toujours redonnez.

O terreſtre ſéjour, tes entrailles profondes
Sont, comme ta ſurface, en richeſſes fécondes.
L'homme en eſt poſſeſſeur: mais il faut que ſa main
Les arrache de force à ton avare ſein.
Pour ravir ces tréſors, germe de tant de crimes,
Il devient l'habitant des plus profonds abîmes.
[1] Son œil, privé du jour dans cet affreux tombeau,
Ne voit qu'à la lueur d'un lugubre flambeau.
Tout augmente l'horreur de ces antres funebres,
Silence, [2] profondeur, ſolitude, ténebres.
Il y reſpire un air trop ſouvent meurtrier.
Des voutes que ſon bras s'efforça d'étayer,
Ecraſent leurs apuis, tout à coup éboulées.
Ces horreurs à ſes yeux ſont en vain étalées:

---

1 Cette deſcription eſt exactement conforme à la relation que pluſieurs Voyageurs dans l'Amérique Méridionale ont faite des mines d'or de Valdivia dans le Chili, où elles ſont plus abondantes que nulle autre part dans le nouveau monde.

2 La fameuſe mine d'argent de Potoſi dans le Pérou, a plus de 250 toiſes de profondeur. De toutes les mines qu'on connoît c'eſt la plus profonde, comme elle eſt la plus riche par ſon abondance prodigieuſe.

L'or eſt tout ce qu'il voit. Cet objet plein d'apas
Ferme ſon cœur avide à la peur du trépas.
Des veines du rocher il l'arrache avec peine.
Au bord du ſoupirail en monceaux il le traîne,
Et par de longs tiſſus le fardeau ſoulevé
Monte : à nuire, à ſervir tour à tour réſervé ;
De nos biens, de nos maux ſource la plus féconde ;
Le bonheur à la fois, & le malheur du monde.
O terre, dans ton ſein combien d'autres métaux,
Qu'à la nature avare arrachent nos travaux,
Et l'argent, & le fer, & le plomb, & le cuivre !
Mais quels nouveaux tréſors ce ſouterrain nous livre ?
Que de corps tranſparens s'offrent de toutes parts !
Leur éclat ébloüit & charme les regards :
La Nature avec pompe, à mes yeux les étale :
L'Agathe, le Lapis, & l'Onice, & l'Opale,
Le Saphir azuré, la Topaze aux traits d'or,
Le Rubis, l'Emeraude, & mille autres encor.

Et par de longs tiſſus. Dans les mines qui ſont auprès de Valdivia, les travailleurs font monter l'or dans des ſacs par le moyen d'une groſſe poulie qui eſt à l'ouverture de la mine ; & à laquelle deux cables ſont attachés. Ce moyen eſt ſimple & d'une opération facile : celui dont on ſe ſert dans la mine de Potoſi eſt plus compliqué, & il eſt d'une exécution pénible & même dangereuſe. „ On „ monte l'argent, *dit Durret*, par le moyen de certaines „ échelles faites de courroies de cuir crû, & qui ont plus „ de 800 échellons. Le travailleur a un fanal à la main, „ & ſa charge ſur les épaules dans un ſac de peau. Il arri- „ ve ſouvent qu'il tombe, & qu'il entraîne dans ſa chûte „ beaucoup d'autres ouvriers qui montent après lui. Cette „ chûte eſt quelquefois occaſionnée par un tournoiement „ de tête, quelquefois auſſi par un mouvement de déſeſ- „ poir, qui porte ces malheureux à ſe précipiter, pour ſe „ délivrer des mauvais traitemens & des fatigues qu'ils „ eſſuyent dans cette priſon affreuſe & perpétuelle. “ *Voyage des Indes Occidentales part. 1. chap. 28.*

Tous ces riches cailloux te cédent la victoire,
Superbe diamant! ils rehauſſent ta gloire.
Orne le front des Rois, accrois leur majeſté:
Entre dans leurs tréſors, & pare la beauté.

Le premier des agens qui regnent ſur la terre,
Et qui donnent la vie à tout ce qu'elle enſerre,
C'eſt cet Elément pur, principe volatil,
Fluide indiviſible, élaſtique & ſubtil,
Embraſſant l'univers, préſent, mais inviſible,
A nos ſens toutefois matiere auſſi ſenſible,
Par le palpable jeu de ſes divers reſſorts,
Que le ſont à nos mains les plus ſolides corps.
Atômes déliés, ſes ſubtiles parties
Sont par des froiſſemens entre-elles déſunies.

Superbe diamant. Voyez dans les Voyages de Tavernier [*lib. 2. chap. 16.*] les différentes manieres dont on tire les diamans des mines de Golconde & de Viſapour, les plus renommées qui ſoient dans les Indes Orientales. C'eſt dans une de celles de Golconde que fut trouvé le plus gros diamant qu'il y ait dans le monde. Tavernier qui l'avoit vû dans le Tréſor du Grand-Mogol, dit qu'il eſt de la forme d'un gros œuf de poule coupé par le milieu, & qu'il péſe 279 carats. Il l'évalue onze millions ſept cens mille livres, & on peut s'en rapporter à lui, car il étoit bon Jouaillier.

Le premier des agens. Ciceron expoſe les différentes propriétés de l'air, & il en parle en Phyſicien exact dans celui de ſes Ouvrages Philoſophiques qui marque le plus la vaſte étendue des connoiſſances de ce puiſſant génié. „ *Aer*, „ dit-il, *tum fuſus & extenuatus ſublimè fertur; tum au-* „ *tem concretus in nubes cogitur, humoremque colligens,* „ *terram auget imbribus: tum effluens huc & illuc, ventos* „ *efficit. Idem annuas frigorum & calorum facit varietates.* „ *Idemque & volatus alitum ſuſtinet, & ſpiritu ductus, alit* „ *& ſuſtentat animantes ..... Nobiſcum videt, nobiſcum* „ *audit, nobiſcum ſonat, nobiſcum movetur.* De Nat. Deor. lib. 2. num. 33. 39.

Ils les briſent ſans ceſſe, & ſa fluidité
En acquiert plus de jeu, plus de vélocité.
C'eſt par-là que l'oiſeau fend d'une aîle légere,
Les particules d'air rempliſſant l'atmoſphere.
C'eſt par-là que cet air, dans nos poumons preſſé,
Entre & ſort, tour à tour introduit & chaſſé.
Ce fluide * pourtant eſt peſant par lui-méme.
La maſſe en eſt énorme. Eh! ſous ce poids extrême,
Comment mon foible corps n'eſt-il pas écraſé?
Quelle digue, quel frein lui peut être oppoſé?
Providence d'un Dieu qui veille ſur ma vie!
Méchanique ſublime, & frapante harmonie,
Dont j'admire le jeu, mais ſans le concevoir!
L'air que mon corps renferme a le ſecret pouvoir
De brider, de tenir dans l'exacte balance,
Une colonne d'air dont le poids eſt immenſe.
Elle veut fondre en vain, & contre ſon effort,
J'ai dans ce contrepoids le rempart le plus fort.
A mes ſens étonnés s'offre une autre merveille.
Un bruit harmonieux vient fraper mon oreille.
Dans un rameau d'érable, artiſtement creuſé,
Percé diverſement, ſur la bouche poſé,

---

* Equilibre entre la preſſion & le reſſort de l'air.

Dont j'admire le jeu. Les Méchaniques, qui mettent ſi bien en œuvre les forces mouvantes de l'air, ne peuvent rendre raiſon de l'équilibre qui regne entre la preſſion & le reſſort de l'air, agiſſant ſur le corps humain. Le jeu de cette méchanique étonnante eſt au-deſſus de notre portée. Comment, en effet, expliquer cette juſte proportion qui ſe trouve entre l'effort d'une grande maſſe d'air, & la réſiſtance d'un volume d'air très-petit? Les calculs les plus exacts ont démontré qu'un poids de deux cens-dix quintaux péſe ſur nos têtes. Le peu d'air que notre corps renferme ſuffit pour contrebalancer la maſſe énorme d'air extérieur dont la preſſion, ſans ce contrepoids, nous écraſeroit à l'inſtant: merveille des plus admirables, & cependant des moins remarquées.

Le fluide ſe gliſſe, & l'inſtrument reſonne.
D'où naît ce ſon ſi doux qui me charme & m'étonne ?
Doit-il ſon origine à l'art induſtrieux ?
Non : ſon principe vrai ſe dévoile à mes yeux.
L'inſtrument, corps ſonore, eſt ouvert au fluide,
Et l'air répercuté dans ſon eſſor rapide,
Eſt tranſmis juſqu'à moi par ondulations.
Mon oreille reçoit ces modulations.
O Toi, qui mieux qu'Orphée eus fléchi Proſerpine,
[1] *Blavet*, de tes concerts telle eſt donc l'origine.
De-là naiſſent ces ſons qui charment tout Paris,
Toujours redemandés & toujours aplaudis.
Pan, ce Dieu fabuleux, ne fit jamais entendre
Des accords ſi touchans, une plainte ſi tendre,
Quand ſon cœur regrettoit, encor plus enflammé,
L'objet de ſon amour, en roſeau [2] transformé.
Avec quel * art, grand Dieu, ta puiſſance inéfable
A formé de cet air la ſtructure admirable !
Quelle proportion, quel accord merveilleux
Entre le corps fluide, & le corps lumineux !
Blanchiſſant l'horiſon, des filets de lumiere,
Précurſeurs du ſoleil, ſillonnent l'atmoſphere,
Et quand l'aſtre du jour diſparoît à nos yeux,
Le pourpre ſe confond avec l'azur des cieux.
De toi naît, ô fluide, un ſi charmant ſpectacle.
Ta lumiere dans l'air s'introduit ſans obſtacle.
Ses obliques rayons, par lui modifiés,
Sont, dans leur prompt eſſor, vers la terre pliés.
Ils tombent ſur ſa maſſe en parcelles ſubtiles,
Et leurs réfractions ſont doublement utiles.
Le lever du ſoleil n'ofuſque point nos yeux.
La nuit étend plus tard ſes voiles ténebreux.
L'air ** eſt l'ame de tout. Son action diverſe
Sur tous les végétaux ſans relâche s'exerce.

---

1 Excellent joueur de Flute.

2 Syrinx. *Ovid. Mét. liv.* 1.

* L'air, principe des réfractions de la lumiere : & de l'utilité des crépuſcules.

** Action de l'air ſur les arbres & ſur les plantes.

S'ils vivent, c'eſt par lui. Ce fluide agiſſant
S'introduit dans la tige, & ſon reſſort puiſſant,
Mis en jeu par l'effort de la chaleur ſolaire,
Au ſouffre, aux ſels, à l'eau prête ſon miniſtère.
La ſéve dans le tronc coule, circule, agit.
L'arbre végete, croît, & de fruit s'enrichit.
C'eſt peu des * végétaux : ſur tout ce qui reſpire,
Sur tout corps animé l'air étend ſon empire.
Dans un ** flexible agent, par un contraire effort,
Attiré, repouſſé, ſans ceſſe il entre & ſort.
Il opere le jeu des reſſorts de la vie.
Le feu gît dans nos corps, & dans chaque partie
Porte, à l'aide du ſang, cette douce chaleur,
Des eſprits animaux le principe moteur.
Mais le feu doit à l'air, à ce ſubtil fluide,
Sur le ſang qu'il remplit, ſon action rapide.
Le ſang, vuide de feu, ne peut plus circuler,
Et le feu vuide d'air, ne peut plus travailler.
Dilaté dans le corps par la chaleur active,
Il fait ſentir au ſang ſon impulſion vive;
Et, par lui, de ſes chocs la forte impreſſion
Rend parfaits, & le chile, & la nutrition.
Ainſi donc un peu d'air que le feu raréfie,
Pour le corps animal eſt un germe de vie.
De ſes propriétés le merveilleux concours
Eſt l'ame, l'aliment, le ſoutien de nos jours.
Mais ſi quelque vapeur, de venin infectée,
Change ſon ſouffle pur en haleine empeſtée,
Des maux de tout un peuple il eſt l'affreux levain.
Notre conſervateur devient notre aſſaſſin.

---

* Action de l'air ſur le corps animal.

** La poitrine.

Des maux de tout un peuple. Il eſt conſtant que bien des maladies épidémiques ſont produites par l'altération accidentelle de l'air, quelle qu'en ſoit la cauſe phyſique. Les annales de la Médecine en font foi. Pour me reſtraindre aux autorités de l'Hiſtoire, Mézerai rapporte que l'air infecté fut l'origine de la peſte mémorable qui, depuis

Ainſi la mer, bien & richeſſe du monde,
De mille doux bienfaits eſt la ſource féconde.
Mais ſi les fiers Autans bouleverſent ſes flots,
Nuiſible, elle engloutit & nef & matelots.
Cette cauſe, aux humains quelquefois ſi funeſte,
Sous le premier [1] *Valois*, enfanta cette peſte,
Qui de la fiere Parque aiguiſant les ciſeaux,
Creuſa dans l'univers d'innombrables tombeaux;
Et portant en tous lieux ſa fureur meurtriere,
Ne fit du monde entier qu'un vaſte cimetiere.
Les peuples fortunés de l'empire des lys
Furent du monſtre horrible à leur tour aſſaillis,
Et de ſon ſouffle infect les atteintes ſubtiles
Dépeuplerent les bourgs, les hameaux, & les villes.
L'art voulut arréter ce torrent furieux,
L'obſtacle renverſé le rendit plus fougueux.
A quels traits s'annonçoit le venin homicide!
[2] Dans les veines couloit un ſang noir & livide.

1342 juſqu'en 1348, ravagea ſucceſſivement l'Aſie, l'Afrique & l'Europe, & emporta plus de la moitié des hommes & des animaux. L'Empereur Jean Cantacuzéne, dans l'Hiſtoire qu'il compoſa pendant ſa retraite monaſtique, dit que cet horrible fléau fut cauſé par des vapeurs d'une extrême malignité, qui s'exhalérent d'un gouffre que forma un tremblement de terre dans le grande Tartarie. Il fut témoin de ſes affreux ravages dans la capitale de ſon Empire [Conſtantinople] & il en fait [*liv.* 3.] une deſcription énergique. Cette peſte univerſelle dura plus de ſix ans, & ce qui prouve qu'elle provenoit de l'altération de l'air, c'eſt qu'elle pénétra juſques dans les Iſles de l'Iſlande & de la Norvége, les plus voiſines du Pole.

1 Ce fut ſous le regne de Philippe de Valois que cette peſte, époque fameuſe dans l'Hiſtoire moderne, paſſa d'Italie en France, où elle fit de grands ravages. Le P. Daniel dit qu'elle déſola le Royaume pendant deux ans.

2 Les ſymptômes de cette étrange maladie reſſembloient

La face étoit hideuſe, & les yeux enflammés,
L'haleine entre-coupée, & les nerfs comprimés;
La voix manquoit: la langue aride & deſſechée,
Au palais cangrené paroiſſoit attachée.
Un ſouffle corrompu, par la malignité,
Rendoit à l'air infect un air plus empeſté.
Les entrailles brûloient d'une ardeur dévorante,
Et tout le corps n'étoit qu'une plaie effrayante.
Pouſſant des cris plaintifs, ou d'affreux hurlemens,
Le malade expiroit dans l'horreur des tourmens.
De la ſociété la chaîne étoit rompue:
La police bannie, & Thémis ſuſpendue:
Les reſſorts du commerce arrêtés en tous lieux:
Le Miniſtère ſaint ..... Mais quel ſpectacle affreux!
Les ſources d'alimens de tout côté tariſſent.
Les carfours ſont jonchés de mourans qui gémiſſent.
Des cadavres hideux, entaſſés à monceaux,
Exhalent dans les airs mille trépas nouveaux.
Devoir, nature, amour, vous n'avez plus d'amorces:
Vous ſouffrez, ſans rougir, de monſtrueux divorces.
[1] Tendant ſes foibles mains, le vieillard par ſes cris
Implore vainement ſon épouſe & ſon fils.
Dans un tombeau [2] mouvant, une beauté touchante
Eſt par des inhumains plongée encor vivante.

---

preſque en tout, à ceux de l'effroyable peſte qui dépeupla auſſi la terre, l'an du monde 3574 [avant J. C. 430.] & qui a été ſi bien décrite par Thucydide [*lib.* 2.] & par Lucrèce [*lib.* 6. *de Rer. nat.*]

1 L'Hiſtoire ne rapporte point ces faits, mais la peſte qui ravagea Marſeille en 1720, en a fourni l'affreux exemple. Or ce qui s'eſt paſſé à cet égard dans ces jours d'horreur, *quaque ipſe miſerrima vidi*, a bien pû ſe paſſer auſſi il y a quatre cens ans, dans un fléau de même nature, & dont il ſemble que le propre eſt d'endurcir le cœur.

2 Chariots ſur leſquels on tranſporte les cadavres dans la grande mortalité, pour les inhumer dans des foſſes.

La mere avec horreur repouſſe de ſon ſein
Le foible nourriſſon infecté du venin.
Tout du fléau rapide eſſuya le ravage.
Les animaux eux-même éprouverent ſa rage.
Les habitans de l'air, les hôtes des forêts,
Les troupeaux, tout ſentit ſes redoutables traits.
L'aſtre du jour, dit-on, fourniſſant ſa carriere,
N'épanchoit qu'une pâle & débile lumiere,
Comme s'il eut gémi de tant d'affreux revers,
Et qu'il eut partagé le deuil de l'Univers.

De l'air raréfié j'ai peint les avantages.
De ce puiſſant fluide expoſons les ravages,
Quand, bridé fortement, ſon élaſticité
Triomphe de l'obſtacle en vainqueur irrité.
Sous un ciel orageux, mille clartés funébres
Brillent d'un pôle à l'autre au milieu des ténebres.
L'éclair rapide, éteint auſſi-tôt qu'enfanté,
De cette nuit profonde acroît l'obſcurité.
A ſillons redoublés s'échapant du nuage,
Semant l'éfroi, portant la mort & le ravage,
La foudre étincelante eſt tombée à mes yeux.
Aſſemblage de nitre & de corps ſulphureux,
Par un choc violent elle s'eſt embraſée.
L'air ſe raréfiant dans la nue écraſée,
A forcé ſa priſon; & mis en liberté,
Avec un bruit terrible a ſoudain éclaté.

N'épanchoit qu'une pâle. La cauſe de cette pâleur du ſoleil étoit des plus ſimples. Elle provenoit ſans doute des particules groſſieres dont l'atmoſphere devoit être chargé, & qui étoient plus denſes par la quantité d'exhalaiſons malignes dont l'air étoit impregné : c'eſt ainſi que le ſoleil répand quelquefois ſur l'horiſon une clarté pâle, lorſque l'atmoſphere eſt chargé d'un grand amas de particules nitreuſes ou craſſes, qui s'amoncélent & ſe condenſent dans la moyenne région de l'air ; principalement en Eté, où ces matieres s'exhalent davantage.

De ce feu ſi ſubtil les parcelles brûlantes
Operent des effets, merveilles éfrayantes.
L'intrépide Guerrier qu'ont reſpecté ſes coups,
Surpris, dans le fourreau voit ſon glaive diſſous.
Dans un vaſe ſcellé la liqueur enfermée,
Sans qu'il ſoit entamé, diſparoît conſumée.
Dans le ſein maternel l'enfant eſt calciné,
Et la mere eſt ſouſtraite au ſouffle empoiſonné.
O foudre meurtriere, ô fille des tempêtes,
Pour éfrayer le crime éclate ſur nos têtes.
Tes traits, vengeurs du ciel, tes redoutables traits,
De plus d'un *Capanée* ont puni les forfaits.

Etres ſi differens, & pourtant compatibles,
Souffre & ſels, air & feu, que vous êtes terribles,
Lorſqu'en un ſouterrain enſemble renfermés,
Par un puiſſant éfort vous êtes comprimés!
Si le feu, par un choc, dans le ſouffre peut naître,
Soudain l'air ſe dilate, & chaſſe le ſalpêtre,
la plaine retentit de longs mugiſſemens:
La terre tremble au loin, s'entrouvre, & dans ſes flancs

Dans le ſein maternel. Ce fait, arrivé à Altembourg, ville de la haute Saxe, eſt analiſé dans une diſſertation latine faite à ce ſujet, & inſerée dans les *Acta Eruditorum* de Leipſic. Il y eſt dit que la mere, à qui le tonnerre ne fit aucun mal, ſe délivra quelques heures après d'un enfant à demi-brulé, dont le corps étoit tout noir. L'Auteur de cette Diſſertation [*M. Jean-Erneſt Doriesback*] qui eſt toute phyſique & fort curieuſe, cite en preuve de la poſſibilité de ce fait extraordinaire, un effet de *l'aura ſeminalis*. Les deux autres exemples que j'ai rapportés, quoique ſinguliers en leur genre, ne ſont pas uniques comme l'eſt peut-être celui-ci.

La plaine retentit. Cette deſcription n'eſt qu'une foible peinture des ravages effroyables que fit l'éruption du Mont Gibel le 12 Janvier 1693. ſuivant la relation qui parut dans ce tems-là. Le dégorgement du Volcan fut précédé d'un tremblement de terre qui ſe fit ſentir dans toute la

Engloutit & des monts, & des villes entieres.
L'œil frapé de terreur, voit couler des rivieres
De bitume allumé, de ſouffre flamboyant,
Qui forment dans la plaine un ſillon effrayant.
Un abîme vomit d'une bouche enflammée,
Des rochers calcinés, des torrens de fumée,

Sicile, & dura trois jours à diverſes repriſes. Les villes de Catane & d'Agouſte, qui ſont à quatre milles du Mont Gibel, furent entierement détruites. Il ſe fit dans la montagne une ouverture de plus de ſix cens toiſes de circuit, d'où s'élançoient avec un mugiſſement affreux, des quartiers de rochers calcinés, & des tourbillons de matieres enflammées. Les petites villes de Carlentini, de Léontini & de Modica, furent enſevelies ſous les cendres. Il y a dans la relation d'autres circonſtances non moins épouventables, celle ſur-tout d'un torrent de ſouffre flamboyant qui rouloit dans la campagne, & conſumoit les arbres qu'il trouvoit ſur ſon paſſage.

Un abîme vomit. L'art peut imiter la nature juſques dans ſes effets les plus terribles, & par-là il ſert à nous convaincre qu'il y a des phénomenes naturels qui ont les mêmes cauſes que certains phénomenes artificiels, ou du moins des cauſes fort approchantes: le principe des effets de la poudre à canon qui reſſemble ſi bien à celui des effets du tonnerre, en eſt une preuve des plus marquées. J'en citerai une autre qui n'eſt pas moins forte; c'eſt au ſujet de l'eruption des volcans. On lit dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences [*ann.* 1700. *pag.* 51.] que M. Lémery procura à quelques curieux le ſpectacle ſinguſier de l'eruption d'un volcan artificiel. Ce grand homme, le Deſcartes de la chimie, fit au fort de l'Eté un mélange de parties égales de ſouffre pulveriſé & de limaille de fer détrempés dans de l'eau, le tout réduit en pâte & du poids de cinquante livres. Il enferma ce mélange dans un vaiſſeau qu'il mit dans une petite foſſe qu'il avoit fait creuſer à un pié de profondeur. Au bout de huit ou neuf heures, ces matieres ſulfureuſes & ferrugineuſes qui avoient fermenté enſemble, s'enfla-

Des tourbillons de cendre, & dans les champs voisins,
Tout un peuple tremblant au ciel leve les mains.
O Grecs, trop amoureux des mensonges d'Homere,
C'étoit là de ces feux la cause nécessaire,
Non les brasiers vomis par ce Titan [1] fameux,
Qui voulut follement escalader les cieux,
Et qui, précipité d'un éclat de tonnerre,
Dans les goufres qu'Etna dans ses antres enserre,
De son énorme bouche à longs flots exhaloit
Mille torrens de feux que son sein receloit,
Etoit enseveli sous ces roches fumantes,
Frappoit leurs noirs cachots de clameurs mugissantes,
Et roulant le fardeau de son immense corps,
De la Sicile au loin faisoit trembler les bords.
Mais entre ces deux monts à sourcilleuse cîme,
A mes yeux éfrayés s'offre un profond abîme.
Quelle cause a formé ce précipice affreux ?
Seroit-ce des torrens le cours impétueux,
Qui parmi ces rochers s'échapant d'âge en âge. . . .
Non : d'un agent plus fort cet abîme est l'ouvrage.
Au centre de la terre avec éfort bridé,
Et dans ses souterrains par le feu débandé,

---

merent par le frotement violent des pointes acides du soufre contre les particules roides du fer. La terre qui couvroit le vase, se souleva, se crevassa, s'entrouvrit ; les spectateurs virent d'abord sortir des vapeurs chaudes, & ensuite des flammes. Ce fut en petit un véritable Etna dans ses éruptions ordinaires.

[1] Encélade, ou selon quelques Mythologistes, Typhée.

Au centre de la terre. L'air introduit dans les cavités souterraines, ne produit pas seul les tremblemens de terre, mais il y contribue plus qu'aucun des divers agens qui les opérent avec lui. La terre, comme on sçait, renferme dans ses entrailles des lits de sel, des couches de souffre, des mines de vitriol, de grands amas de parties métalliques & bitumineuses. Toutes ces matieres, dont quelques-unes sont extrêmement inflammables, fermentent ensemble, & leur fermentation est quelquefois si forte qu'elles s'embra-

L'air frémit en vaincueur que l'obſtacle courrouce.
Il s'élance, & ſoudain une horrible ſecouſſe,
De la terre ébranlée a fracaſſé les flancs.
Elle s'eſt entr'ouverte, & des éboulemens
Ont fait ici jaillir une nouvelle ſource;
Là, d'un fleuve rapide ont détourné la courſe;
Plus loin, cette montagne avec un bruit affreux
S'eſt fendue: & de-là l'abîme ſpacieux.
Fiere de ſa ſplendeur, une cité fameuſe,
Sous l'éfort redoublé de la ſecouſſe affreuſe,
A vu foudre & palais, & tours, & boulevards,
Périr ſous leurs débris femmes, enfans, vieillards.
Vous, de qui l'origine eſt douteuſe, incertaine,
Qui parcourez la terre, & la liquide plaine,

ſent. Alors l'air comprimé dans ces ſouterrains, ſe dilate, & débande avec lui les corps nitreux. Leur action réunie eſt d'une force ſi prodigieuſe, qu'elle ébranle & ſouleve l'immenſe poids des terres qui ſont au-deſſus: & plus la raréfaction de l'air & le débandement des ſels ſont conſidérables, plus la ſecouſſe eſt violente & s'étend au loin.

Fiere de ſa ſplendeur. Naples, Palerme, & l'ancienne ville de Smirne, ont ſouvent été renverſées de fond en comble. Pékin & Lima ont eſſuyé plus d'une fois le même déſaſtre, & pour en citer une preuve toute récente, les nouvelles publiques nous ont appris que cette derniere ville a été totalement détruite par un tremblement de terre arrivé la nuit du 28 au 29 Octobre 1746. De plus de quatre mille maiſons qu'on y comptoit, il n'y en a eu que vingt qui n'ont pas été renverſées.

Vous, de qui l'origine, Le vent eſt un air agité. Voilà ce que nous ſavons avec certitude. Mais quelle eſt la véritable cauſe de cette agitation, ou de ce défaut d'équilibre entre les parties de l'atmoſphere? Sont-ce les écoulemens d'un air qui s'eſt dilaté dans les cavités de la terre? Eſt-ce l'échapement de l'air renfermé dans les vapeurs qui fermentent enſemble dans la moyenne région de l'air? Eſt-ce enfin la chaleur du ſoleil qui, en raréfiant l'air plus qu'a l'ordinaire, le met en mouvement? Problêmes ſur leſquels les

Réglés, irréguliers dans vos accès divers,
O vents, de quels bienfaits vous comblez l'univers?
De vous chaque climat tient sa température;
Vous renouvellez l'air : votre souffle l'épure.
Vous déposez aux champs, des sels, des sucs nouveaux.
Par vous seuls la nef vole, & fend le sein des eaux.
[1] Vous moderez du chaud les ardeurs dévorantes.
[2] Vous émoussez du froid les pointes pénétrantes.
Hélas! pourquoi faut-il qu'à ces rares faveurs
Vous mêliez si souvent les plus tristes horreurs!
Dans les plaines de l'air roule le vent de l'ourse,
Et le vent du midi le heurte dans sa course.
J'entens mugir [3] celui des bords où naît le jour.
Le vent [4] de l'occident se déchaîne à son tour.

Savans disputent, & qui ont chacun leur probabilité; mais la vraie origine des vents n'en est pas plus connue. Au reste, on voit bien qu'il s'agit ici des vents *locaux* ou irréguliers; car pour les vents tels que sont ceux qu'on nomme *alisés*, & qui soufflent sans cesse d'Orient en Occident entre les deux Tropiques, leur origine est beaucoup moins incertaine, ou plutôt elle est presque démontrée. *Voyez l'explication qu'en donnent M. Pluche, M. l'Abbé Nollet, M. Rohault, &c.*

O vents, de quels bienfaits. Sénéque détaille les avantages qui naissent du souffle des vents, & l'analyse qu'il fait de leurs effets utiles, est aussi exacte qu'aprofondie. „ *Providentia*, dit il, *ac dispositor ille mundi Deus, aëra* „ *ventis exercendum dedit... ad custodiendam cœli, terra-* „ *rumque temperiem, ad evocandas, supprimendasque aquas,* „ *ad alendos satorum atque arborum fructus quos ad maturi-* „ *tatem, cum aliis causis, adducit ipsa jactatio, attrahens* „ *cibum in summa, &, ne torpeat, promovens.... Dedit* „ *ventos, ut commoda cujusque regionis fierent communia.* Il „ ajoute cette réflexion, bien digne d'un Philosophe: *non* „ *ut legiones, equitemque gestarent, nec ut perniciosa genti-* „ *bus arma transveherent.* Quæst. nat. lib. 5. cap. 17. 18.

1 Vent de nord. 2 Vent du sud ou du midi.
3 Le vent d'est. 4 Le vent d'ouest.

Quels horribles dégats, quel ravage éfroyable
Va cauſer dans les champs ce choc épouvantable !
Ils fondent dans la plaine en tourbillons fougueux. [1]
Précédé de l'éfroi, leur ſouffle impétueux
Porte au loin & la pluie, & la grêle, & l'orage.
L'horreur les accompagne, & marque leur paſſage.
Les chênes les plus forts tombent déracinés.
Je vois crouler des murs, par leur fougue entraînés.
De la cime d'un mont des roches détachées
Roulent dans les vallons, à leur baſe arrachées.
Le dégât, les débris imprimant la terreur,
Font des champs & des bois un théâtre d'horreur.
Tels deux camps ennemis que des haines provoquent,
Dans le fort du combat ſe heurtent, s'entre-choquent.
Bellone, des éforts, voit la valeur s'aigrir,
Et chaque combattant veut ou vaincre, ou périr.
Du ſalpêtre & du fer l'homicide ravage,
Le déſordre, les cris échauffent le carnage.

---

1 Tourbillons & ouragans. Les Marins appellent ouragan un vent extraordinairement impétueux, preſque toujours mêlé d'une forte pluie & de tonnerres épouvantables. Ce vent fait tout le tour du compas, c'eſt à-dire, qu'il parcourt tous les points de l'horiſon, les uns après les autres.

Les chênes les plus forts. Il n'y a rien d'exageré dans ce tableau, ou plutôt ce n'eſt qu'une eſquiſſe des horribles ravages des ouragans dans l'Amérique ſéptentrionale. La relation de celui qu'on eſſuya à la Martinique le 7 Octobre 1699. eſt pleine de circonſtances qu'on a de la peine à croire. Selon l'Auteur cependant, elle eſt d'autant plus fidele, *qu'il vit tout de ſes yeux*. Les effets étonnans & bien conſtatés, de l'ouragan eſſuyé à la Guadaloupe le 9 Septembre 1740. ſemblent garantir l'exactitude du récit du P. Labat. Je n'en citerai qu'un trait qui m'a été confirmé par un homme digne de foi, témoin oculaire. Des vaiſſeaux anchrés dans le Port furent enlevés par le vent & jettés dans les terres les uns à cinq cens pas du rivage, les autres à ſix cens, proportionellement à leur groſſeur.

La plaine enſanglantée offre de toutes parts
Le plus affreux tableau des cruautés de Mars.
[1] Les feux qu'Etna vomit, la foudre, les orages,
Les ſecouſſes, les vents, grand Dieu, ſont tes ouvrages.
Le Spinoſiſte impie avec abſurdité,
N'y voit point ta ſageſſe, encor moins ta bonté.
Mais loin de blaſphémer ce qu'aveugle il ignore,
Ah! qu'il ouvre les yeux, voie, admire, & t'adore.

---

1 Les feux qu'Etna vomit. *Abyſſi, ignis, grando, nix, glacies, ſpiritus tempeſtatis, quæ faciunt verbum tuum, laudandum te oſtendunt.* Aug. Conf. lib. 7. cap. 13.

Le Spinoſiſte impie. Selon Spinoſa, tous les Phénomenes nuiſibles ſont autant d'imperfections dans la Nature, & s'il étoit vrai qu'une Intelligence infiniment ſage eût créé le monde, elle n'auroit pas mis dans ſon ouvrage ces défectuoſités. S'il étoit vrai qu'un Dieu infiniment bon exiſtât, il ne permettroit point que ces Phénomenes meurtriers détruiſiſſent ſes créatures. On a répondu très ſolidement à cette objection, qui eſt, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, l'épée & le bouclier des Matérialiſtes. A l'autorité des Philoſophes Chrétiens, joignons ici celle d'un des Peres de l'Egliſe le plus reſpectable. " *Quædam*, dit S. Auguſtin, „ *quibuſdam, quia non conveniunt, mala putantur: ſed* „ *eadem ipſa & bona ſunt, & in ſemetipſis bona ſunt. Et* „ *omnia hæc quæ ſibimet invicem non conveniunt, conve-* „ *niunt inferiori parti rerum quam terram dicimus*, &c. *Conf. lib. 7. cap.* 13. Il dévelope ce raiſonnement dans ſon explication du vingtiéme chapitre de la Genèſe, & il réfute par de fortes preuves l'argument des Manichéens, qui faiſoient la même objection que Spinoſa. Si, dans la main de Dieu, le mal phyſique eſt un inſtrument de vengeance & de châtiment, il eſt auſſi un inſtrument de bonté & de miſéricorde. L'Hiſtoire ſacrée en fournit plus d'un exemple, & cette main paternelle qui ne frape que pour corriger, eſt un ſujet de conſolation pour le Chrétien dans les afflictions temporelles.

Tout déſordre apparent eſt un ordre caché.
Aux effets qu'il opere, un bien eſt attaché.
Dieu le ſcella du ſceau de ſa ſageſſe immenſe,
Et d'ailleurs, ces fléaux ſignalent ſa vengeance.
La voix de ſon tonnerre eſt un cri menaçant,
Qui va, ſous le dais même, éfrayer le méchant.
Les déſaſtres affreux, utilement ſiniſtres,
Sont de ſes châtimens les fideles miniſtres.
Plus même ſa bonté ſuſpend ſon bras vengeur,
Plus le coup eſt terrible, au jour de ſa fureur.

Ce feu matériel, être dont la nature
Aux yeux les plus perçans eſt une énigme obſcure,
Ce fluide élaſtique, élément deſtructeur,
Ne doit point au ſoleil ſa force & ſa chaleur.
Il les doit à celui par qui ſeul il exiſte,
Par qui ſeul il échauffe, éclaire, agit, ſubſiſte.
Il eſt dans tous les corps inviſible, & préſent;
Il eſt dans chacun d'eux plus ou moins abondant:
S'il eſt libre, fougueux: s'il eſt captif, paiſible,
Pour forcer ſa priſon, & devenir viſible,
Il n'attend que l'inſtant où deux corps excités
Seront l'un contre l'autre avec force heurtés.
Auſſi-tôt, s'échapant du ſein qui le recéle,
Furieux, il s'élance en ardente étincelle,
Et ſi de proche en proche il trouve un aliment,
Cette étincelle enfante un vaſte embraſement.
Les parcelles de feu, de leur centre chaſſées,
Dans l'air environnant bruſquement élancées,
Sur les corps d'alentour fondent en circulant.
Mille inviſibles traits, en tourbillons roulant
Par leur agilité dans leurs pores ſe gliſſent,
Par leur activité bientôt les déſuniſſent,
Et ces corps, aliment dont ils ſont reproduits,
En proie à leur furie, en cendre ſont reduits.
Mais quoi? cet élément, ame de la nature,
Dans l'air qui le nourrit, diſperſé ſans meſure,
Agit par ce fluide, & ſa vive action
N'eſt que le ſimple effet de ſon impreſſion.

Plus l'air eſt condenſé, plus ſa chaleur augmente.
C'eſt par la preſſion qu'elle eſt plus violente.
Les atômes ignés, dans leur ſphere bridés,
Avec plus de roideur ſur les corps ſont dardés.
Par l'air raréfié leur pointe eſt émouſſée.
Pourquoi ? c'eſt qu'elle agit ſans être traverſée.
Ainſi donc l'air au feu ſemble impoſer des loix ;
Il ſemble l'atiſer, l'amortir à ſon choix,
Et de ſon action, par lui ſeul agiſſante,
Rendre, à ſon gré, la marche impétueuſe ou lente.
Placé dans l'équilibre, & s'exerçant en paix,
Le feu répand ſur nous mille utiles bienfaits.
De lui naiſſent alors les plus grands avantages.
Mais perd-il ce milieu ? Quels funeſtes ravages !
O ſuperbe Ilion, ô murs tant célébrés,
Par des torrens de feu vous êtes dévorés.
La flamme en votre ſein ondoye, & ſa furie
Change en inculte champ la Reine de l'Aſie.
Ame du mouvement, par ſon active ardeur
Le feu, de la nature eſt le puiſſant moteur.
Il diſpenſe à tout corps l'action & la vie.
L'onde à qui ſa chaleur par le froid eſt ravie,
Se voit en corps ſolide auſſi-tôt transformer.
L'air qu'il n'échauffe plus, prompt à ſe comprimer,
Exhale les frimats, engourdit la nature.
La terre enfin, ſans lui, rebelle à la culture,
N'enfanteroit ni grain, ni verdure, ni fruit.
C'eſt par lui que tout vit, & que tout eſt produit.
Il nourrit & ſoutient, vivifie & féconde.
O Spinoſiſte impie, il eſt l'ame du monde :
Oui, ta *matiere mue* a dans lui ſon moteur,
Mais le ſien à ſon tour, c'eſt l'Etre créateur.
Sur ſon œuvre admirable il répandit lui-même
Ce ſouffle actif de vie, & cette force extrême,
Qui s'oppoſe ſans ceſſe à l'union des corps.
Dans eux le feu ſe gliſſe, & malgré leurs éforts,
Les dilate, les fond, les diſſout, les diviſe.
En ſubſtance *tenue* il les volatiliſe.
Ce n'eſt point ſans combat, & les corps révoltés,
Contre leur agreſſeur s'arment de tous côtés,

Leur dureté réſiſte à ſon ardeur active.
Il ranime, irrité, ſa force deſtructive,
Et du feu triomphant l'aſſaut continué,
Les transforme en corps noir, de tout ſuc dénué.
Tout être corporel, ſoit fluide, ou ſolide,
Combat donc vainement ſon action rapide.
Il faut qu'il cede enfin à ſon activité.
Mais, ô fier élément, ô vainqueur indomté,
Quelque actif que tu ſois, ta fougue véhémente
Reconnoît une flamme encor plus agiſſante.
Au feu du globe ardent, diſpenſateur du jour,
En élaſticité tu cedes à ton tour.
Tu ne peux l'égaler en force, & ta furie
D'effets pareils aux ſiens ne fut jamais ſuivie.
Non, tu ne fus jamais ſi promt à dévorer.
Ce feu, dans un foyer propre à le concentrer,
Dilate les métaux les plus compactes même,
Calcine, vitrifie, & ſa force eſt extréme.
Vainqueur * de Syracuſe, ô célebre Romain,
Ce feu ſi véhément (ſi le fait eſt certain)

Calcine, vitrifie. Le fameux miroir ardent de Monſieur Tſchirnhaus de l'Académie des Sciences, brûle avec tant de violence & de promptitude, qu'en plaçant du plomb ou de l'étain dans le foyer, il eſt liquifié & tombe goute à goute en ſix ſecondes. Il vitrifie une tuile en trente-quatre ſecondes. Ce grand verre, dont M. de Fontenelle n'a pas dédaigné de faire la deſcription dans l'éloge de M. Tſchirnhaus, eſt dans le cabinet de M. le Duc d'Orleans, & il n'en fait pas une des moindres raretés.

* Marcellus.

- - - - - - - - [*Si le fait eſt certain.*] Deſcartes & tous les Phyſiciens qui ſe ſont exercés dans la Dioptrique, ont traité de fable l'hiſtoire des miroirs ardens d'Archiméde. Ce qui leur a paru une preuve négative non moins forte que leurs objections, c'eſt qu'aucun Ecrivain de l'Antiquité n'en parle, & qu'on ne la ſait que par une tradition moderne dont l'origine n'eſt pas bien connue. Les effets

En cendre réduiſit ta flote audacieuſe.
Un ſeul mortel * rendit la victoire douteuſe.
Ce nouveau *Briarée*, embraſant tes vaiſſeaux,
Dans ton camp éperdu détruiſoit les travaux,
Lançoit contre tes tours, d'une main foudroyante,
De maſſes de rocher une grêle bruyante;
Et ſi la trahiſon, ſecondant tes deſſeins,
N'eut vendu lâchement Syracuſe aux Romains,
Syracuſe, [1] l'écueil de la grandeur d'Athène,
Auroit toujours bravé la puiſſance Romaine.
Offrons ici le feu ſous les plus nobles traits.
Expoſons le tableau de ſes nombreux bienfaits.
Quand la nuit ſur la terre étend ſes voiles ſombres,
Soleil pour nous, il brille & diſſipe les ombres.

---

du miroir ardent que M. de Buffon a inventé depuis peu, garantiſſent cependant la poſſibilité de ce fait hiſtorique. Ce miroir qui fait tant de bruit dans le monde ſavant, eſt un ſecret d'Optique des plus ſimples. Il eſt compoſé de pluſieurs petites glaces planes & quartées, de ſix pouces de largeur. On fait coincider au même point tous les rayons que ces glaces réflechiſſent, & leur force ainſi réunie porte le feu à beaucoup plus de diſtance que ne font les meilleurs miroirs que nous connoiſſions, leſquels n'enflamment qu'à dix ou douze piés tout au plus. Le foyer du nouveau miroir, d'où il ſort comme une colonne de lumiere très-vive d'environ un pié de diamétre, allume le bois à deux cens piés de diſtance, & fait fondre le plomb à cent cinquante, l'étain à plus de cent, & l'argent à près de cinquante. Quel argument en faveur des miroirs du *Briarée Géometre*, comme Marcellus appelloit l'immortel défenſeur de Syracuſe!

* Archiméde.

[1] Ciceron dit, en parlant du fameux combat qui fut donné dans le port de Syracuſe, & dans lequel les Athéniens furent entierement défaits: " *In hoc portu Athe-* " *nienſium nobilitatis, imperii, gloriæ naufragium factum.* *Verrin.* 7 *num.* 97.

A ſa douce action nos alimens livrés
Soutiennent notre vie, en nous incorporés.
De nos jours menacés il prolonge la trame :
Plus d'un ſimple, [1] diſſous par une active flamme,
Qui ſeroit ſans vertu s'il n'étoit exalté,
Dans un corps languiſſant ramène la ſanté.
Contre nous s'arme en vain la froidure piquante,
Il oppoſe à ſes traits ſa chaleur bienfaiſante.
Un ſable calciné par ſon activité,
Aide à conſtruire un toit des Autans reſpecté.
[2] De ſon ſein dévorant, le métal qu'on y plonge
Sort ſouple. Sur l'enclume il s'acourcit, s'allonge,
Se plie, & prend au gré de l'art induſtrieux,
Une forme qui frape & charme tous les yeux.
O nouvelles faveurs ! [3] le verre eſt ſon ouvrage.
Retiré des fourneaux où, fluide, il ſurnage,
[4] S'il ferme nos palais à la froidure, au vent,
S'il les ouvre aux rayons de l'aſtre étincelant,
[5] S'il ſert à dévoiler le jeu de la nature,
[6] A découvrir des cieux l'admirable ſtructure ;
C'eſt au feu qu'il le doit, & l'eſprit curieux
Ne fut que l'inventeur de ces ſecrets heureux.
Tels ſont, noble élément, tes utiles ſervices.
Tu te vis, à ce prix, offrir des ſacrifices.

---

1 Opération chimique. Le feu, abſolument néceſſaire pour la diſſolution des mixtes, l'eſt auſſi pour la fuſion des métaux.

2 La Métallurgie. 3 La Verrerie. 4 Le vitrage des maiſons. 5 Le Microſcope.

6 Le Téleſcope. Il y a auſſi pluſieurs autres ouvrages de verrerie dont on ſe ſert pour les expériences de Phyſique : tels ſont le Recipient de la machine du Vuide, le Thermometre, le Barometre, les Siphons, &c.

Tu te vis, à ce prix. Le culte idolatrique du Feu étoit preſque univerſel dans le Paganiſme : il paſſa des Caldéens aux Perſes, des Perſes aux Grecs, des Grecs aux Romains, & il étoit dès long-tems établi dans les Indes

Les ſavans Caldéens, les antiques Perſans,
Touchés de tes bienfaits, t'adreſſoient leur encens.
Devant toi l'habitant des rives de l'Hydaſpe
Fléchiſſoit le genou dans un temple de jaſpe.
Mais c'eſt peu que le feu, ſemé dans l'univers,
Réſide ſur la terre ainſi que dans les airs :
Profondément caché dans ſes entrailles même,
Il exerce en ſon ſein ſon empire ſuprême.
[1] Ces gouffres vomiſſant des tourbillons de feux,
De nuages de cendre obſcurciſſant les Cieux,
[2] Ces torrens ſouterrains roulant une eau brulante,
Dont l'art ſait employer la vertu bienfaiſante,

---

lorſqu'Alexandre en entreprit la conquête. Cette idolatrie ſi répandue étoit fondée ſur les propriétés & ſur les ſervices du Feu : on le regardoit comme le ſymbole de la Divinité par ſa pureté & ſon éclat, par ſa force & ſon activité. Voyez là-deſſus l'Ouvrage d'un ſavant Anglois [*M. Hyde*] qui a pour titre, *Hiſtoria Relligionis veterum Perſarum* : Ouvrage plein de recherches mythologiques fort aprofondies. Les Romains rendoient au Feu un culte perpétuel en l'entretenant continuellement dans le Temple de Veſta. Ils regardoient l'extinction du *Feu ſacré* comme le préſage de quelque déſaſtre public, & le Grand-Pontife le rallumoit aux rayons du ſoleil avec les cérémonies religieuſes preſcrites par Numa Pompilius.

Mais c'eſt peu que le Feu. Un feu répandu dans toute la nature avec une prodigieuſe abondance, un feu qui, renfermé dans tous les êtres corporels, fait ſans ceſſe éfort pour forcer ſa priſon : cette idée frappoit Pline à tel point, qu'il regardoit comme un miracle, & même le plus grand de tous, qu'il ſe fût paſſé un ſeul jour ſans que l'univers entier eût été embraſé. " *Excedit profectò omnia* „ *miracula, ullum diem fuiſſe quo non cuncta conflagrarent.*" *lib.* 2. *c.* 107.

[1] Les Volcans.

[2] Les Eaux minerales, dont la Médecine fait un uſage ſi efficace dans certaines maladies.

Tout

Tout démontre ce feu dans la terre enfermé,
Braſier dévorateur, de bitume aſſamé,
Et des productions que la nature enfante,
Le principe fécond, & la ſource abondante.
La terre eſt ſpongieuſe, & dans ſon ſein poreux
Se gliſſent l'eau, les ſels, l'air, les eſprits huileux.
A ces divers agens le feu central s'allie,
Et donne aux végétaux l'action & la vie.
Dans ſa priſon immenſe épars de tous côtés,
Il conſerve ſa force, & ſes propriétés.
Elaſtique, il dilate. Agiſſant il conſume.
Le frein qui le contient, l'irrite & le rallume.
Il doit être enchaîné juſqu'à ce jour fatal,
Où l'airain dans les airs donnant l'affreux ſignal,
La mer en mugiſſant franchira les limites,
Par le doigt du Très-haut à ſes vagues preſcrites,
Les céleſtes flambeaux éteindront leurs clartés,
[1] Les cieux, ſe repliant, fuiront épouvantés,
Par de longs tremblemens ſur ſon axe ébranlée,
La terre croulera, tout à coup éboulée.
Libre pour lors, le feu dans la nature épars,
Détaché de tout corps, fondra de toutes parts.

---

1 *Et cœlum receſſit ſicut liber involutus.* Apoc. c. 6. v. 14.

Détaché de tout corps. L'attente de l'embraſement général qui doit conſumer le monde à la fin des ſiecles, eſt une tradition très-ancienne, dont on rapporte l'origine aux enfans de Noé. Ovide parle de cet incendie univerſel en termes précis :

Eſſe quoque in fatis reminiſcitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat. [*Met. lib.* 1.]

Mais il eſt une autorité bien autrement reſpectable que celle d'un Auteur prophane. L'Apôtre S. Pierre dit dans ſa ſeconde Epître, " *Cœli autem qui nunc ſunt, & terra.....* „ *igni reſervati in diem judicii . . . . . Elementa calore ſol-* „ *ventur. Terra, & quæ in ipſa ſunt opera, exurentur.* "

Ainſi quand l'Océan, indigné d'être eſclave,
Force ce [1] mur de bois, bouclier du Batave,
Il ſubmerge les champs, les hameaux, les cités.
Tout offre une mer vaſte aux yeux épouvantés.
Quoi donc! autour de nous, ſous nos piés, ſur nos têtes,
Des parcelles de feu ſans nombre, & toutes prêtes
A dévorer la terre, à conſumer les mers,
Si le Modérateur de ce fréle univers
N'impoſoit à leur fougue un utile eſclavage!
Quoi! partout regneroit le trouble & le ravage;
Si ſon bras ne donnoit aux divers élémens
De juſtes contre-poids, d'heureux balancemens,
Ne bridoit l'un par l'autre, & n'oppoſoit ſans ceſſe
Poids à poids, force à force, & viteſſe à viteſſe?
Qu'il retire ce bras, & l'univers n'eſt plus.
O puiſſance! ô ſageſſe! ô bienfaits continus!
Ah! grand Dieu, l'homme en toi pourroit-il méconnoître
Et ſon conſervateur, & ſon pere, & ſon maître?
Qui t'oſe refuſer ſon encens & ſon cœur,
Qu'on l'abhorre: un tel monſtre eſt trop digne d'horreur.
Le feu, cet élément ſi fougueux, ſi terrible,
Eſt, dans la main de l'homme, un inſtrument flexible;
De tout ce qui l'approche ardent dévorateur,
Il flechit malgré lui ſous ſon pouvoir vainqueur.
En vain dans ce palais ſa fureur ſe déploie,
Nous ſavons le forcer d'abandonner ſa proie.

Pluſieurs Peres de l'Egliſe diſent auſſi qu'au ſecond avénement de Jeſus-Chriſt, la terre ſera détruite par le feu. Il eſt à croire que Dieu ſe ſervira de celui qui eſt dans la nature, en lui permettant de s'échaper de tous les corps, où il eſt à préſent comme enchaîné.

1 Les Digues de la Hollande. Une furieuſe tempête les rompit en 1607, & le plat pays fut inondé à plus de trente lieues à la ronde. Voyez la quatorziéme note du cinquiéme Chant, au ſujet d'une autre cauſe de ces affreuſes inondations.

Ailleurs, nous l'irritons par un fouple inſtrument *,
Qui dans ſes flancs attire un fluide élément,
Et de ces flancs preſſés au même inſtant le chaſſe.
Mais quoi ? feu deſtructeur, notre coupable audace
Emprunte ton ſecours en volant aux combats,
Et le fer, moins que toi, ſignale notre bras.
L'art qu'inventa *Berthold* te transforme en tonnerre.
Tonne, & que tes horreurs épouvantent la terre.
D'une bouche d'airain rapidement chaſſés,
Des globes foudroyans au loin ſont élancés.
Les plus forts boulevarts ſous leurs atteintes croulent,
Et ſur leurs fiers Hectors avec fracas s'éboulent.
Vomi d'un ſein de bronze avec un bruit affreux,
Un globe [1], en s'élevant, forme un arc lumineux.

BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE LYON 1898

* Soufflets de forge.

L'art qu'inventa Berthold. Polydore Virgile [*de Rer. Invent. lib.* 3. *c.* 13.] & Pancivole, de Torm. Mural, p. 784, attribuent l'invention de la poudre à un Cordelier appellé Berthold Schvvart, originaire de Fribourg. Ce Moine étoit Chimiſte. Il pulveriſa dans un mortier du ſoufre, du ſalpêtre & du charbon, & couvrit d'une pierre ce mélange, enſuite ayant beſoin de feu, il battit le fuſil, une étincelle tomba dans le mortier, & le Moine Chimiſte fut bien étonné de voir tout à coup l'exploſion d'une grande flâme, la pierre lancée avec fracas contre le plancher, & le laboratoire rempli de fumée. Cette découverte ſi funeſte au Genre-humain, fut faite au commencement du XIVme ſiecle. L'uſage de la poudre ne tarda pas à ſe répandre dans l'Europe. Il eſt certain qu'on s'en ſervoit en France dès l'an 1338, ſous le regne de Philippe de Valois. M. du Cange cite dans ſon Gloſſaire, tom. 1. pag. 579. les Regiſtres de la Chambre des Comptes de cette année-là où on lit que Barthelemi du Drach, Tréſorier des Guerres, a compté à Henri de Famechon l'argent qu'il falloit, *pour bavoir pouldres & aultres enghyns idoines aux canons & ribadoquins qui eſtoient par-devant le Chaſtel de Puy-Guillaume en Auvergne.*

1 Les bombes.

Il tombe, & déployant ſes fureurs inteſtines,
Accable des palais ſous de vaſtes ruines.
Sous ce mur, foudroyé par cent bouches d'airain,
Dans l'ombre & le ſilence on creuſe un ſouterrain. [1]
On enferme en ſes flancs des monceaux de ſalpêtre.
De ces aprêts de mort quelles horreurs vont naître!
Le ſouterrain vomit la flamme & le trépas.
De ſa baſe arraché, le mur vole en éclats.
Du ſalpêtre embraſé la fougue meurtriere
Elance dans les airs une cohorte entiere.
La plaine au loin n'expoſe à mes tremblans regards,
Que décombres fumans, que cadavres épars.
[2] Cités, aire jadis de l'aigle Germanique,
Heureuſes ſous les loix d'un vainqueur pacifique,
Vous avez éprouvé ces affreuſes horreurs.
Le ſalpêtre ſur vous épuiſa ſes fureurs.
Vos palais, vos remparts, tout fut réduit en poudre.
Et quel mur peut braver cette nouvelle foudre,
Quand le bras qui la lance eſt le bras du *François*,
Fait pour vaincre, pour plaire, & pour aimer ſes Rois?
Ainſi donc, dans nos mains véritable tonnerre,
Le ſalpêtre enſanglante & ravage la terre.
Le feu, ce doux bienfait de l'Etre ſouverain,
Notre fureur barbare en fait notre aſſaſſin.
Nous le pervertiſſons, & le Ciel équitable
Punit par le ſalpêtre un abus ſi coupable.
Puiſſe-t il ne ſervir qu'à notre amuſement!
Sur les monſtres des bois qu'il tonne utilement.
Que, [3] diverſifié, dans les airs il déploie
Les aimables tranſports de la publique joie.
Oui: réſonnez au loin, tonnez bouches d'airain,
Apprenez aux François, tremblans ſur leur deſtin,

---

1 Les mines.

2 La Flandre Autrichienne, conquiſe dans les premieres Campagnes du Roi.

3 Décharges d'Artillerie & feux d'artifice pour célébrer un évenement heureux.

Que du ciel imploré la bonté tutelaire
[1] Leur rend ce Roi si cher, leur héros, & leur pere.
Sur les bords de l'Escaut, LOUIS victorieux
Humilioit l'orgueil du Belge audacieux.
Furnes, Ypres, Menin, par son bras foudroyées,
Voyoient, de leurs débris, vingt cités effrayées,
Et jusques sur Fribourg s'étendoit la terreur:
Effroi qui de sa [2] chute étoit l'avant-coureur.
Armé, non pour dompter, mais pour calmer la terre,
La justice en ses mains alluma le tonnerre.
D'un auguste [3] Allié son bras venge les droits.
FRANCE, tu fus toujours le ferme apui des Rois.
De nos fiers ennemis les phalanges altieres
D'un [4] fleuve, par surprise, ont franchi les barrieres.
Sur l'Alsace, le fer & la torche à la main,
Ils fondent en [5] brigands affamés de butin.
Leurs ravages, féconds en désastres tragiques,
Arrachent le vainqueur aux rivages Belgiques.
Ame & guide à la fois d'un peuple de héros,
Il vole sur le Rhin à des exploits nouveaux.
A couronner son front la victoire s'apréte.
Ciel! quel orage gronde, & menace sa tête?
J'aperçois le tombeau près du char triomphal.
Ah! France..... LOUIS touche à son terme fatal.
La mort vers lui s'avance: il la voit sans la craindre.
Il ne murmure point: il ne fait que nous plaindre.

---

1 Cette digression fut faite lors de cet évenement si interessant pour la France. J'y ai depuis inséré la description de la bataille de Fontenoy, donnée le 11 Mai 1745.

2 Fribourg fut pris sur la fin de la Campagne de 1744.

4 L'Electeur de Baviere, élu Empereur après la mort de Charles VI.

4 Passage du Rhin par l'armée du Prince Charles de Lorraine.

5 On parle ici des Pandoures, des Tolpasches, & des Lycaniens, peuples féroces, sans discipline, & ne vivant que de brigandages. Ils ont fait des dégâts affreux à Saverne, & exercé des cruautés attroces dans quelques villages aux environs de Stasbourg.

Pere de ſes ſujeets, héros Chrétien, & Roi,
Son grand cœur..... Mais le ciel diſſipe notre éfroi.
La tombe ſe referme, & nos larmes tariſſent.
De chants reconnoiſſans les temples retentiſſent.
Par tout la joie éclate, & l'Empire François
Renaît avec les jours du plus cher de ſes Rois.
LOUIS vit pour remplir ſes hautes deſtinées,
Pour voir par mille exploits ſes vertus couronnées.
Où ſuis-je? l'avenir à mes yeux..... O mon Roi,
Quel éclatant triomphe aux champs de *Fontenoy*!
Trois peuples, réunis ſous un Chef intrépide,
S'avancent fierement, & la fureur les guide.
On combat.. Je ne vois affronter le trépas,
Au ſentier de l'honneur ramener tes ſoldats.
Je vois ton digne Fils, eſpoir de ton Empire,
S'arrachant pour la gloire à l'Himen qui ſoupire,
Aux périls, ſur tes pas, s'expoſer ſans éfroi,
Et dans ce jour de ſang, ne craindre que pour Toi.
L'Anglois long-tems ſignale & ſon bras, & ſa haine;
Mais la victoire enfin ceſſe d'être incertaine.
Tout ſuccombe, tout fuit, & même *Cumberland*,
Tel qu'un chêne orgueilleux qu'entraîne un fier torrent.
Gand, Oſtende, Tournai, malgré leur arrogance,
Du rapide vainqueur implorent la clémence.
Sur ſon char de triomphe entouré des vertus,
Il s'offre en pere tendre aux regards des vaincus.
Il gémit des malheurs qu'enfante ſon tonnerre:
Prêt d'éteindre à jamais le flambeau de la guerre,
Prêt à ſacrifier les plus grands intérêts,
Si l'Europe de lui veut recevoir la Paix.

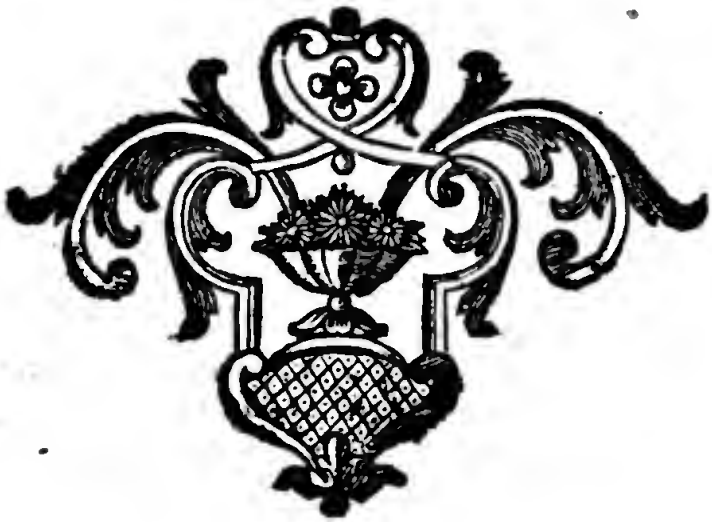
SOMMAIRE

DU

QUATRIÉME CHANT.

IDÉE *générale de la Campagne. Cauſes phyſiques qui concourent à rendre la Terre féconde : l'air, les ſels, le bitume, l'eau, le feu. Que ces corps hétérogénes, introduits dans ſon ſein poreux, forment un Tout, fermentent enſemble & la fertiliſent. Qu'il y a des fruits qui ne peuvent naître qu'en des climats qui ſont ſpécialement propres à leur eſpéce. Deſcription du Raiſin, & du Melon. Merveille dans la prodigieuſe fécondité que l'Auteur de la Nature a attachée au germe de chaque fruit. Les arbres de haute futaie. Leurs différens uſages. Que la ſéve circule par des canaux imperceptibles dans toutes les parties de l'arbre, même juſqu'aux feuilles, & qu'elle le fait végéter. Les arbres fruitiers. Deſcription de l'arbre qui produit le Cocos, de l'Oranger & du Meûrier, de l'Olivier & du Figuier. Eloge de* Marſeille. *Digreſſion ſur l'irruption des Autrichiens dans la Provence, en* 1746. *Les arbres ſauvages. Que chacun d'eux a un attrait particulier pour le ſol, ou le terrain qui lui eſt propre. Détail des ſols. Leur différente nature. Que les influences de la Lune ſur les arbres & ſur les plantes, ſont une vieille erreur qui eſt détruite par l'expérience. Digreſſion ſur les douceurs de la vie ruſtique. Les fleurs. Art qui éclate dans leur ſtructure. Deſcription du Lys & de la Roſe, de la Renoncule & de la Violette. Tableau de la diſtilation des Fleurs, & des plantes aromatiques, par le moyen de l'alambic. Des Fêtes appellées* Florales. *Eloge des* Jeux Floraux *de Toulouſe. Deſcription des embelliſſemens*

dont l'art peut décorer un jardin. Merveille dans l'infinie variété qui regne parmi les fleurs, les plantes, & les fruits, quant à la forme extérieure. Que cette variété s'étend jusques sur les feuilles du même arbre. Les racines & les simples. Description du Quinquina & du Pavot. Les plantes à graine qu'on pulvérise. Description du Froment & du Caffé. A quel usage l'Auteur de la Nature a destiné la fécondité de la Terre.



QUATRIEME CHANT.

PROMENONS nos regards ſur les riches campagnes,
Sur les jardins, les bois, les coteaux, les montagnes.
De ces divers tableaux, moins pompeux que rians,
Crayonnons ſans apréts les charmes attrayans.
O * Toi, qui célebras les 1 préſens de Pomone,
Les 2 plaiſirs de Palès, les 3 travaux de Bellone,
Et 4 Toi, qui rempliſſant ſes ſublimes deſſeins,
De Flore, parmi nous, illuſtras les jardins:

---

* Virgile. 1 Les Géorgiques. 2 Les Bucoliques. 3 L'Eneïde. 4 Le P. Rapin.

Et toi, qui rempliſſant. Virgile auroit bien voulu traiter, dans ſes Géorgiques, l'art de cultiver les jardins:

Forſitan & pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique roſaria Pæſti.....

Mais les bornes de mon ſujet, *dit-il*, ne me le permettent pas, & je laiſſe à d'autres cette matiere:

Verùm hæc ipſe equidem, ſpatiis excluſus iniquis,
Prætereo, atque aliis poſt commemoranda relinquo.

Ce ſujet, préſenté vainement à la Poëſie depuis plus de dix-ſept ſiecles, fut enfin ſaiſi par le P. Rapin, Jéſuite. On admire dans ſon Poëme des *jardins* l'élégance & la pureté du ſtile, la nobleſſe & l'harmonie de la verſi-

Du feu de votre verve échauffez mon génie.
Que la lice où je cours, par vous ſoit applanie.
Rendez enfin mes chants dignes de leur objet,
Et qu'ils ſoient gracieux, comme l'eſt le ſujet.

CETTE fécondité que la terre renferme, *
Dont l'Etre créateur dans ſon ſein mit le germe,
Quel en eſt le principe? Un mélange réglé,
Un concours mutuel, toujours renouvellé,
D'agens ſubſtanciels, de diverſes parties,
Par leur nature propre avec elle aſſorties.
Du fluide élément les atômes ſubtils,
Des globules de ſels plus ou moins volatils,
Des corps bitumineux la ſubſtance groſſiere,
De doux épanchemens de liquide matiere,
Des parcelles de feu, par de ſecrets conduits
Sont, dans ſon ſein poreux, ſans relâche introduits.
Formant un même Tout, ces corps *hétérogénes*
Fermentent dans ſes flancs, circulent dans ſes veines
Et leur vertu diſtincte agiſſant de concert,
La terre va produire: à l'envi tout la ſert.

---

fication. Il y regne une variété de tableaux, un feu d'imagination qui corrigent avec art la froideur des préceptes du jardinage. Ce qu'on peut pourtant reprocher à l'ingénieux Auteur, c'eſt d'avoir chargé ſon Ouvrage de Mythologie; cette continuité de fables fatigue à la longue.

* Cauſes Phyſiques de la fécondité de la terre.

La terre va produire. Quoique la terre doive eſſentiellement ſa fécondité au concours & à l'action réunie de ces principes végétaux, celui cependant qui y contribue le plus, c'eſt l'eau. La pluie eſt proprement l'ame de toutes ſes productions. C'eſt ce que Pline dit expreſſément: „ *Aquæ è cælo cadentes, omnium terra naſcentium cauſa* „ *ſiunt. Prorsùs, ſi quis velit reputare ut fruges gignantur,* „ *arbores, fruticeſque vivant, in cælum migrare aquas;* „ *animamque etiam herbis vitalem inde deferre, fateatur* „ *omnes terræ vires aquarum eſſe beneficii.*" lib. 31. cap. 1.

Mais l'homme doit auſſi ſeconder la nature.
Elle exige ſon bras. Quand l'art & la culture
Prêtent au Sol fécond leurs ſecours mutuels,
D'abondantes moiſſons nourriſſent les mortels.
La terre alors répand à grands flots ſes largeſſes.
Les guerets, les coteaux étalent leurs richeſſes.
Dans les champs, aux vergers les arbres diſperſés
Se courbent ſous le poids de leurs fruits entaſſés.
L'abondance ſouvent ſurpaſſe notre attente.
La terre, en mere tendre & toujours bienfaiſante,
Les prodigue aux humains ſans jamais s'apauvrir.
Tel un fleuve répand ſon onde ſans tarir.
Quelle diverſité! Quel coloris aimable!
Quelle chair ſavoureuſe, & quel goût délectable!
Juſqu'aux feuilles un ſuc nourricier eſt conduit.
L'arbre croît. Il fleurit. Il fait éclore un fruit,
Qu'en toile déliée un duvet environne,
Et qui, mûr, de lui-même à la main s'abandonne.
Ces fruits ſi variés qui ſuſpendent mon choix,
Des diverſes ſaiſons reconnoiſſent les loix.

A l'autorité de Pline je joindrai celle de Varron, laquelle eſt encore d'un plus grand poids en matiere rurale: „ *Sine aqua*, dit-il, *omnis arida, ac miſera agricultura*: „ *ſine ſucceſſu ac bono eventu fruſtratio eſt.* " De re ruſt. lib. 1. c. 1.

Ces fruits ſi variés. Pour admirer la bonté du Créateur dans l'extrême variété des fruits, dans leur abondance, quelquefois à charge, dans leur regne périodique & ſucceſſif, il n'eſt pas néceſſaire de l'enviſager avec des yeux chrétiens: il ſuffit de la voir avec des yeux philoſophiques. De-là vient qu'un Sage du Paganiſme, en conſiderant cette bienfaiſance de l'Auteur de la Nature, s'écrie avec une eſpece d'enthouſiaſme: " *Sed illa quanta benignitas naturæ,* „ *quòd tam multa ad veſcendum, tam varia, tamque ju-* „ *cunda gignit, neque ea uno tempore anni, ut ſemper &* „ *novitate delectemur & copia!* " Cic. de nat. Deor. lib. 2. num. 53.

C'eſt à des tems preſcrits que leur regne commence.
Ceux-ci, ſous les [1] Gemeaux, comblent notre eſpérance.
Ceux-là nous ſont livrés ſous le [2] chien de Procris.
Sous la [3] Balance enfin les derniers ſont cueillis.
L'un naît, ami du froid, dans les frimats de l'ourſe,
L'autre aux bords que le Gange arroſe dans ſa courſe.
Le climat en décide, ainſi que le terrain.
Tel de ces fruits ne croît qu'au rivage Africain.
Tel autre n'eſt produit qu'aux champs du nouveau monde.
En tel autre, à ſon tour, l'Europe ſeule abonde,
Et différens en forme, en groſſeur, en couleur,
Ils le ſont en eſpece, en ſubſtance, en ſaveur.
Mais parmi tant de fruits dont la terre eſt ſemée,
Quel eſt ce fruit brillant dont ma vûe eſt charmée?
Des globules, entre eux étroitement ſerrés,
Au ſep, par un filet, tiennent incorporés.
Du rubis éclatant la couleur les décore.
Le ſoleil par degrez les mûrit, les colore.
La ſerpette à la main, le vendangeur joyeux
Cueille ſur le coteau ce fruit délicieux,
Rentre au hameau, courbé ſous un faix agréable,
Et bientôt ſous ces pieds coule un jus délectable.
Je vois au gré de l'art ſa couleur varier,
Son goût dans la boiſſon ſe diverſifier.
Le ſecourable feu de ſa liqueur charmante
Ranime du vieillard la vigueur défaillante.
Nectar, lien des cœurs, ſois l'ame des repas.
Uſez-en, ô mortels, mais n'en abuſez pas.
O fruit, * l'un des plus doux qu'un potager enferre,
Qui veux être abreuvé, qui repoſes à terre,
Toi, dont le corps peſant, s'il n'avoit ce ſoutien,
Entraîneroit ſa tige, & romproit ſon lien:
De ta rougeâtre chair quel ſuc exquis s'épanche!
Par lui dans notre ſein, l'ardente ſoif s'étanche.

---

1 Au Printems. 2 en Eté. 3 Dan l'Automne.
* Le Melon.

Ah ! fruit délicieux, faut-il que ta bonté
Trahiſſe ſi ſouvent mon goût & ta beauté ?
De combien d'autres fruits, préſens de la nature,
Devrois-je faire ici la naïve peinture,
Fruits chéris, pardonnez : oui, l'embarras du choix
Impoſe à mon pinceau de rigoureuſes loix.
D'ailleurs, quel vaſte champ ! Il n'eſt pas moins immenſe,
Qu'eſt prodigue pour nous la main qui les diſpenſe.
Cette main créatrice, en imprimant dans eux
Une fécondité qui ſurpaſſe nos vœux,
A voulu qu'un ſeul germe, une ſeule ſubſtance
A des fils par milliers donnaſſent la naiſſance.
Oui, grand Dieu, que produits juſqu'à la fin des tems,
Ils ſoient de tes bienfaits d'éternels monumens :
Qu'ils confondent l'ingrat à ces faveurs rebelle,
Et prouvent, malgré lui, ta bonté paternelle.
Quels ſont, dans ces foréts, ces arbres ſi pompeux ?
Ils cachent dans la nue un front audacieux.
Des bruyans aquilons les cohortes mutines
Les aſſaillent en vain : leurs nerveuſes racines
Pénetrent dans la terre auſſi profondément,
Que leur chef dans les cieux s'éleve fierement.

A des fils par milliers. La merveille de cette prodigieuſe fécondité que le Créateur a attachée au germe de chaque fruit, de chaque plante en particulier, pour en perpétuer l'eſpece, cette merveille, dis-je, frappoit Ciceron : & qui eſt-ce qu'elle ne frappe pas ? Il en parle en ces termes dans celui de ſes ouvrages philoſophiques qui prouve le plus la vaſte étendue des connoiſſances de ce puiſſant génie : " *Quæ quidem* [arbores] *eam vim habent in ſe, ut ex* „ *uno plura generentur : idque ſemen incluſum eſt in intima* „ *parte earum baccarum, quæ ex quaque ſtirpe funduntur,* „ *iiſdemque ſeminibus & homines affatim veſcuntur, &* „ *terræ ejuſdem generis ſtirpium renovatione complentur.* " De nat. Deor. lib. 2. num. 51.

Superbe pavillon, leur verdoiant feuillage
Sous lui répand le frais, & diſpenſe l'ombrage.
La forêt en eſt fiere, & ſur les champs voiſins
Ces arbres faſtueux regnent en ſouverains.
Longtems de leurs rameaux la terre eſt décorée.
Pluſieurs ſiecles enfin bornent ſeuls leur durée.
O main du Tout-puiſſant, toi, qui les as [1] plantés;
Qui dans leur large tronc répands de tous côtés
La féconde vertu d'une ſéve agiſſante,
Que de ſecours par eux ta bonté bienfaiſante,
Aux cris de nos beſoins, aime à verſer ſur nous!
J'entens gémir l'écho ſous l'éfort de nos coups.
Abatus dans les bois, arrachés aux montagnes,
Leurs troncs ſur des eſſieux roulent dans les campagnes.
En flotantes maiſons je les vois transformés.
Je vois mille tréſors dans leurs flancs renfermés:
Jadis Rois dans les champs, ils ſont Rois ſur les ondes.
Ils ſont les meſſagers, le lien des deux mondes.
L'art les offre à mes yeux ſous un autre tableau.
De nos riches lambris ils portent le fardeau,
Servent de [1] digue, ô mer, à tes vagues fougueuſes;
Soutiennent dans ton ſein, des [2] cités orgueilleuſes,
De mille autres ſecours ſont l'inſtrument heureux:
Matiere, ſous l'acier, docile à tous nos vœux.
Si l'arbuſte eſt moins beau, s'il eſt moins néceſſaire;
Sa grace eſt plus piquante, & plus ſure de plaire.
Il enrichit enſemble, & décore les champs.
Il s'attache nos cœurs par ſes dons renaiſſans.
Cédres majeſtueux, & toi, ſuperbe Chêne,
Il voit avec dédain votre arrogance vaine.
Peu jaloux du reſpect qu'en nous vous imprimez,
Les humbles arbriſſeaux ſont plus fiers d'être aimés.
Légiſlateur champêtre, ô mortel qui t'apliques
A dreſſer avec art ces arbres domeſtiques,

---

1 *Cedri Libani quas plantavit.* Pſ. 103. v. 18.
2 Les fameuſes digues de la Hollande.
3 Veniſe & Amſterdam ſont bâties ſur des pilotis.

Ton exacte police, attentive à veiller
Sur l'arbuſte naiſſant, trop promt à travailler,
1 Le décharge à propos d'un branchage inutile.
2 Elle étaie avec ſoin ſon enfance débile,
Fait prendre à ſes rameaux, faciles à plier,
Une forme agréable, un contour régulier,
Et de ces ſoins divers tel eſt l'heureuſe iſſue,
Qu'il donne plus de fruits, & plaît plus à la vue.
3 O honte! Et depuis quand, au mépris de ſes droits,
La nature de l'art ſubit-elle les loix?
Stérile dès longtems, cet arbre enfin proſpere,
Mais il nous donne un fruit d'une eſpece contraire.
Je le vois qui, ſurpris, du prodige étonné,
4 Admire par quel art dans ſon ſein il eſt né.
Par une inciſion, dans ſa tige inſerée
Une branche étrangere, à l'arbre incorporée,
A changé ſa nature en s'uniſſant à lui.
Ils forment un *enſemble*, & la ſéve aujourd'hui
Par des canaux ſubtils, ſans jamais être oiſive,
Circule dans le tronc, utilement captive,

---

1 La taille. 2 L'étançonnement. 3 La greffe.

4 *Miraturque novas frondes, & non ſua poma.* Virg. Georg. lib. 2.

Circule dans le tronc. Le véritable principe de la circulation de la ſéve, ou de la fermentation de la ſubſtance ſpiritueuſe répandue dans toutes les parties du corps végétal, eſt une cauſe phyſique des plus cachées. C'eſt un de ces ſecrets de la nature, qui comme s'exprime majeſtueuſement un Philoſophe de l'antiquité * ſont renfermés dans l'intérieur de ſon ſanctuaire. Les differens ſentimens des Botaniſtes ſur cette matiére ne ſont que conjectures vagues, que raiſonnemens haſardés. Laiſſons-les diſputer inintelligiblement ſur *l'ame végétative*, & diſons hiſtoriquement que la circulation de la ſéve a été découverte en 1667. Mal-

* *Illa aacana* [Naturæ] *non promiſcuè patent: reducta, & in interiore ſacrario clauſa ſunt.* Senec. Quæſt. nat. lib. 7. cap. 3.

Et principe de vie, ardente à fermenter,
L'anime, le féconde, & le fait végéter.
O ſimbole du ſang qui coule dans nos veines,
Qui, dans les végétaux, lentement te promenes,
Suc nourricier, tout ſent ta vive impreſſion.
Arbres, plantes, par toi tout eſt en action.
Au fond de ce verger, ſous un vaſte portique,
Dans un contour de bois, ou de brillante brique,
Un arbuſte chéri ſur lui fixe mes yeux.
Dans les airs il exhale un parfum gracieux.
Des rameaux verdoyans jamais ne l'abandonnent.
Les plus aimables fleurs en tout tems le couronnent.
Son chef, de globes d'or paré ſuperbement,
Semble s'enorgueillir d'un ſi riche ornement.
Il n'éprouve du tems l'atteinte meurtriere,
Qu'après avoir fourni la plus longue carriere.
[1] Borée, inſectes vils, trop dangereux vautours,
Laiſſez-vous atendrir : épargnez ſes beaux jours.

---

pighi, Médecin du Pape Innocent XII. eſt le premier qui l'a obſervée, comme Harvée, Médecin de l'infortuné Charles, Roi d'Angleterre, eſt le premier qui a obſervé [en 1628.] la circulation du ſang. Il y a trop d'analogie entre ces deux belles découvertes, pour que je n'aye pas dû aſſocier les noms des deux grands hommes qui les ont faites.

Il n'éprouve du tems. " Il y a à Verſailles un magnifique „ Oranger qu'on appelle *le grand Bourbon*. Il fut ſaiſi avec „ les meubles du Connétable de Bourbon en 1523. Il étoit „ dès-lors le plus bel arbre qu'il y eût en France, & l'on „ eſtime qu'il avoit 60 ou 70 ans, ce qui joint à 210, ap- „ proche beaucoup de 300 ans. On en voit pluſieurs à Fon- „ tainebleau qui étoient de beaux arbres du tems de Fran- „ çois I. *Spect. de la Nat. Tom. II. pag.* 192.

[1] Le vent du nord eſt pris ici métaphoriquement pour le froid, parce qu'en hiver il amene ſouvent la gelée, qui eſt meurtriere pour l'Oranger.

- - - - - - - - *Inſectes vils.* On les appelle *Punaiſes* d'Oranger. Ce petit inſecte imperceptible s'attache tantôt à la feuille, tantôt à la tige, & en tire le ſuc dont il ſe

Oui, ſois noblement fier, arbuſte mémorable, *
Que par ſes fictions a conſacré la Fable,
Qui vis en tes rameaux transformer la beauté, **
Dont le Dieu du Permeſſe eſſuya la fierté.
La foudre te reſpecte, & ta feuille couronne
Les vainqueurs dans les champs qu'enſanglante Bellone,
Les chantres renommés dont les nobles concerts
Eterniſent le nom, & charment l'univers.
O ſi je te cueillois ſur les bords du Parnaſſe!
Si ſur mon front ... Arrête, ô poetique audace.
Et toi, dont les rameaux & le feuillage épais
Procurent ſous ton toit & l'ombrage & le frais,
Dont la feuille nourrit ce merveilleux inſecte,
D'une maiſon qu'il file admirable architecte;
Diſpenſe-nous ce fruit d'une aimable noirceur,
Et dont la chair, du ſang retrace la couleur.
Elle en reçut l'empreinte, au rapport de la Fable,
Du ſang que fit couler une erreur déplorable,

---

nourrit. Si l'Oranger eſt expoſé aux inſultes des inſectes, les autres arbres ne le ſont pas moins. L'irruption de ces ennemis des végétaux eſt générale. Ils envahiſſent, ils dévaſtent tout. "Il n'eſt peut être point de plante, *dit M.* „ *de Reaumur*, qui n'ait ſes inſectes particuliers. Telle „ plante, tel arbre, comme le Chêne, ſuffit à en élever „ pluſieurs centaines d'eſpeces différentes. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes, premier Mem. pag.* 2.

* Le Laurier.

** Daphné.

La foudre te reſpecte. Je parle en Poete quand je dis que la foudre *reſpecte* le Laurier. La Poeſie eſt en poſſeſſion de cette fable depuis très longtems. Je dis de cette fable, car il eſt certain que le tonnerre épargne tout auſſi peu le Laurier que l'Orme ou le Chêne. S'il en eſt moins frappé que ces deux arbres, c'eſt parce qu'il eſt beaucoup moins haut; & que ſon feuillage donne moins de priſe au vent, dont le tonnere ſuit ordinairement la direction, ſurtout lors qu'il tombe en ligne oblique.

Une fureur d'amans, * dont l'homicide bras
Conſacra les ardeurs par un même trépas.
Sous un ciel temperé, quelle plaine fertile
Des arbres à mes yeux offre le plus utile ! [1]
Il implore la paix dans la main du vaincu.
Il eſt de ſon feuillage en tout tems revêtu.
[2] Dans les airs lentement ſon noble front s'éleve ;
Et ſa brillante courſe à pas tardifs s'acheve.
Content de peu de ſoins, il proſpere aiſément.
Il prodigue ſes dons au rivage charmant,
Où trois bouches, au ſein de la plaine liquide,
Du Rhône mugiſſant plongent l'onde rapide.
A quel uſage heureux ſon fruit eſt employé !
Entaſſé ſous la meule, & par ſon poids broyé ;
Il ſe transforme, il coule en liqueur onctueuſe,
Qui, lumière brillante, autant qu'officieuſe,

* Pirame & Thisbé.

1 L'Olivier. 2 *Tardè creſcentis olivæ.* Georg. lib. 2.

Et ſa brillante courſe. L'Olivier eſt lent à croître, mais il vit fort longtems. Sa durée eſt de deux cens ans, ſelon Pline. „ *Firmiſſimæ*, dit-il, *ad vivendum oleæ, ut quas durare annis ducentis inter autores conveniat.* „ Lib. 16. n. 44. Il ajoute que de ſon tems, on voyoit encore des Oliviers que le premier Scipion l'Africain avoit lui-même plantés. Si le fait eſt vrai, ces Oliviers avoient près de 300 ans.

Il prodigue ſes dons. La Provence. La douceur du climat & l'heureuſe expoſition de cette Province, qui eſt au midi de la France, y font réuſſir parfaitement l'Olivier. Il y donne d'abondantes récoltes, & l'huile qu'il produit, ſurtout dans le terroir d'Aix, eſt préferée à celle même d'Italie & de Portugal. Cette abondance provient preſque autant des ſoins qu'on lui donne, que de la nature du terrain. Virgile [*Georg. lib. 2. v.* 420.] dit que l'Olivier n'exige aucune culture ; qu'il n'a beſoin ni de la ſerpe ni du rateau. Cela pouvoit avoir lieu de ſon tems & dans ſon pays : mais de nos jours & dans notre baſſe Provence, il faut élaguer l'Olivier, le *bêcheter*, & lui donner quelque peu d'engrais.

Remplace le ſoleil, & nous fait découvrir
Les objets que la nuit ſembloit anéantir.
Toi, * dont s'enorgueillit la rive Américaine,
Viens, arbre merveilleux, & brille ſur la ſcène.
Aux habitans groſſiers de ces lointains climats,
Quels utiles ſecours ne prodigues-tu pas?
De ton bois abatu par la hache acérée,
Ils conſtruiſent des toits que reſpecte Borée.
Par ton énorme tronc en eſquif façonné,
De l'humide élément le ſein eſt ſillonné.
Là, ta feuille eſt tiſſue, & flote au gré d'Eole.
Ici, ſouple, elle ſert à *peindre la parole.*
De tes flancs inciſés s'écoule une liqueur,
Dont s'abreuve à longs traits l'altéré voyageur.
Mais combien de ton fruit la chair eſt ſavoureuſe!
Que ſa moëlle diſtile une eau délicieuſe!
Cette eau, ſource de vie en ces climats brûlans,
Sert de nectar au peuple, & de lait aux enfans.

---

* Le Cocotier, ou l'arbre qui produit le Cocos.

De ton bois, abatu. Dans cette deſcription, je n'ai preſque fait que mettre en vers la proſe élégante de M. Pluche. Voyez ce qu'il dit du Cocotier dans le ſecond volume du Spectacle de la Nature, pag. 408. Je ne dois pas diſſimuler que différentes perſonnes qui ont réſidé à l'Amérique, & que j'ai conſultées ſur l'uſage auquel on y emploie le Cocotier, m'ont unanimement aſſuré qu'il n'y eſt pas d'une utilité auſſi étendue que le prétend Lemery dans ſon Dictionnaire, que M. Pluche cite comme une autorité. En effet ſi tout ce qu'en dit ce grand Chimiſte étoit réel, la nature, ce ſemble, auroit pris plaiſir à raſſembler dans un ſeul arbre, preſque tout ce qui ſert aux commodités & à l'agrément de la vie. Elle n'eſt pas prodigue juſqu'à ce point.

Que ſa moëlle diſtile. Dans la noix du Cocos, ſouvent plus groſſe que la tête d'un homme, il y a une moëlle d'un goût excellent, & c'eſt le fruit. On exprime de cette moëlle depuis deux juſqu'à trois verres d'eau très-agréable, & fort

Termine ces tableaux, & ferme la carriere, *
Arbre à grisâtre écorce, à feuille [1] ſinguliere,
Qui, ſans beaucoup d'aprêts, nais & crois en tous lieux.
Que, [2] diverſifié, ton fruit délicieux,
De tous les fruits divers qu'à nos vœux la *Balance*
Prodigue, ſans jamais trahir notre eſpérance,
Soit, avec le raiſin, le fruit le plus exquis,
Et voye en ſa faveur tous les goûts réunis.
Qu'aux [3] bords chéris des cieux, qu'arroſe la Durance,
Il porte au plus haut point ſon degré d'excellence,
Mais ſurtout dans tes champs, ô fameuſe Cité, **
Où l'altier Phocéen jadis fut tranſplanté,
Belliqueuſe jadis, des Beaux-Arts ſouveraine,
Sœur de Rome à la fois, & rivale d'Athéne,

---

nourriſſante, qui ſert de boiſſon ordinaire aux Américains, & de lait aux enfans au berceau. Le Cocotier, qui eſt une eſpece de grand Palmier, eſt de tous les arbres celui que l'homme peut employer à plus d'uſages. Voyez le Spectacle de la Nature à l'endroit cité.

* Le Figuier.

1 La feuille de Figuier a ſept ou huit pouces de diametre. Elle eſt d'un verd foncé, rude au toucher, arrondie, & échancrée plus ou moins profondément en trois ou cinq lobes. Lorſqu'on la coupe, elle rend un ſuc laiteux qui eſt fort corroſif.

2 On compte juſqu'à quatre eſpeces de Figues, toutes différentes en forme, en goût, en couleur. La Figue noire eſt la moins eſtimée, ou plutôt elle eſt miſe au rebut.

3 Les Figues de Provence, & en particulier celles du terroir de Marſeille, par leur goût exquis méritent la préférence ſur les Figues des autres contrées.

** Marſeille.

Où l'altier Phocéen. Peu de gens ignorent qu'une colonie de Phocéens, peuple d'Ionie, vint s'établir ſur les côtes méridionales des Gaules, & y fonda Marſeille ſous le regne de Tarquin l'ancien, l'an du monde 3405. avant Jeſus-Chriſt 599.

Qui, conſervant encor tes antiques vertus,
Réunis dans ton ſein & Minerve [1] & Plutus :
Toi, que tes nefs bravant le fier courroux des ondes,
Inondent à grands flots des tréſors des deux mondes,
Qui fournis aux beſoins de cent peuples divers,
Et, verſant l'abondance, enrichis l'Univers :
Berceau de mes ayeux, accepte cet hommage :
Le cœur eſt le pinceau qui trace cette image.
Puiſſe ce foible encens, tribut que je te doi,
Te prouver mon amour, & vivre autant que toi !
Mais que vois-je ? En ſon ſein quelles vives allarmes !
Son noble front ſe trouble au bruit affreux des armes.
Miſe en fuite vingt fois, & revenant encor,
Du haut des Alpes *l'Aigle* a pris un libre eſſor.
L'Eſcaut a vû ſon ſang abreuver ſes rivages :
Elle veut ſur le Var effacer ſes outrages.
Aux champs de la Provence ouverts à tous les Arts,
Habitez par Pomone, & peu connus de Mars,
Le fier Germain ſe fraye une facile voie.
Il brûle d'engloutir une ſi riche proie.
Les tréſors de Plutus dans *Marſeille* enfermés,
La gloire d'aſſervir ces bords ſi renommés,
Aiguillonnent leurs cœurs & fiers & mercenaires.
[2] Des bourgs & des cités déja ſont tributaires.
O fille de Phocee, ah ! tes heureux foyers
Vont ... Mais je vois voler un monde de guerriers.
Un héros [3] les conduit. La terreur le devance.
O nouveau *Fabius*, la valeur, la prudence
Sont près de toi, ſans faſte, aſſiſes ſur ton char.
L'Aigle, au bruit de ta marche, a frémi ſur le Var.
Quel peuple de héros ton camp nombreux raſſemble !
Ton digne frere, Achille & Neſtor tout enſemble,

---

1 L'Académie des Belles-Lettres, établie en 1726.

2 Les villes de Graſſe, de Vence, de Frejus, &c. Les villages de Bargemont, de Lorgues, & pluſieurs autres mis à contribution.

3 Louis-Charles-Auguſte Foucquet, Duc de Belle-Iſle, Maréchal de France, &c.

Mirepoix [1] arrachant le cimeterre à Mars,
L'intrépide *Mortaigne*, & *Cruſſol*, & *d'Eſcars*;
[2] *Colbert*, digne héritier d'un nom brillant de gloire,
[3] *Chevert* qui doit ouvrir le champ à la victoire,
Toi, brave *d'Enfrenet*, & mille autres guerriers,
Que Fontenoy, Raucoux ont couverts de lauriers.
Leur belliqueuſe ardeur, qu'enchaînoit la prudence,
N'a plus un frein pénible, & leur troupe s'avance.
Tout rentre ſous nos loix. Le Germain effrayé,
Chaſſé de poſte en poſte, & dans ſon ſang noyé
N'oſe attendre en ſon camp où rognent les allarmes,
Le deſtin qu'à ſon gré le ciel attache aux armes.
Il connoît l'aſcendant de l'aſtre de LOUIS.
Il fuit, & ſes projets ſe ſont évanoüis.
Il fuit. Prudemment lâche, il prévient ſa défaite.
Mais ceſſons d'entonner l'héroïque trompette.
Reprenons un ſujet & plus ſimple, & plus doux.
Aimables arbriſſeaux, mon cœur revient à vous.
O ſcène variée & toujours plus frapante! [*]
D'autres arbres ici quel amas ſe préſente!

---

1 On ſait qu'au ſiége de Montalban [en 1744.] M. le Marquis de Mirepoix, ſuivi ſeulement d'une vingtaine de Grenadiers, fit mettre bas les armes à un gros de troupes Piémontoiſes. Cette action hardie, ſoutenue de ſes ſervices antérieurs, lui mérita le grade de Lieutenant Général par une promotion particuliere.

2 M. le Marquis de Maulevrier-Colbert, Lieutenant Général.

3 M. de Chevert, Maréchal de camp, fut le premier qui poſté entre Riez & Digne, arrêta les courſes des partis de l'armée ennemie.

4 Capitaine dans le Régiment de Lyonnois. Ce brave Officier, à la tête de quelques Compagnies franches, ſe diſtingua extrêmement à l'attaque de Caſtellane, de Mouſtiers & de Chaſteüil, d'où il délogea l'ennemi après des actions très-vives. Pour récompenſer ſa valeur, le Roi l'a gratifié d'un brevet de Lieutenant Colonel.

* Arbres ſauvages.

Ils different en forme, en feuillage, en beauté.
Mais quoi ? nul fruit exquis par eux n'eſt enfanté.
Ah ! n'importe qu'ils ſoient en doux fruits infertiles ;
A nos divers beſoins ils ſont d'ailleurs utiles.
Quel atrait invincible, ou quel inſtinct heureux,
Leur fait aimer un ſol ſeul propre à chacun d'eux ?
1 L'un ſe plaît au ſommet des arides montagnes,
2 L'autre au ſein cultivé des fécondes campagnes.
3 Celui-ci s'aplaudit d'étendre ſes rameaux
Sur le bord des marais, le long des clairs ruiſſeaux.
4 Celui-là s'établit au penchant des collines,
Dans ces ſombres vallons qu'inondent les ravines.
Chacun d'eux ſemble avoir au gré de ſes deſirs,
Une patrie à part où ſiégent ſes plaiſirs
Ces Sols ſont faits pour eux. Tout Sol a ſa nature.
L'art, c'eſt d'y conformer le germe & la culture.

A nos divers beſoins. On ſait quels ſont les ſervices qu'on tire de la plûpart des arbres ſauvages, ſoit pour la charpente, le charonage, la menuiſerie, ſoit pour la ſculpture en bois, & pour la conſtruction des vaiſſeaux. On peut voir la deſcription noble & élégante que Virgile en fait dans le ſecond Livre des Géorgiques [v. 442. *& ſeq.*]

1 Le Frêne ſauvage, le Hêtre, le Charme.
2 Le Tilleul, le Maronier, &c.
3 L'Aulne, le Peuplier, le Saule.
4 Le Pin, le Chêne, &c.

- - - - - - - - - - *Tout Sol a ſa nature.* Ceux des écrivains de l'antiquité qui ont traité de l'Agriculture, ſubdiviſent les terres en ſix claſſes, ſçavoir la terre graſſe & la maigre, la terre forte & la légere, la terre ſeche & l'humide. " *Genera terrarum plurima, ut pinguis aut macra, ſpiſſa vel rara, ſicca vel humida.* " Pallad. De re ruſt. lib. 1. tit. 5. Columelle les réduit au même nombre, & leur aſſigne la même différence de nature. Il ajoute que du mélange de ces différentes qualités de terres primitives naiſſent les nombreuſes variétés qu'on remarque dans les Sols. " *Quæ qualitates, inter ſe mixtæ & alternatæ, plures*

Ici ce terrain froid, pareſſeux, endormi,
Eſt, pour ce jeune plant, un terrain ennemi.
Là cette terre forte, & de ſucs trop fournie,
Eſt mortelle à la plante, au grain qu'on lui confie.
C'eſt du fond du terrain, plus ou moins conſulté,
Que dépend l'abondance ou la ſtérilité.
C'eſt-là leur origine & leur cauſe certaine,
Non la forme inégale, & l'influence vaine

„ *mas efficiunt agrorum varietates.* „ De re ruſt. lib. 2. c. 2. Les Légiſlateurs de l'Agriculture moderne, fondés à ne pas ſuivre en bien des chefs les regles, ſouvent fautives, de ces deux anciens maîtres, adoptent généralement leur principe ſur la diſtinction des terres, & ſur leur différente nature.

C'eſt du fond du terrain. Varron, Columelle & Pallade, les meilleurs maîtres de l'antiquité en matiere rurale, appuient en pluſieurs endroits de leurs écrits ſur cette regle importante que Pline a raiſon d'appeller l'oracle de l'Agriculture. *In omni parte culturæ, valeat oraculum illud : quid quæque regio patiatur.* Lib. 18. c. 18. Ceux d'entre les modernes qui ont donné des préceptes ſur la culture des champs, & même ſur le jardinage, en font auſſi la baſe de leurs inſtructions.

Non la forme inégale. Les influences de la Lune ſur les biens de la terre, ſont une vieille erreur dont le vulgaire eſt encore l'eſclave. Les auteurs que j'ai cités dans la note précédente, ont débité gravement cette chimere qu'ils avoient puiſée dans Héſiode, & l'ont érigée en vérité de fait. Virgile, meilleur Poete que bon Phiſicien, a chargé ſon admirable Poeme des Géorgiques d'un tas d'obſervations puériles, ſur les qualités bienfaiſantes ou niſibles des lunaiſons. L'expérience prouve aujourd'hui qu'il eſt très-indifferent de ſemer, de planter ou de tailler dans le croiſſant, dans le plein ou dans le décours de la lune. Les plantes & les arbres réuſſiſſent également lorſqu'on opere dans le déclin de cette Planette, lequel eſt vulgairement réputé un tems défavorable. La nature du terrain, la qualité des vents,

Du

Du globe lumineux qui préſide à la nuit,
Et regle les travaux du laboureur ſéduit :
Préjugé ridicule, erreur héréditaire,
Dont le peuple imbécile eſt encor tributaire,
Que la ſaine phyſique aprend à dédaigner,
Et des eſprits pourtant ne peut déraciner.
O culture des champs, aimable autant qu'utile,
Qui demandes pour chantre on *Vaniere* ou *Virgile*,
Trop heureux le mortel qui du monde ignoré,
Sous un ruſtique toit par atrait retiré,
Content de peu, du ſort défiant le caprice,
Conſacre ſon loiſir à ton doux exercice !
Tu fus jadis l'amour de ces Romains fameux,
L'eſpoir de la patrie en des tems orageux,

---

l'action du ſoleil, les diſpoſitions de l'air : voilà les vraies influences des aſtres ſur l'Agriculture & ſur le Jardinage. Voyez une ſolide réfutation du faux préjugé ſur les lunaiſons, dans les *Inſtructions* de la Quintinie, T. II. p. 564.

Qui demandes pour chantres. Le P. Vaniere a compoſé un Poeme en ſeize livres, qui a pour titre, *Prædium ruſticum*, ou *la Maiſon ruſtique*. Tout ce qui regarde la culture des champs y eſt traité à fond, & même l'Auteur entre dans un trop grand détail : ce qui jette de la langueur dans quelques endroits de l'Ouvrage. Le judicieux Virgile ne crut pas devoir épuiſer la matiere dans ſes Géorgiques. *Non ego cuncta meis amplecti verſibus opto*, dit-il. Le P. Vaniere auroit dû l'imiter en ce point, comme il l'a imité dans l'élégance de ſa verſification, & dans l'art avec lequel il a corrigé la ſéchereſſe des préceptes de l'Agriculture par tout ce que la poeſie a de plus ingénieux dans la fiction, de plus riant dans les images, de plus varié dans les tours. Ce grand Poete mourut à Toulouſe en 1739. âgé de ſoixante-ſeize ans. Voyez ſon éloge hiſtorique dans le *Parnaſſe François* executé en bronze : monument que l'illuſtre M. Titon du Tillet a conſacré à la gloire de la Nation & des Beaux-Arts, & qui l'immortaliſe lui-même.

Tu fus jadis l'amour. L'Agriculture étoit en grande eſtime

De ces ſages héros que Rome ſecourue
Vit, couverts de lauriers, reprendre la charrue,
Et façonner leur champ, [1] fier d'être labouré
D'un bras triomphateur, par Bellone illuſtré.
Se peut-il que l'orgueil, que le faſte des villes
Te livre avec dédain à des ames ſerviles,
Et que l'homme aveuglé préfere à tes douceurs
Les ennuis acablans, & les ſoucis rongeurs ?
C'eſt aux champs qu'il pourroit cultiver la ſageſſe,
Calmer des paſſions la dangereuſe yvreſſe,
Sacrifier le luxe à la ſimplicité,
Reſpirer l'innocence, & vivre en liberté.
Tel vit le laboureur dans ſon réduit champêtre;
Borné dans ſes deſirs, heureux, digne de l'être.
Les fieres paſſions qui maîtriſent les Grands,
Feroient, pour l'aſſervir, des efforts impuiſſans.
Il laiſſe à l'homme avide affronter les orages,
Pour ravir les tréſors des plus lointains rivages.
Au guerrier, par la gloire aux périls expoſé,
Il laiſſe un vain laurier de ſon ſang arroſé.
Il voit avec mépris cette foule importune
D'eſclaves attachez au char de la Fortune,
Rampans au pié du trône, & vils adulateurs,
Prodiguant un encens que démentent leurs cœurs.

---

parmi les Romains. Elle fut l'exercice ordinaire des hommes célebres qui vécurent dans les premiers tems de la République. Ils cultivoient eux-mêmes leurs champs, auſſi ſoigneux, dit Pline, de bien diſpoſer leur terrain, que de bien aſſeoir un camp. *Eadem diligentia arva diſponebant, quâ caſtra.* [Lib. 18. c. 3.] Chacun ſait que lorſque le fameux Cincinnatus eut été nommé Dictateur, les Députés du Sénat le trouverent qui conduiſoit la charrue. Il la quitta en répendant des larmes, & en s'écriant avec douleur : *Mon champ ne ſera donc point enſemencé cette année !*

[1] *Gaudente terra vomere laureato, & trihumphali aratore.* Plin. Ibid.

Lui, ſans cupidité, né libre, & fier de l'être,
L'honneur eſt ſon tréſor, & les loix ſon ſeul maître.
Ce faſte qu'on étale avec tant de fierté,
Des pleurs des malheureux ſi ſouvent cimenté,
Ce cortége nombreux, cette vaſte opulence,
Sont un faix plus peſant que ſa noble indigence.
Frugal, au dur travail dès l'aurore attaché,
En lui, de mille maux le germe eſt arraché,
Et du riche vieilli compagne meurtriere,
La fille des plaiſirs reſpecte ſa chaumiere.
A de paiſibles nuits ſuccedent d'heureux jours.
Il donne à ſes guerets les différens labours.
Ses bœufs d'un ſoc tranchant ſillonnent ſon domaine,
Puis d'un grain qui renaît, ſa main couvre la plaine.
Ici, preſſant du pié les tréſors de Bacchus,
Il en tire à grands flots un délectable jus:
Il cueille des vergers les richeſſes brillantes.
Là, pour déſaltérer ſes légumes, ſes plantes,
D'un ruiſſeau qui murmure il détourne le cours,
Et l'amene à leur pié par differens détours.
Il ente un arbriſſeau trop longtems infertile,
Ou plie en eſpalier ſon branchage docile.
Enfin, quand du Lion les feux étincelans,
De Cérès, dans la plaine, ont doré les préſens,
Les épis à monceaux tombent ſous ſa faucille.
Il voit regner la paix au ſein de ſa famille.
Reſpecté de ſa femme, & cher à ſes enfans,
Il voit en eux l'eſpoir, l'appui de ſes vieux ans.
Quelquefois il s'endort au bruit d'une onde pure,
Qui coule ſur des lits de mouſſe & de verdure:
Puis cette eau qu'il reçoit dans le creux de ſa main,
Calme l'ardente ſoif allumée en ſon ſein.
Aſſis ſur le gaſon, ſous un épais feuillage,
Le ſon de ſa muſette anime le bocage.
Souvent dans les vallons, ſur les rians coteaux,
Il ſe plaît à voir paître & bondir ſes agneaux.
Il aſſiſte, joyeux, à ces fêtes champêtres,
Qu'au doux ſon du hautbois on forme ſous les hêtres.
Une chaſſe amuſante occupe ſes loiſirs.
Il coule ainſi ſa vie au ſein des vrais plaiſirs.

Retraçant les vertus du monde en ſon enfance ;
Il reſpire la paix, la candeur, l'innocence.
Enfin la mort approche, & ſans crainte il l'atend.
Ferme & tranquille, il touche à ſon dernier inſtant,
Et terminant des jours auſſi longs que proſperes,
Il meurt au même lit où moururent ſes peres ;
De l'épouſe & des fils ſincerement pleuré,
Longtems après ſa mort, de regrets honoré.

Où m'ont conduit mes pas ? Quel jardin riche & vaſte !
O fleurs, vous y brillez avec grace & ſans faſte.
En formes, en deſſeins, quelle variété !
Dans leur brillant émail quelle vivacité !
Un art inimitable éclate en leur ſtructure.
Un contraſte piquant releve leur parure.
Celle-ci dans ſon ſein, confond l'or & l'azur.
A mes yeux celle-là préſente un clair-obſcur.
L'une étale, orgueilleuſe, une pourpre éclatante ;
Et l'autre, plus modeſte, & par-là plus touchante,
Offre un blanc pâliſſant, de rouge moucheté.
Chaque fleur, dans ſon genre, eſt parfaite en beauté.
De la plûpart s'exhale un parfum agréable.
Dans l'une il eſt plus doux, dans l'autre moins aimable.
Comme les fruits, ſoumiſe à des retours conſtants,
Chaque eſpece, ainſi qu'eux, regnera dans ſon tems,
Et du même parfum, du même éclat pourvue,
Flatera l'odorat, enchantera la vue.
Sois la gloire des champs, & le charme des yeux,
Fleur à la tige haute, au front majeſtueux.
Voi près de ta blancheur tout éclat diſparoître :
Exhale un doux parfum, trop odorant peut-être.
De l'empire d'un Roi, de ſon peuple adoré,
Sois juſqu'aux derniers tems l'emblême révéré.
Et toi, Reine des Fleurs, que des pointes piquantes
Armént contre les mains à te cueillir ardentes ;
Toi, qui n'ouvres ton ſein qu'au ſouffle des zéphirs ;
Qui du vif Papillon ſais fixer les deſirs :

Que ton parfum exquis, ton éclat & tes charmes
[1] Forcent toutes les fleurs à te rendre les armes.
Faut-il qu'un même jour te voye épanouir,
Briller à nos regards, & sécher & mourir?
Et toi superbe fleur, en tous lieux renommée,
Que la France reçut des mains de l'Idumée,
Lorsque par la valeur du plus saint de nos Rois,
Les ondes du Jourdain coulerent sous nos loix;
Quels desseins variez, que de graces naïves
En toi sont réunis aux couleurs les plus vives!
Dès que tu vis le jour, l'éclat de ta beauté
De la reine des fleurs abatit la fierté.

---

1 - - - - - - *Plebei cedite flores.*
Hortorum Regina suos ostendit honores.
Rap. Hort. lib. 1. en parlant de la Rose.

Que la France. " Ce fut du tems des Croisades sous Louis „ IX. que la Renoncule nous fut apportée de Tripoli de „ Syrie. Voyez un détail historique sur cette Fleur au commencement d'un Traité des Renoncules, dont le P. d'Ardéne de l'Oratoire est l'auteur : Ouvrage plein de recherches physiques aussi exactes que curieuses, & qui donne beaucoup plus que le titre ne semble promettre.

Dès que tu vis le jour. Cette petite fiction est la seule que je me suis permise dans tout l'Ouvrage. Elle blessera peut-être ceux qui reléguent de la Poesie moderne les Divinités du Paganisme. Leur sentiment me paroît demander quelque modification, & je suis intéressé à le mitiger. Je conviens avec eux qu'on doit blâmer l'intervention des Dieux lorsqu'on les place dans un Poeme à titre d'agens, comme ont fait le Camoëns & Sannazar, l'un dans sa *Lusiade*, l'autre dans le Poeme qui a pour titre *De partu Virginis*. Mais je crois qu'il y auroit de la rigueur, pour ne rien dire de plus, à condamner le Poete qui parlant de l'Astronomie, du vent, du bled, du vin, &c. les designe métaphoriquement [comme je fais plus d'une fois dans ce Poeme] par les

Elle craignit de perdre & ſa gloire & l'empire.
Près de Flore elle ſût s'appuyer de Zéphire ;
Mais Flore, en te privant d'un parfum gracieux,
Te conſerva le droit de charmer tous les yeux.
Pourrois-je t'oublier, toi, que ta modeſtie *
Au fond de ce jardin tient preſque enſevelie,
Qui ſouffres les dédains du Pavot orgueilleux,
Toi, ſimbole d'un cœur, ſans faſte vertueux ?
Viens, & pare le ſein d'une beauté naiſſante :
Répands modérément une odeur raviſſante.
Si les graces, l'éclat brillent peu ſur ton front,
Ce parfum ſi charmant te venge de l'afront.
Quand vous n'exiſtez plus, quel art, ô fleurs brillantes, **
Au ſubtil odorat vous rend encor préſentes,
Et nous fait reſpirer le parfum du Jaſmin,
Celui de l'Oranger, de la Roſe, ou du Thim ?
Dans un cachot d'airain leurs feuilles enfermées,
Par un feu continu lentement conſumées,
S'exhalent en vapeur, & leurs moites eſprits
De la priſon brûlante humectent le lambris.

---

noms d'Uranie, de Borée, de Cérès, de Bacchus. Ces Divinités chimériques ne jouent alors aucun rôle. Elles ne ſont que nommées, & leur dénomination réveillant l'idée des attributs que leur prête la Fable, trace à l'eſprit l'image de ce dont on veut parler, & exprime poetiquement & avec nobleſſe ce qu'on n'exprimeroit autrement que par un terme proſaïque & trivial, tel par exemple que celui du vin ou du bled. Enfin ſans le ſecours de cette innocente allégorie,

- - - - - - *Le vers tombe en langueur,*
La Poeſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur.
Deſpréaux, Art poetique, Chant 3.

* La Violette.

** Diſtillation des fleurs & des plantes aromatiques par le moyen de l'alambic.

Ainſi rarefiée, une liqueur ſubtile
De la voute d'airain goutte à goutte diſtile,
Et formant dans ſon creux des ruiſſeaux odorans,
Rappelle, vivifie, ou chatouille nos ſens.
Regnez, aimables fleurs, & que dans tous les âges,
L'odorat & les yeux vous rendent leurs hommages.
Sur l'aîle des zéphirs amenez le printems.
Décorez les jardins, embelliſſez les champs.
Servez par votre éclat à l'ornement des belles,
Des bergeres ſurtout, comme vous naturelles.
Jadis, chez les Romains, des fêtes & des jeux
Célébroient votre gloire & votre regne heureux.
C'étoit vous qu'on chantoit ſous l'emblême de Flore.
C'eſt vous que dans ſes jeux *Toulouſe* chante encore,

Jadis, chez les Romains. Les *Florales* ou Jeux *Floraux.* Ces Jeux furent inſtituez l'an de R. 512. avant Jeſus-Chriſt 240. en l'honneur de Flore, pour obtenir l'abondance des fruits. [Le motif devoit ce ſemble bien plutôt les faire dédier à Pomone.] Ils ſe célébroient pendant la nuit le 28 d'Avril, & duroient ſix jours. Voyez la deſcription qu'Ovide en fait dans le cinquiéme Livre des Faſtes. C'étoit la Fête des Courtiſannes : auſſi y regnoit-il la licence la plus effrenée. Valere-Maxime rapporte [*lib.* 2. *c.* 10.] une ſcène qui ſe paſſoit en plein théâtre, laquelle ne pouvoit guére bleſſer davantage la pudeur. Le trait de Caton qui y eſt cité, prouve ce que peut ſur les eſprits, l'exemple d'un homme vertueux.

C'eſt vous que dans ſes Jeux. Les Jeux Floraux. Ils furent fondez l'an 1323. par une Dame de Toulouſe, appellée *Clémence Iſaure*, dont l'exiſtence eſt pourtant conteſtée par quelques Critiques, mais avec peu de fondement. Le prix qu'on décernoit étoit une couronne de fleurs, & Ronſard, le premier des Poëtes de ſon tems, fit gloire de l'avoir obtenue. C'eſt pour ſe conformer à l'eſprit de l'inſtitution primitive, que l'Académie des Jeux Floraux a donné aux quatre prix ou fleurs qu'elle diſtribue tous les ans [le 3 de Mai] le nom d'Amaranthe, de Violette, d'Eglan-

Dans ces jeux renommez, l'aiguillon du talent,
Des joûtes de l'eſprit le théâtre brillant,
Où l'on voit [1] Calliope, [2] Euterpe, [3] Polymnie,
Et toi, [4] fils de Maïa, diſpenſer au génie
Les renaiſſans bienfaits d'une illuſtre Sapho,
Que ces dons ont ſouſtraite à la nuit du tombeau.
Accepte cet éloge, immortelle *Clémence:*
Foible encens, mais offert par la reconnoiſſance.
Au printems de mes jours, je cueillis tes lauriers,
Et tu m'as du Parnaſſe aplani les ſentiers.
Quel mortel, déployant l'art de la [5] *Quintinie*,
Aſſervit ce jardin au loix de ſon génie?
Flexibles ſous ſa main, de jeunes arbriſſeaux
Rapprocheut leur branchage, & forment des berceaux.
Leur feuillage touffu s'étend ou ſe reſſerre,
A replis ſinueux s'unit avec le lierre.
Telle on voit, ſous des doigts agiles & ſubtils,
La ſoie avec la laine entrelaſſer ſes fils.
Dans ce ſombre [6] réduit, aſile ſolitaire,
L'aſtre du jour ne luit qu'à filets de lumiere.
Sur ce terrain uni, fermé de toutes parts,
S'éleve un long tiſſu de verdoyans [7] remparts.
A ce mur attachée, une aimable verdure
Offre à mon œil charmé la plus riche tenture.

---

tine & de Souci. On ſait que le premier de ces prix eſt adjugé à une Ode, le ſecond à un Poëme héroique, le troiſiéme à une piece de Proſe, & le quatriéme à une Eglogue ou à une Idyle.

1 Le Poeme.

2 L'Eglogue.

3 L'Ode.

4 Le Diſcours.

5 Directeur des Jardins du Roi ſous Louis XIV. Nous avons de lui un Ouvrage qui a pour titre: *Inſtructions pour les Jardins fruitiers & potagers.* Les amateurs du jardinage peuvent y puiſer des préceptes excellens, & que la nature du ſujet rend aimables.

Que j'aime à m'égarer de détour en détour,
Dans ce riant [1] dédale, impénétrable au jour!
Qu'il m'eſt doux de marcher dans cette double [2] haie,
Où le Zéphir badin dans les feuilles s'égaie!
En gerbe, à longs filets je vois jaillir des eaux.
[3] J'en vois d'autres former mille mouvans tableaux.
[4] Le marbre façonné par une main ſavante,
M'offre en ſes traits hardis une image vivante.
O vous, tant célébrez, jardins d'*Alcinoüs*,
Et vous, fameux jardins, dans les airs ſuſpendus,
Pour qui l'éfort humain ſurmonta tout obſtacle,
Non, vous n'étaliez point un ſi charmant ſpectacle.

---

1 Labyrinthes. 2 Allées garnies.

3 Tel eſt à Verſailles le baſſin de Latone, où l'art exprime ingénieuſement le trait que la Fable raconte. On voit la Déeſſe au milieu des payſans de Lycie, métamorphoſez en Grenouilles qui jettent de l'eau contre elle.

4 Statuës iſolées ou en grouppe.

O vous, tant célébrez. Homere a immortaliſé les Jardins de ce bon Roi des Phéaciens, par la peinture riante qu'il en fait dans le ſeptiéme Livre de l'Odyſſée, " Cette deſ-„ cription, *dit Madame Dacier dans ſes remarques*, étale „ tous les miracles de la poeſie d'Homere " L'éloge eſt parfaitement ſur le ton commentateur, preſque toujours exceſſif dans les louanges.

Et vous, fameux Jardins. Les Jardins de Sémiramis à Babilone étoient au nombre des ſept merveilles du monde. On en voit une deſcription magnifique dans Hérodote, Livre 1. dans Diodore de Sicile, Livre 2. & dans Strabon, Livre 16. Quinte-Curſe, qui les a auſſi décrits, dit ſenſément qu'il y a du fabuleux dans ce que les Hiſtoriens Grecs ont raconté de ces Jardins ſi renommez: *Vulgatum Græcorum fabulis miraculum.* Lib. 5. c. 1. En effet, il n'eſt guére vrai-ſemblable que dans des tems ſi peu éloignez du Déluge [Sémiramis regnoit environ l'an du monde 1950.] ce goût de magnificence, & l'art des embelliſſemens fuſſent déja en uſage.

Les yeux, de votre aſpect, étoient moins rejouis.
Cedez, cedez ſans honte aux jardins de LOUIS,
Ces jardins, orgueilleux des beautés qu'ils font naître,
Et plus fiers des regards de leur auguſte maître.
Champs, plaines, monts, forets, vous offrez à mes yeux
De vos divers tréſors l'amas prodigieux:
Simples conſervateurs, racines bienfaiſantes,
Aromates & fruits, & légumes & plantes,
Fleurs émaillant des prez le verdoyant tapis,
Pâturages enfin, des troupeaux ſi chéris.
Cette variété ſur la terre épandue,
Frappe d'étonnement ma raiſon confondue.
Dans l'eſpece des fleurs, des plantes & des fruits,
Qu'une même ſemence, en leur genre a produits,
Il n'eſt point de rapport exactement conforme.
Quelque diſparité s'annonce dans la forme.
Filles du même tronc, à des yeux pénétrans
Deux feuilles offriront des contours différens.
La face de la terre eſt une ſcène vaſte,
Un tableau riche, où regne un aimable contraſte.
Les êtres corporels, l'homme, les animaux,
Tous entre eux, dans leur forme, ont des traits inégaux.
En tout ce que tu fais, ô Sageſſe éternelle,
Tu ne peux t'épuiſer, & n'as point de modéle.
Dans ton juſte mépris, tu laiſſes aux humains
Cette uniformité dans l'œuvre de leurs mains.
Pour toi, que rien ne borne, & dont l'intelligence
Eſt ſeulement égale à ton pouvoir immenſe,

Deux feuilles offriront. Le P. Mallebranche pouſſe la choſe bien plus loin. " Il eſt certain, dit-il, que tous les corps „ naturels différent les uns des autres, ceux-là même que „ l'on appelle de même eſpece. . . . Une goutte d'eau a aſſu„ rément beaucoup de reſſemblance avec une autre goutte „ d'eau: cependant on peut aſſurer qu'on n'en peut pas „ donner deux gouttes, fuſſent-elles priſes de la même ri„ viere, qui ſe reſſemblent entierement. " *Recherches de la vérité, liv. 3. chap. 10.*

Dans tes œuvres, deſſein, marche, variété,
Tout eſt grand, infini, parfait, illimité.
Parmi ce vaſte amas de ſimples, de racines,
Dont les propriétés, dont les vertus divines
Nous ramenent ſouvent des portes du trépas,
Une écorce eſt produite en de lointains climats. *
Mon ſang, qu'un cours d'eſprits rapidement entraîne,
Mon ſang, à flots de feu roule de veine en veine.
Le friſſon ſuit l'ardeur, & leurs accès flotans
Sont tous deux aſſervis à des retours conſtans.
Cette écorce paroît. Son utile magie
A conjuré la fiévre, & m'a rendu la vie.
Tout mon corps eſt en proie aux plus vives douleurs,
Et de l'art vainement j'implore les faveurs.
Du paiſible ſommeil la douceur ſalutaire
Eſt en vain appellée : elle fuit ma paupiere.
D'un effrené délire enfans tumultueux,
Cent biſares tableaux ſont offerts à mes yeux.
Un ſimple bienfaiſant à mon ſecours s'avance. **
L'art des [1] *Hombergs* lui prête encor plus de puiſſance.
Breuvage aſſoupiſſant, il adoucit mes maux.
Le ſommeil ſur mes yeux épanche ſes pavots.
Tu fuis, tu diſparois, image fantaſtique.
L'homme calme ſuccéde au fougueux frénétique.
O des biens & des maux juſte diſpenſateur,
Ainſi donc, Dieu puiſſant, notre conſervateur,
Aux agens les plus vils ta ſageſſe confie
Le ſoin de prolonger le fil de notre vie.
Plus grand que notre eſprit ne te peut concevoir,
Tu fais dans la foibleſſe éclater ton pouvoir.
Quelles ſont dans ce champ ces tiges jauniſſantes,
Au ſouffle des zéphirs à longs plis ondoyantes ?

---

* Le Quinquina.

** Le Pavot.

1 Un des plus grands Chimiſtes de l'Europe, mort en 1715.

Rempart impénétrable, une forêt de dards
Environne un épi, l'arme de toutes parts.
Sous un riche fardeau je vois courber ſa tête.
Il évite, en pliant, les coups de la tempête.
Puis-je te méconnoître, ô précieux froment ?
Oui, c'eſt toi, des humains le plus pur aliment
Toute plante, tout grain te cede en abondance.
Vingt luſtres ne ſauroient altérer ta ſubſtance.

Toute plante, tout grain. Pline nous apprend [*lib.* 18. *c.* 10.] que dans une contrée de l'Afrique, un boiſſeau de blé ſemé en rapportoit cent cinquante. Il ajoute qu'en Béotie & en Egypte, un ſeul grain rendoit ſouvent cent épis, & à ce ſujet il fait judicieuſement remarquer l'attention de la Nature, ou plutôt de la Providence, qui a voulu que de toutes les graines, celle qui eſt ſpécialement deſtinée à nourrir l'homme, fût la plus féconde & la plus abondante. " *Tritico nihil eſt fertilius : hoc ei Natura tribuit, quoniam eo maximè alat hominem.* "

Vingt luſtres ne ſauroient. Le plus ſavant des Romains, Varron aſſure dans ſon Traité de la vie ruſtique [*lib.* 1. *c.* 5.] que le blé ſe conſerve pendant cinquante ans, lorſqu'il eſt ſerré avec l'épi dans des foſſes revêtues de paille, pour le garantir de l'humidité, & fermées avec ſoin afin que l'air n'y pénetre pas. Il pouvoit dire qu'avec ces précautions, auſquelles pourtant il en faut joindre quelques autres, le blé ſe conſerve plus de cent ans. Je vais citer en preuve un fait conſtaté. On lit dans un Mémoire de M. Reneaume, inſéré parmi ceux de l'Académie des Sciences [*an.* 1708: *pag.* 63.] qu'on trouva en 1707. dans la Citadelle de Metz, un ſouterrain où il y avoit un amas conſidérable de blé avec une étiquette qui marquoit qu'il y avoit été mis en 1578, c'eſt-à-dire, ſous le regne de Henri III. Il étoit encore auſſi frais que s'il n'eut été recueilli que depuis un an. Le pain qu'on en fit & qu'on préſenta au feu Roi & à toute la Cour, fut trouvé parfaitement bon. Sur ce récit, ce blé ſe conſervoit depuis cent trente ans.

Ton germe si fécond, si long-tems conservé,
Sert mieux au noble usage où tu fus réservé.
Un corps [1] que meut le vent, où [2] l'onde prisonniere,
T'écrase, te réduit en blanchâtre poussiere;
Puis un agent actif qui fermente dans toi,
Te change en aliment, & t'incorpore à moi.
Oui, leve un front altier, [3] Mocha : sois orgueilleuse;
Je vois naître en tes champs une graine fameuse.
L'arbre qui la produit sur ce bord fortuné,
Est de fleurs & de fruits en tout tems couronné.
Aux lieux de sa naissance inconnue, avilie,
Elle fuit indignée, & partout acueillie,
Elle aime à se répandre, à se multiplier.
Son domaine bientôt, c'est l'univers entier.

---

1 Moulins à vent. 2 Moulins à eau.

3 Ville de l'Arabie Heureuse, à l'embouchure de la Mer Rouge, & à quinze lieues du détroit de Babelmandel. C'est de cette Ville que vient le meilleur Caffé.

Aux lieux de sa naissance. Les propriétés du Caffé furent long-tems ignorées dans le Royaume d'Yemen en Arabie où il a pris naissance, & où il étoit regardé comme une graine inutile. On les connut par une voie assez singuliere, qui est rapportée par quelques Ecrivains, & nommément par M. Dufour dans son Traité du Caffé, *chap.* 4. J'y renvoie le Lecteur. Ce ne fut que vers le milieu du XVe. siecle qu'on fit usage de cette graine à Aden, port fameux sur le Golphe d'Arabie. Elle fut ensuite portée au Caire, delà à Constantinople, d'où elle se répandit de proche en proche dans toute l'Asie. Thevenot le voyageur est le premier qui l'apporta en France il y a près de 90 ans, & le Caffé, cette boisson aujourd'hui d'un usage si commun & si étendu, fut quelque tems à prendre faveur parmi nous.

Son domaine bientôt. Le Caffé a non-seulement passé de l'Asie dans l'Europe, mais encore il a pénetré jusques dans le nouveau monde. On en a fait de nombreuses plantations dans l'Isle de Bourbon, à Batavia, à la Martinique, & il y a parfaitement réussi, vû la chaleur du climat. Les Caf-

Mais que vois-je ? le feu ſur elle ſe déploie.
Dans un cachot d'acier un fer mouvant la broie.
Elle eſt réduite en poudre, & ſur l'ardent fourneau,
Noirâtre, elle bouillonne incorporée à l'eau.
Quel concours de vertus dans ſa boiſſon réſide !
Le ſang en eſt rendu plus actif, plus fluide,
L'aliment au foyer en eſt mieux digeré,
Le chile nourricier en eſt acceleré.
Les ſens appeſantis, les eſprits qui ſommeillent,
Doucement excitez, à ſon aſpect s'éveillent :
Mais bornons-en l'uſage, ou craignons que nos yeux
N'attendent trop longtems le ſommeil gracieux.
Ainſi la terre entiere, utilement féconde,
En herbages, en fleurs, en grains, en fruits abonde ;
Nourriture affectée aux êtres animez,
Qu'à milliers ſon auteur ſur ſa face a ſemez.

---

fiers y ſont auſſi féconds que dans l'Arabie, mais le Caffé qu'ils produiſent n'eſt pas auſſi bon que celui de Mocha.

Ils y montent, ainſi qu'au lieu de leur origine, juſqu'à la hauteur de 40 pieds, quoique le tronc n'excede gueres 4 à 5 pouces d'épaiſſeur.

Ainſi la terre entiere. Ciceron, dans ſon excellent Traité ſur la nature des Dieux, fait un magnifique tableau des merveilles en tout genre, dont la terre étale le frappant ſpectacle, & il en tire la preuve naturelle de l'exiſtence d'un premier Etre, d'une intelligence créatrice. *Quæ ſi, ut animis, ſic oculis videre poſſemus, nemo cunctam intuens terram, de divinâ ratione dubitaret.* Lib. 2. num. 39. J'ai crayonné les mêmes merveilles dans ce Chant & dans celui qui le précede. Puiſſent-elles démontrer au Matérialiſte la cauſe premiere qui les a produites, c'eſt-à-dire, un principe immatériel, un Etre auſſi ſage qu'intelligent !

SOMMAIRE
DU
CINQUIÉME CHANT.

CRÉATION des Oiſeaux, des Inſectes, des Reptiles, & des Quadrupédes. Que la nature a donné à chaque eſpece un inſtinct qui lui eſt propre. Effets de l'inſtinct dans les animaux en général. Les Oiſeaux. Deſcription de l'Aigle & des autres Oiſeaux de proie. Chaſſe de l'Oiſeau. Deſcription du Paon, du Pigeon domeſtique, du Roſſignol. Le chant des Oiſeaux, premier hommage que la nature rendit au Créateur. Les Oiſeaux du nouveau monde. Deſcription du Colibri, du Perroquet, du Cuntur ou Condor. Les Oiſeaux de paſſage. Deſcription du vol des Grues. Réflexions ſur les merveilles qui éclatent dans les opérations des Oiſeaux de paſſage. Effets du naturaliſme dans les Oiſeaux. Leur amour pour leurs petits, leur prévoyance, leur induſtrie. Merveilles dans la ponte des Oiſeaux. Les Oiſeaux aquatiques. Les Oiſeaux de nuit. Que Dieu a créé les Oiſeaux pour les faire ſervir aux decrets de ſa ſageſſe infinie. Les Inſectes. Deſcription du Ver à ſoie, des Fourmis, des Abeilles. Differentes eſpeces d'inſectes. Leurs propriétés. Eloge de M. de Reaumur. *Les reptiles. Deſcription de l'Aſpic, de la Vipere, de la Tarentule. Autres eſpeces de Reptiles venimeux. Digreſſion ſur le Mal phyſique, & réponſe à l'objection de* Spinoſa. *Les Animaux inviſibles. Que leur nombre eſt peut-être encore plus grand que celui des Animaux viſibles. Merveilles qu'offre aux yeux de l'eſprit, l'inconcevable petiteſſe de leurs organes. Les Quadrupedes.*

Description du Lion & de l'Eléphant, du Cheval & du Chien. Les Troupeaux. Leurs services relativement à l'Homme. Les Quadrupedes amphibies. Description du Crocodile. Dénombrement de différentes especes de Quadrupedes. Leurs propriétés, leur industrie. Art avec lequel le Castor construit son logement. Précis des divers atributs que l'Auteur de la Nature a départis aux Animaux.

CINQUIEME CHANT.

LOrsque la voix de Dieu, créatrice féconde,
Eut tiré du néant le ciel, la terre & l'onde;
Lorſqu'elle eut deſtiné l'aſtre brillant du jour
A diſpenſer ſes feux au terreſtre ſéjour,
La mer à s'exhaler en bulles d'eau légeres,
Pour abreuver les champs, pour former les rivieres;
Qu'elle eut couvert les prez de verdure & de fleurs,
Les guerets de moiſſons, tréſors des laboureurs:
D'êtres organiſez, d'eſpece différente,
D'un inſtinct moniteur ſuivant la loi conſtante,
Elle peupla la terre, & ces corps animez,
Dans l'air & ſur ſa face au loin furent ſemez.
Parmi ces animaux, les uns légers, volerent.
A replis tortueux les autres ſe traînerent.
Une troiſiéme eſpece à quatre pieds marcha.
Un eſſain de ceux-ci dans les bois ſe cacha,
Reçut un naturel féroce, ſanguinaire,
Fit ſentir à ſa proie une dent meurtriere.
D'autres furent pourvus de débonnaireté,
D'attachement pour l'homme, & de dócilité.
Mais tous, ſoit Quadrupede, Inſecte, Oiſeau, Reptile,
Reçurent un inſtinct auſſi reglé qu'utile,
Qui, principe & moteur de leurs affections,
Les aſſervit en tout à ſes impreſſions.
Dans eux ce ſage inſtinct que la nature imprime,
Eſt cette faculté, ce méchaniſme intime,

Qui les fait preſſentir, ſe conduire, arranger;
Chercher l'utile, voir, éviter le danger,
Qui les fait s'attacher chacun à ſon eſpece,
Qui pour leurs nourriſſons excite leur tendreſſe,
Et dans eux, par les ſens, fait naître tour à tour
Le plaiſir, la douleur, & la haine, & l'amour.
[1] Ils connoiſſent par lui leur foibleſſe ou leur force,
Avec leur ennemi leur éternel divorce,
Et ce cercle d'efforts, de ruſes, de détours,
Pour ſurprendre la proie, ou défendre leurs jours.
Enfin, actif & ſage, il agit dans la brute,
Comme dans le mortel la raiſon exécute.
Expoſez dans mes chants mille tableaux divers,
Innombrables eſſains de citoyens des airs.
Ouvrez un champ, fécond en étonnans ſpectacles,
Où le naturaliſme étale ſes miracles.
Quel eſt ce fier oiſeau, dont l'œil audacieux
Soutient le vif éclat de l'aſtre radieux,
Dont le vol intrépide au milieu des nuages,
Semble affronter la foudre, & braver les orages?
Il réunit la force à la vélocité.
Tantôt, au haut des airs il plane avec fierté;
Tantôt, impétueux, plus prompt qu'un trait rapide,
Il ſe rabat, il fond ſur un troupeau timide.
Aux yeux du berger même il enleve un agneau.
Sa ſerre enſanglantée emporte le fardeau.
Au courage hardi que dans lui je remarque,
Je reconnois des airs le ſuperbe monarque.
Fiers ſujets de ce Roi, paroiſſez tour à tour,
Faucon, Gerfaut, Milan, Sacre, Epervier, Autour,
Oiſeaux au bec tranchant, à la ſerre cruelle,
Tous avides de proie, & s'acharnant ſur elle,
De l'humble volatille odieux deſtructeurs.
Fui, timide Colombe, échappe à leurs fureurs.

---

1 *Callent in hoc cuncta animalia, ſciuntque non ſua modò commoda, verùm & hoſtium adverſa. Norunt ſua tela, norunt occaſiones, parteſque diſſidentium imbelles.* Plin. lib. 8. cap. 25.

Mais ſur toi le Milan fond d'une aîle rapide.
Sous ſa griffe il te preſſe, & ſon bec homicide
A coups réiterez te déchire le flanc;
Ton beau plumage tombe, empourpré de ton ſang.
Telle une aimable Fleur, de Zéphire adorée,
Expire ſous les coups de l'orageux Borée.
Ces oiſeaux meurtriers, & de proie affamez,
Pour les plaiſirs de l'homme ont-ils été formez?
Leur eſpece eſt enſemble & farouche & docile.
Dreſſez pour une chaſſe, aimable autant qu'utile,
Attentifs au ſignal, ſur le poing appuyez,
Ils fondent ſur la proie, & bientôt à nos pieds
Ils l'apportent ſans vie, & pour ſalaire attendent
Le butin [1] tout ſanglant qu'en vainqueurs ils demandent.
Amuſement des champs, enfant des doux loiſirs,
Sois mis par les Rois même au rang de leurs plaiſirs.
Promenons nos regards ſur cette ſcène vaſte.
Voyons de cent tableaux le merveilleux contraſte.
De la ſage nature, en leur diverſité,
Admirons & l'adreſſe & la fécondité.
Fixe ma vue, Oiſeau, dont le riche plumage *
Sur les autres oiſeaux te donne l'avantage.
Tu réunis en toi la grace & la beauté.
Ton corps d'or & d'azur eſt partout moucheté.
Que je me plais à voir cette brillante créte,
Ce pannache azuré qui flote ſur ta tête,
Ce regard noble & fier, ce port majeſtueux!
De ta rare beauté noblement orgueilleux,
Proméne avec fierté ta ſomptueuſe roue,
Lorſque le ſpectateur & t'admire & te loue:
[1] Préſent que tu reçus de la reine des cieux,
Si le vrai peut ici ſe joindre au fabuleux.
Colombe ** domeſtique, attache auſſi ma vue.
De quels doux agrémens ton auteur t'a pourvue!

---

1 Le gézier & les entrailles de la proie qu'ils ont apportée.

* Le Pan.

1 Ovid. Met. Lib. 1.

** Le Pigeon domeſtique.

De couleurs, ſur ton cou, quel riche aſſortiment,
Lorſque l'aſtre du jour le frappe obliquement !
L'œil en eſt enchanté. Ta blancheur raviſſante
Egale en vif éclat la neige éblouiſſante.
Reſpirant la concorde & l'aimable douceur,
Toujours chere à ton pair, conſtante en ton ardeur,
Chériſſant les doux fruits de ton amour fidele,
Inſtruis l'homme, & lui ſers, s'il ſe peut, de modele.
Aîlé chantre des bois, * tes accords gracieux
Prêtent un nouveau charme à ces aimables lieux.
Ils donnent au bocage une eſpece de vie.
Tel Orphée animoit les forêts de Scythie.
Quelle eſt de ton goſier la flexibilité,
De tes ſons la cadence & la variété !
Par ces ſons, dont la grace eſt toujours plus nouvelle,
Tu flates dans le nid, ta compagne fidele.
Tu chantes tes plaiſirs, & de l'aſtre du jour,
Voltigeant ſur l'ormeau, célébres le retour.
Dieu puiſſant, les oiſeaux par leurs tendres ramages,
Les premiers à ton être ont rendu des hommages.
Dès le commencement, la nature par eux
A ton trône porta ſon encens & ſes vœux,
Et chaque jour encor, dans les ſombres retraites,
De ſa reconnoiſſance ils ſont les interpretes.
Ah ! que dans leurs concerts, ils ne ceſſent jamais
De chanter ton pouvoir, ta gloire & tes bienfaits.
Mais quels ſont ces oiſeaux que m'offrent ces contrées,
Par tant de vaſtes mers de nos bords ſéparées ?
Mon œil, ſans ſe laſſer, voit cet oiſeau charmant,
Des bords Américains la gloire & l'ornement.
[1] Digne rival du Paon, ſa ſuperbe parure
Semble avoir épuiſé tout l'art de la nature.

* Le Roſſignol.

[1] La deſcription que je fais de cet oiſeau d'une beauté ſi raviſſante, me paroît en quelque ſorte avoir beſoin d'un garand qui en conſtate, pour ainſi dire, la fidélité. Je l'ai puiſée dans le Spectacle de la Nature, Tome I. page 303. L'Auteur cite lui-même ſes autorités.

Rien n'eſt ſi ſemillant que ſa vivacité.
Sa petiteſſe extrême ajoute à ſa beauté.
Quelles riches couleurs étale ſon plumage !
Tel l'arc majeſtueux brille dans le nuage.
Le cou d'un rouge vif, l'aîle d'un bleu-d'azur,
Les pieds & le bec noirs, les yeux d'un gris-obſcur.
D'un panache doré ſa tête eſt couronnée.
Du verd le plus riant cette tête eſt ornée.
Rapide, il fend les airs d'un vol précipité.
Dun puiſſant [1] ennemi ſon bec eſt redouté ;
C'eſt ſurtout contre lui que ſon courage brille,
Lorſqu'il oſe en ſon nid attaquer ſa famille :
De ſon petit foyer glorieux défenſeur,
Contre les fiers aſſauts d'un cruel agreſſeur.
Et toi *, des mêmes bords la ſeconde merveille,
Qui charmes mes regards autant que mon oreille,
De combien de couleurs ton plumage eſt couvert,
Et le rouge & le jaune, & l'azur & le verd !
Un cercle radieux entoure ta prunelle.
De l'éclat le plus vif, ardente elle étincelle.
Le glaive eſt moins tranchant que ton bec recourbé.
Mais quel rare talent tu nous as dérobé !
Sois fier de poſſéder, d'avoir ſeul en partage
L'art d'imiter ma voix, de parler mon langage :
Glorieux attribut, cherement acheté,
Il faut, pour en jouir, perdre ta liberté.
Pour contraſter, traçons l'effrayante peinture
Du plus terrible oiſeau ** qu'ait produit la nature.
O Pérou, tu n'as point de plus affreux fléau.
[1] Avec un bruit horrible il fond ſur un Taureau,
De ſa griffe en ſifflant l'éventre & le dévore.
L'homme, les animaux, tout le craint, tout l'abhorre.

---

2 C'eſt l'oiſeau qu'on appelle *Gros bec*. Il eſt fort friand des petits du Colibri.

* Le Perroquet.

** Le Cuntur ou Condor.

1 Garcillaſſo de la Véga, hiſtoire des Incas, liv. 8. c. 19. Derham parle auſſi de cet oiſeau formidable dans ſa Théologie phyſique, liv. 4. chap. 10, rem. 2.

On l'a vû, dans la plaine, enlever des enfans;
Déchirer, engloutir leurs membres palpitans:
Monſtre déſolateur, d'une hideuſe forme,
Dont la force répond à la [1] grandeur énorme,
Mais qui (Dieu bienfaiſant, j'admire ici tes ſoins)
Eſt, de tous les oiſeaux, l'oiſeau qui pond le moins.
Quelle nouvelle ſcène en merveilles féconde!
Quels ſont-ils ces oiſeaux à courſe vagabonde?
Pourquoi, dans un climat citoyens paſſagers,
Paſſent-ils de nos bords ſur des bords étrangers,
Et déſertant bientôt ces régions lointaines,
Reviennent-ils encore habiter dans nos plaines?
Des opérations d'un merveilleux inſtinct,
Reconnoiſſons ici le trait le plus diſtinct.
Ces oiſeaux prévoyans, inſtruits par la nature
A prévenir l'excès du chaud, de la froidure,
Cherchent de plage en plage un climat temperé;
Où le froid, où le chaud pour eux ſoit moderé.
Ainſi quand ſous un ciel ſans pluie & ſans roſée,
Des ardeurs du Lion l'Afrique eſt embraſée,

---

1 Il eſt de la hauteur de ſeize piés.

Eſt, de tous les oiſeaux. Garcillaſſo qui étoit originaire du Pérou, & qui écrivoit ſon hiſtoire ſur les lieux, dit qu'il n'a vû le *Cuntur* que deux ou trois fois dans ſa vie. Il ajoute que la femelle de cet oiſeau, le plus vorace & le plus nuiſible de tous, ne pond que fort rarement, & qu'autant qu'il le faut pour perpétuer l'eſpece. On peut tirer de ſon peu de fécondité un argument en faveur d'une Providence ſage & bienfaiſante. En effet, ſi le Cuntur multiplioit autant que la plûpart des autres oiſeaux, il eſt certain que l'eſpece devenant plus nombreuſe, dépeupleroit d'animaux le Pétou, & nuiroit beaucoup plus à l'homme.

Des ardeurs du Lion. Les Cailles en particulier paſſent d'Afrique en Europe ſur la fin du Printems, & elles y retournent au commencement de l'Automne, en traverſant par troupes la Méditerranée. On croit que les Hirondelles

Sur nos bords, moins brûlez de l'aſtre ardent du jour,
Ils viennent tous en foule établir leur ſéjour;
Et quand, dans nos climats, les enfans d'Orythie
Soufflent les noirs frimats ſur la terre engourdie,
Pour revoir leurs foyers ils repaſſent les mers,
Et, ſous un ciel plus doux, ignorent les hivers.
C'eſt alors que l'on voit les vagabondes Grues,[1]
S'élançant d'un rocher ſe perdre dans les nues.
En angle ſe formant, le volant bataillon,
Pour balancer l'éfort du fougueux aquilon,
Tient, dit-on, un caillou, contre-poids néceſſaire.
Un ſage conducteur guide la troupe entiere.
Il dirige la marche, à leur tête placé.
Par ſon cri menaçant le traîneur eſt preſſé.
Lorſqu'il faut faire halte en la traite forcée,
L'active ſentinelle auſſi-tôt eſt poſée.
Tout dort. Seule, elle veille, & le Pigmée altier
Ne ſauroit par ſurpriſe enlever un quartier:
D'une marche d'armée image véritable,
Si le récit pourtant n'eſt une vaine fable.
Parle, Naturaliſte: apreus-moi, ſi tu peux,
Par quelle méchanique & quel art merveilleux,
Les oiſeaux paſſagers déſertent leur demeure,
A telle ſaiſon fixe, à tel jour, à telle heure.
Quelle trompette ſonne & vient les avertir
Qu'il faut ſe raſſembler, qu'il eſt tems de partir?
Chacun eſt prêt. On part. Mais qui peut leur apprendre
Pour ne pas s'égarer, la route qu'il faut prendre?

---

reſtent en Europe. Ce qui fonde cette conjecture, c'eſt que celles des pays les plus ſeptentrionaux ne ſortent point de ces climats froids. On en trouve en Suede qui ſont à monceaux dans des cavités, & acrochées ſans mouvement les unes aux autres. A l'égard des Canards ſauvages & des Grues, on ne ſait pas préciſément en quelles contrées ils ſe retirent aux approches de l'hiver, mais il n'eſt pas douteux que ce ne ſoit dans des pays chauds.

1 Plin. lib. 10. cap. 23. Cic. de nat. Deor. lib. 2. num 49.

Quelle bouſſole ont-ils en traverſant les mers,
Lorſque la nuit étend ſes voiles dans les airs,
Lorſque les fiers autans.... O Sageſſe ſuprême,
Qui ne voit que ta main les conduit elle-même,
Que ta voix leur preſcrit par la voix de l'inſtinct,
Du départ annuel l'ordre & le jour diſtinct?
Je t'admire encor plus dans le naturaliſme
Dont tous les animaux ſuivent le méchaniſme,
Et qui, ſur chaque eſpece avec poids agiſſant,
Ateſte un Créateur & ſage & tout-puiſſant.
En combien d'attributs il ſe diverſifie!
Amours pour leurs petits, prévoyance, induſtrie,
Ruſes, ſagacité, ſoupleſſe, ſentiment:
Tableau vaſte, & qu'il faut ébaucher ſeulement.
Oiſeaux, pour vos petits quelle eſt votre tendreſſe!
Avec quels ſoins la mere à leurs jours s'intéreſſe!
Conſtante dans le nid, leur berceau merveilleux,
D'une ardeur empreſſée elle couve ſes œufs.
Le ſoleil meurt, renaît, & l'y retrouve encore.
La chaleur agiſſante enfin les fait éclore.
Alors un nouveau ſoin occupe ſon amour.
Elle ſort: elle va dans les champs d'alentour,
Chercher leur nourriture, & dès ſon arrivée,
Dans le bec entr'ouvert de la tendre couvée,
Du fond de ſon jabot épanche l'aliment.
Lorſqu'enfin parvenus au juſte accroiſſement,
Les petits hors du nid peuvent ſortir: le pere,
Des airs, en les guidant, leur ouvre la carriere.
Tel parmi les oiſeaux, eſt l'amour maternel,
Dont le ſoin de leur race eſt l'effet naturel.
Ce mouvement ſi doux, ce ſentiment intime,
Dans tous les animaux la nature l'imprime,
Et ſes ſoins careſſans & qu'elle rend ſi chers,
D'habitans infinis rempliſſent l'univers.
L'amour pour leurs petits leur eſt héréditaire.
Sur le rapport ſuſpect d'un préjugé vulgaire,
On voit de cette loi l'Autruche s'écarter.
Contre le cris du ſang oſant ſe révolter,

On voit de cette loi. Il eſt vrai que parmi les oiſeaux l'Au-

Sur

Sur le ſable brûlant des déſerts de Lybie,
Elle poſe ſes œufs, s'éloigne, & les oublie.
Sans doute ils vont périr. Cet abandon cruel
Les livre... Non. Celui dont le ſoin paternel
Sans relâche s'étend ſur la nature entiere,
Les cache ſous ſon aîle, & leur tient lieu de mere.
Il commande au ſoleil de les rendre féconds :
Le ſoleil les échauffe, & ſes brûlans rayons,
De la chaleur du germe accroiſſant la meſure,
Les font éclore au tems preſcrit par la nature.
Etre conſervateur, tu fais plus : ta bonté
Pourvoit à leurs beſoins, veille à leur ſureté.

---

truche ſeule s'écarte de la loi générale de la nature, ſuivant laquelle les animaux, ſoit ovipares, ſoit vivipares, prennent ſoin de leurs œufs ou de leurs petits. Mais parmi les inſectes & les poiſſons, il y a un très-grand nombre d'eſpeces qui s'écartent de cette même loi, comme l'Autruche. Les femelles de bien des inſectes, après avoir pondu leurs œufs à terre ou ſur des plantes, les abandonnent, & laiſſent à la chaleur du ſoleil le ſoin de les faire éclore. Celles de beaucoup de poiſſons dépoſent les leurs dans le vaſe, & ſe retirent enſuite à l'approche du mâle qui vient frayer ſur eux pour les féconder. C'eſt encore le procedé de quelques animaux amphibies, tel par exemple que les Crocodiles, qui cachent leurs œufs dans le ſable, où ils éclоſent ſans le ſecours de la mere. Mais de cet abandon je ne crois pas qu'on doive inferer que ces divers animaux, & l'Autruche elle-même ont de l'inſenſibilité pour leur couvée. Certaines précautions qu'ils prennent en la dépoſant, & qui ſont relatives à ſa conſervation, ſemblent plutôt prouver qu'ils ont de l'attachement pour elle. On peut dire avec fondement que l'Autruche & le Crocodile, que les inſectes & les poiſſons femelles qui abandonnent leurs œufs, ne s'en éloignent point par indifference, mais conformément à une loi particuliere à laquelle il a plû au Créateur d'aſſujettir leur eſpece.

O compagne du Coq, quelle eſt ta vigilance !
Quelle eſt pour tes pouſſins ta tendre prévoyance !
Que de ſoins prodiguez ! Que d'abondans ſecours !
De quel œil attentif tu veilles ſur leurs jours !
Bravant l'aboi du Chien, dont la dent les menace,
A coups de bec, ſur lui tu fonds avec audace.
Tes yeux, pour les défendre, en tout tems ſont ouverts.
Tu vois l'Autour ſur eux tournoyer dans les airs.
Tu *glapis* : à ce cris ta famille ſe cache.
C'eſt ainſi qu'au péril ta prudence l'arrache.
Raſſurée, elle accourt, elle vole vers toi,
Et ſa joie animée aquite ton effroi.
Admirons des oiſeaux l'adreſſe merveilleuſe,
Plus ſimple que notre art, & plus ingénieuſe,
Toujours promte & fidele à remplir leurs deſirs,
Et ſervant leurs beſoins ainſi que leurs plaiſirs.
Quel chef-d'œuvre, ô *Mezange*, à mes yeux tu préſentes !
Ton nid défie en art nos mains les plus ſavantes.
[1] De fils, de crins, de joncs quel entrelaſſement !
Que la mouſſe eſt au chanvre unie artiſtement !
De la toile qu'ourdit la fileuſe Araignée,
La loge eſt en dehors par tout environnée.
Des plumes en dedans couvrent ſon petit creux :
Duvet tendre & léger où repoſent les œufs.
En fabriquant vos nids, Oiſeaux, votre induſtrie,
Au gré de chaque eſpece, à l'infini varie.

---

1 Derham, Théol. Phyſ. liv. 4. c. 13, rem. 9. Willughbi, Ornithol. pag. 243. Pline parle amplement de l'adreſſe des oiſeaux à conſtruire leurs nids. Voyez ſon Hiſtoire naturelle, liv. 10. chap. 33.

En fabriquant vos nids. " Les oiſeaux, dit *Montagne*, " peuvent-ils planches leurs palais de mouſſe & de duvet " ſans prévoir que les membres de leurs petits y ſeront " mollement ? " Oui ſans doute ils le prévoient, & c'eſt en eux l'effet de ce principe ſenſitif qui les fait agir, & qui uni au corps de la brute, reçoit par ſon organe différentes ſenſations, & opere à ſon tour tous ſes mouve-

Je vois à l'Hirondelle employer le ciment,
Au Gorli les roſeaux : enfin, diverſement
La logette eſt conſtruite, & ce nid admirable
Eſt d'un bec, d'un bec ſeul l'ouvrage inimitable.
Mais qui leur dit à quoi ce nid eſt reſervé,
Et que le tems de pondre eſt pour eux arrivé ;
Qui leur dit de donner au berceau de leur race
Tantôt plus d'étendue, & tantôt moins d'eſpace,
Suivant qu'ils ſont en œufs ou plus ou moins feconds ?
O raiſon orgueilleuſe, ici tu te confonds,
Et cette méchanique où regne un ordre extrême,
Eſt l'ouvrage divin de l'Artiſan ſuprême.
En croirai-je mes yeux ? Et quels ſont ces oiſeaux,
Citoyens à la fois de la terre & des eaux !
Sur le pré verdoyant je les vois qui s'ébatent,
Puis dans un lac voiſin légerement s'abatent :
Leur corps au blanc plumage eſt ſur l'onde porté.
Sur ſon ſein il ſe joue, ou nage avec fierté,
Et las de ſillonner cette plaine chérie,
Ils regagnent le bord, rentrent dans la prairie.
O Cygne, je te dois ce ſpectacle pompeux,
Toi, qu'en aſtre [1] la Fable a placé dans les cieux,
Toi, ſimbole menteur de ces chantres ſublimes,
Dont Clio dans l'hiſtoire a conſacré les rimes.

---

mens méchaniques par le jeu de ſon action ſur lui. Ceci heurte l'opinion Cartéſiene, & très-directement ; mais l'opinion Cartéſiennne ne heurte-t-elle pas auſſi le préjugé naturel ? Voyez ci-après la note *Toi, centre les erreurs*, pp. 163. & 164.

1 Conſtellation du Cygne dans la partie ſeptentrionale du ciel.

Toi, ſimbole menteur. Je ne ſais ſur quel fondement les Poetes tant anciens que modernes comparent l'harmonie métrique, ou le Rithme, avec le chant du Cygne. Il n'y a certainement aucune analogie. Le chant du Cygne, loin d'être mélodieux, eſt fort déſagréable. Il eſt aigre, & approchant du cri de l'Oye. L'eſprit de juſteſſe qui regne aujourd'hui, & qui bien défini, n'eſt que l'eſprit philoſophi-

Tu formes, diſent-ils, les plus tendres accens,
Quand tu touches, ſurtout, à tes derniers momens:
Mais, fabuleux pour nous, ſur les bords du Méandre,
Au ſeul Dieu d'Hélicon ces chants ſe font entendre.
Les ombres de la nuit ont obſcurci les airs,
Le calme & le ſommeil regnent dans l'univers.
Quels lugubres accens dans l'horreur des ténébres!
Sortis des noirs cachots, vos retraites funebres,
Vous volez dans la plaine, oiſeaux [1] triſtes, hideux,
Et ces cris effrayans ſont vos concerts affreux.
En horreur aux mortels, à toute la nature,
Vous redoutez du jour la clarté douce & pure,
Et des autres oiſeaux ennemis obſtinez,
Contre vous à leur tour ils ſont tous acharnez.
Mais le jour naît. Fuyez. Allez dans vos ruines,
D'un bec enſanglanté dévorer vos rapines.
Des ennemis du jour dont luit la Vérité,
Soyez, oiſeaux hideux, le type déteſté.
Combien d'autres oiſeaux de differentes formes!
Et le Toucan au bec d'une groſſeur énorme,
Et la Pie éxerçant le larcin avec art,
La Perdrix au pied rouge, & le fangeux Canard,
Le Héron au long cou, la tendre Tourterelle,
La Cigogne au long bec, la frilleuſe Hirondelle,
Le Faiſan, la Fauvette, & mille autres enfin,
Tous ſortis des tréſors de l'Etre ſouverain,

---

que, devroit exclure de la Poeſie toute comparaiſon qui bleſſe la vérité phyſique. Il ſeroit, ce me ſemble, auſſi ridicule de comparer l'harmonie de la verſification de M. de Voltaire avec la prétendue douceur du chant du Cygne, que de comparer les yeux de *Philis* avec le Soleil. On eſt revenu de cette derniere comparaiſon, ſi rebatue par les Poetes du ſiecle de Louis XIII. Pourquoi ne pas revenir de la premiere qui n'eſt ni moins fauſſe ni moins puérile? Il eſt des erreurs poetiques accreditées par le tems, ainſi que certains préjugez populaires: mais leur regne ne doit pas être éternel, & c'eſt à la raiſon à le détruire.

1 Le Hibou, la Choüette, l'Orfraye, &c.

Pour être les héraults de ſa toute-puiſſance,
Pour remplir les decrets de ſa ſageſſe immenſe.

Entrez dans la carriére, Inſectes, paroiſſez,
Vous dans l'air, dans les champs, dans les lacs diſperſez,
Aimables ou hideux, bienfaiſans ou nuiſibles,
Les uns que nous voyons, les autres inviſibles,
Ceux-ci rampans, ceux-là s'élevant dans les airs,
Tous douez d'un inſtinct & d'atributs divers.
Ouvre un immenſe champ, ô merveilleux Inſecte, *
De ton toit [1] ſuſpendu toi-même l'architecte,
Dont l'art, noble rival des plus agiles doigts,
File ſans intérêt la parure des Rois.
Tranſporté ſur nos bords du rivage des Séres [2],
L'Europe s'enrichit de tes dons tributaires.
Un toit doré t'enferme, & de tes doigts [3] ſubtils
Tu formes ton ouvrage, imperceptibles fils.
Ta force prodiguée, en ce travail s'épuiſe.
Abatu, tu languis. Mais quelle eſt ma ſurpriſe!
Du brillant globe d'or qu'a tiſſu ton fuſeau,
De ce globe, ta tombe enſemble & ton berceau,
Tu ſors, & je te vois jouir d'un nouvel être.
4 En Papillon léger je te vois reparoître:

---

* Le Ver à ſoie.

1 Le peloton de ſoie où le ver eſt enfermé, & qu'on appelle *coucon*.

2 C'eſt du pays des Séres, ancien peuple des Indes, que les Vers a ſoie furent tranſportez en Europe, ſous l'Empire de Juſtinien, environ l'an 550. Voyez là-deſſus l'Hiſtoire ancienne de M. Rollin, Tom. X. pag. 446.

3 Ses pattes de devant ont des doigts extrêmement déliés!

4 Cette merveilleuſe métamorphoſe eſt commune, comme on ſait, entre le ver à ſoie & pluſieurs autres eſpeces d'inſectes, tels que les Chenilles, les Guêpes, les Abeilles, &c. qui de vermiſſeau deviennent *Nymphe* ou *Chryſalide*, & enſuite inſecte volant.

Des jeux que la nature offre à l'œil curieux,
Le plus frapant peut-être, & le plus merveilleux.
Eſt-ce vous que je vois, ô Fourmis prévoyantes,
Sur vos divers beſoins ſagement clairvoyantes,
Vous, qui dans vos foyers, aſiles ſinueux,
Bravez le froid, la pluie & l'aquilon fougueux?
Sous ces obliques toits quelle ſage police [1]!
Hors de vos ſouterrains quel actif exercice!
Vous marchez dans la plaine à nombreux bataillons.
Je vous vois dans un champ former de noirs ſillons.
Vous traînez un fardeau dont le poids vous affaiſſe.
A le faire rouler tous s'aide, tout s'empreſſe,
Et ce grain avançant par de communs efforts,
De vos petits greniers va groſſir les tréſors.
Tandis que dans les champs regnera la froidure,
Ces grains acumulez ſeront votre pâture.

---

[1] Voyez dans Aldrovande & dans Jonſton, une deſcription de la police & des loix établies parmi les Fourmis. Elle tient du merveilleux poetique, & tout ce que les Poetes ont dit de la conſtitution du gouvernement des Abeilles, n'en approche pas. Cet air de fiction eſt capable de décréditer un Naturaliſte, quant à l'exactitude.

Ces grains accumulez. Je ſuis ici l'opinion ancienne, & généralement reçue, touchant l'uſage auquel les Fourmis employent les grains de blé qu'elles emportent dans leurs ſouterrains. M. de Reaumur dans ſes Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes, [*Tom. II. prem. Mem. pag. 26.*] prétend que les Fourmis ne portent ces grains dans leurs habitations, que pour les *faire entrer dans la conſtruction de leur édifice*, & qu'elles paſſent l'hiver ſans manger, amoncelées les unes ſur les autres, & ſi immobiles qu'elles ſemblent mortes. " C'eſt, dit-il, ce qui ſera prouvé inconteſta-„ blement dans leur hiſtoire. „ Juſqu'à ce que M. de Reaumur ait fourni les preuves déciſives qu'il promet, on peut, je crois, être fondé à s'en tenir aux témoignages de Pline, d'Elien, d'Aldrovande & autres Naturaliſtes: prêt à revenir du ſentiment communément reçu, s'il eſt démontré que ce ſentiment eſt une erreur de fait.

Utile prévoyance ! Inſtructive leçon,
Qu'un inſecte, ô mortel, adreſſe à ta raiſon !
Quel ſourd bourdonnement vient frapper mes oreilles ?
D'une ruche s'éleve un nuage d'Abeilles.
D'un perçant aiguillon tout l'eſſain eſt armé.
De la ſoif du butin je le vois enflamé.
Leur cohorte [1] d'Hymette aſſaille les collines.
Fleurs, ouvrez votre ſein, & ſouffrez leurs rapines.
A nos beſoins, aux leurs ce larcin s'aſſortit.
En fluides tréſors [2] leur art le convertit.
Quelle ſubtile adreſſe éclate en cet ouvrage !
Que vois-je, ô fiere Reine, & quel fidele hommage ?
Ton trône eſt entouré d'une ſuperbe cour.
Tu ſçais récompenſer & punir tour à tour ;

---

1 Montagne dans l'Attique, abondante en fleurs de toute eſpece. On y voyoit de nombreux eſſains d'Abeilles, & on y recueilloit d'excellent miel. Tel étoit auſſi le mont Hybla en Sicile.

2 La cire & le miel.

Que vois-je, ô Reine. Je renvoie à tout ce que M. de Reaumur dit de curieux touchant la Reine des Abeilles, ou la mere-Abeille, en divers endroits de ſes Mémoires ſur les Inſectes. [*Tome V.*] Entre autres qualités, cette mere eſt ſi prodigieuſement féconde, que dans le cours d'une année elle donne quelquefois la vie à plus de quarante mille mouches. M. de Reaumur, en parlant des Abeilles *ouvrieres*, avoue que quelque merveilleuſe que ſoit la conduite de ces inſectes induſtrieux, il y a pourtant bien à rabattre de toutes les idées que d'anciens préjugez populaires nous en ont données. Avant lui le célebre Swammerdam l'avoit auſſi reconnu, & il s'en explique nettement dans l'excellent ouvrage qui a pour titre *Biblia Naturæ, ſive Hiſtoria Inſectorum.* L'autorité de ces deux grands Naturaliſtes eſt bien propre à faire déchoir dans notre eſprit le gouvernement des Abeilles, tant prôné par les anciens.

Ton trône eſt entouré. Ce tableau, j'en conviens, tient un

Et quand de tes ſujets la foule [1] trop nombreuſe
Surcharge ton royaume, & devient onéreuſe ;
Par ton ordre ſortant de tes Etats heureux,
Ils vont, en colonies habiter d'autres lieux.
Guidez du même eſprit, dans cette autre patrie
Ils tranſplantent leurs mœurs, leurs loix, leur induſtrie,
Ce noble inſtinct à qui l'aveugle antiquité
Départit un rayon de la divinité. [2]
Mais quoi ? J'oſe, imprudent, crayonner ces merveilles.
C'eſt à toi ſeul, Virgile, à chanter les Abeilles.
Ici, qui peut nombrer tant d'inſectes divers,
Qui rampent ſur la terre ou volent dans les airs ?
Et l'inſecte, flambeau pendant la nuit obſcure,

---

peu du faux merveilleux : mais j'ai cru être autoriſé à le peindre dans ce goût, & par le privilege de la Poeſie, & par l'exemple des anciens, qui chargent bien autrement la peinture. Pline donne à ſon *Roi* des Abeilles juſqu'à des gardes, & même des licteurs. [Il n'y manque que les faiſceaux.] *Circa regem ſatellites quidam, lictoreſque. Lib. 2. c. 18.* Elien place des ſentinelles à l'entrée du palais, & dans l'anti-chambre. L'idée d'une royauté métaphorique faiſoit naître toutes ces gentilleſſes, & on ſoutenoit juſqu'au bout la figure.

1 *Quum autem ex ſobole alveus apibus redundat, tanquam maximæ urbes hominum multitudine redundantes, ſic illæ colonias deducunt.* Ælian. Hiſt. Animal. lib. 5. c. 13.

2 *Eſſe apibus partem divinæ mentis, & hauſtus*
Æthereos dixere. Virg. Georg. lib. 4. v. 220.

Et l'inſecte. Le Ver-luiſant. Ceux que nous voyons à la campagne dans les nuits d'été ne jettent qu'une foible lueur : mais il y en a dans les Indes modernes qui répandent un éclat très-vif. Ce ſont, pour ainſi dire, des phoſphores animez. " Les Indiens, *dit le ſavant auteur de la Théologie des Inſectes*, " ne ſe ſervoient autrefois dans leurs „ maiſons & dehors d'aucune autre lumière. Lorſqu'ils „ marchent de nuit, ils en attachent deux aux gros doigts

[1] Et l'inſecte étalant la plus riche parure,
La bourdonnante Guêpe au cruel aiguillon,
La fileuſe Araignée & le bruyant Grillon.
Qui peut analyſer leur ſubtil méchaniſme,
Les divers attributs de leur naturaliſme,
Les effets étonnans de leur dexterité,
L'inſtinct, ſurtout, l'inſtinct qui leur eſt affecté?
Je n'oſe m'engager dans l'immenſe carriere,
Et RÉAUMUR [2] peut ſeul la fournir toute entiere.
Par ſon art, ſur l'inſecte un nouveau jour a lui.
Il s'ouvre des chemins inconnus avant lui.
Il étend la nature; & ſes ſavantes veilles
Semblent du Créateur agrandir les merveilles.

„ du pied, & en portent un à la main. Ces inſectes répan-
„ dent une ſi grande clarté, que par leur moyen on peut
„ lire, écrire, & faire dans une chambre toutes les autres
„ choſes néceſſaires. *Liv.* 2. *c.* 3. *rem.* 8. Le trait rapporté par le P. du Tertre dans ſon Hiſtoire des Antilles, auroit bien dû être cité. Il dit avoir lû ſon *Bréviaire* à la clarté d'un de ces Vers-luiſans. *L'Harpagon* de Moliere eût fait grand uſage de cette lampe naturelle.

1 La richeſſe & la variété des couleurs ſe font auſſi admirer dans la Cantaride, mais différemment dans l'inſecte qu'on nomme *Demoiſelle*, & dans pluſieurs ſortes de Papillons.

Sur l'induſtrie des Inſectes, voyez le quatorziéme chapitre du premier livre de la Théologie des inſectes par M. Leſſer, & les ſavantes remarques de M. Lyonnet.

2 Ce célebre Académicien, qui de tous les Naturaliſtes eſt celui qui a le plus approfondi la nature & les propriétés des inſectes, a donné juſqu'à préſent ſix volumes de Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de ces petits animaux. L'Ouvrage eſt eſtimé de tous les Savans de l'Europe par l'étendue des recherches, par l'exactitude des obſervations, & ſurtout par la ſagacité avec laquelle l'auteur a ſuivi les opérations des inſectes les plus cachées, & en a dévelopé le méchaniſme admirable.

LA nature féconde en ſpectacles divers,
D'animaux différens a peuplé l'univers,
Et cette ſcène riche & diverſifiée
Nous frappe d'autant plus qu'elle eſt plus variée.
D'animaux ſe traînant à replis tortueux,
Un nombre immenſe s'offre à nos avides yeux,
A ces yeux prévenus eſpece mépriſable.
Faux préjugé ! Mépris injuſte & condamnable !
Ah ! dans eux, Dieu puiſſant, brille autant ta grandeur,
[1] Que dans le Chérubin couronné de ſplendeur.
O bergers dont le pied foule l'herbe fleurie,
Interrompez vos jeux. Fuyez. Cette prairie
Recele le reptile * au venin le plus prompt.
[2] Avec l'herbe ſouvent l'œil trompé le confond.
Aſſaſſin déguiſé, le poiſon qu'il diſtile
Semble ſe conformer à ſa fureur tranquile.
Dans les bras de la mort il plonge ſans douleur,
Et d'un trépas tardif il épargne l'horreur.
[3] Tel il trancha tes jours, altiere Cléopatre,
Lorſque de ta beauté toujours plus idolâtre,

A ces yeux prévenus. L'auteur de la Théologie des Inſectes fait à ce ſujet une réflexion vraiment digne d'un Philoſophe chrétien. " Le plus petit vermiſſeau, dit-il, eſt l'ou-
„ vrage de l'Etre infini, auſſi-bien que l'animal le plus
„ parfait, & ſi Dieu n'a pas trouvé qu'il fût au-deſſous de
„ lui de le créer, pourquoi ſeroit-ce une foibleſſe à une
„ homme raiſonnable d'en faire l'objet de ſes recherches ?
„ D'ailleurs, le plus chetif des Inſectes eſt un ouvrage di-
„ gne d'admiration... Dieu ſeul peut opérer ces merveilles.
„ Il nous les offre, non comme des modeles à imiter, mais
„ comme autant de témoignages de ſa ſageſſe & de ſa puiſ-
„ ſance infinies. *Introduc. pag.* 2.

1 *Creavit in cœlo Angelos, in terra vermiculos : nec major in illis, nec minor in iſtis.* S. Auguſt.

* L'Aſpic.

2 Il y a des Aſpics qui ont le dos moucheté de petites taches verdâtres. Ceux-là ſont les plus venimeux.

3 Plut. in Ant.

Le fier rival d'Octave expirant à tes yeux,
Ta tendreſſe ne put ſurvivre à ſes adieux ;
Que d'un char triomphal fuyant l'ignominie,
A ta gloire on te vit ſacrifier ta vie.

J'apperçois ce reptile * ennemi de nos jours,
Mais dont l'art quelquefois tire d'heureux ſecours.
Malheur à l'imprudent qui ſous ſon pied le preſſe.
Il darde, furieux, ſa langue vengereſſe,
Et du creux de ſa dent vomit une liqueur,
Qui, meurtriere, enfante un trépas plein d'horreur.
Il s'arma contre toi, tendre épouſe d'Orphée. **
Tu foulois le gazon ſur les bords du Pénée.
Caché parmi les fleurs dans ces aimables lieux,
D'une nuit éternelle il couvrit tes beaux yeux.

Et toi, qui dans les champs de l'antique Tarente,
Exerces plus qu'ailleurs ta vertu malfaiſante,

---

* La Vipere.

Et du creux de ſa dent. " Le venin des Viperes eſt renfer-
„ mé dans une petite bourſe ou veſſie, placée aux génci-
„ ves près du bord ſupérieur des dents. Les dents ſont creu-
„ ſées en tuyaux afin d'élancer le venin dans la bleſſure
„ qu'elles font. Le creux de chaque dent ſe termine en une
„ fente longue, placée au deſſous de la pointe. C'eſt par
„ cette fente que ſort le venin. *Derham, Théol. Phyſ. Liv.* 9. *chap.* 1. *rem.* 8.

** Georg. Lib. 4.

Et toi, qui dans les champs. La Tarentule eſt une eſpece de groſſe araignée aſſez commune dans la Calabre, & ſurtout dans le terroir de Tarente, ville de la Poüille ; d'où elle a tiré ſon nom, & où elle eſt plus dangereuſe qu'ailleurs. Les effets ſinguliers que ſa piquûre produit ne ſont plus regardez comme une fable. Ils ſont très réels. On en voit une deſcription curieuſe dans les Mémoires de l'Académie des Sciences [*an.* 1702. *Hiſt. pag.* 16. *& ſeq.* qui ne ſont aſſurément point écrits par des hommes qui croyent légerement. Miſſon, dont l'exactitude n'eſt nullement ſuſpecte, en parle auſſi dans ſon voyage d'Italie, Tome III. Lettre 36.

Toi, qui par les effets [1] qu'enfante ton poiſon,
Confonds l'art d'Eſculape, & même la raiſon :
Je vois des malheureux ateints de ta piquûre.
L'un à la danſe, au rire eſt livré ſans meſure ;
L'autre, en ſe débatant, écume furieux.
Celui-ci pouſſe au loin des hurlemens affreux :
Symptômes ſinguliers, dont un ſon harmonique
Eſt l'unique remede & le vrai ſpécifique.

---

1 Parmi les effets ſurprenans de la piquûre de la Tarentule, l'averſion qu'elle cauſe pour le noir & pour le bleu, & au contraire l'amour pour le blanc, le rouge & le verd ſont des plus ſinguliers & des plus indéfiniſſables. Ces effets, au reſte, ont été conſtatez par des témoins oculaires, parmi leſquels on compte plus d'un Philoſophe.

Symptômes ſinguliers. Comme le remede eſt peut-être encore plus ſingulier que le mal lui-même, tout extraordinaire qu'il eſt, je me flate que le lecteur ne ſera pas fâché d'en voir ici le précis, & ſi j'oſe m'exprimer ainſi, la recette. Le voici tel qu'il eſt rapporté dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, à l'endroit cité.

" Lorſqu'un homme mordu eſt ſans mouvement & ſans
" connoiſſance, un joueur d'inſtrumens eſſaye differens
" airs, & quand il a rencontré celui dont les tons & la mo-
" dulation conviennent au malade, on voit qu'il commen-
" ce à faire quelque léger mouvement. Il remue d'abord les
" doigts en cadence, enſuite les bras & les jambes, peu
" après tout le corps. Enfin il ſe leve ſur ſes piés, & ſe met
" à danſer en augmentant toujours d'activité & de force.
" Il y en a tel qui danſe ſix heures ſans ſe repoſer. Après
" cela on le met au lit, & quand on le croit aſſez remis de
" ſa premiere danſe, on le tire du lit. On joue le même air,
" & il recommence à danſer. Cet exercice dure pluſieurs
" jours, mais tout au plus ſix ou ſept, juſqu'à ce que le
" malade ſe trouve fatigué, & hors d'état de danſer davan-
" tage, ce qui annonce ſa guériſon : car tant que le venin
" agit ſur lui, il danſeroit, ſi on vouloit, ſans aucune diſ-
" diſcontinuation, & il mourroit d'épuiſement. Enfin il

Que d'autres animaux, reptiles venimeux,
Le difforme Crapau, le Scorpion hideux,
Le Serpent à *ſonnette*, & la noire Araignée!
Mais j'entends une voix follement indignée.
Ces reptiles, dit-elle, éternels aſſaſſins,
Ne furent donc créez que pour nuire aux humains?
S'il étoit un Dieu bon, intelligent & ſage,
Les auroit-il formez pour ce funeſte uſage?
Leur exiſtence exclud & ſageſſe & bonté.
Impie, ah! dis plutôt que d'un juge irrité
Elle admet la juſtice, & que du premier pere
Elle punit en nous le crime héréditaire.
Les plus fiers animaux devoient te reſpecter,
Homme: mais contre Dieu tu t'oſes révolter;
Eux-mêmes contre toi ſoudain ils ſe mutinent.
Pour punir ta révolte, à te nuire ils s'obſtinent.

„ reprend peu à peu la connoiſſance, & revient comme „ d'un profond ſommeil, ſans ſe ſouvenir de ce qui s'eſt „ paſſé pendant ſon accès, non pas même de ſa danſe.“

Voyez au même endroit l'explication médico-phyſique de cette cure muſicale ſi étonnante, par M. Geoffroy de l'Académie des Sciences. Toute probable qu'elle eſt, elle a de fortes objections à eſſuyer.

Voyez ce que dit Derham du ſerpent à *ſonnette*, *Théol. Phyſ. liv. 2, chap 6. rem. 4.* Il croit que ce reptile dont le venin eſt extrêmement ſubtil, eſt le Baſilic des anciens: mais c'eſt avec peu de fondement. Il n'y a aucune marque caractériſtique qui puiſſe faire confondre le Serpent à ſonnette avec le Baſilic, tel que le décrivent les Naturaliſtes de l'antiquité.

Eux-mêmes contre toi. J'appliquerai à la révolte des animaux contre l'homme, ce que dit S. Auguſtin au ſujet de la révolte du corps contre l'ame. “ *Injuſtum erat ut obtem-* „ *peraretur à ſervo ſuo, qui non obtemperarat Domino ſuo.* L'homme déſobéiſſant à Dieu ſon Seigneur, a dû voir par un juſte retour les êtres irraiſonnables ſe ſouſtraire aux loix du maître que le Créateur avoit établi ſur eux. La dé-

Le Tigre & le Lion, le Léopard & l'Ours,
Tout ſe ligue, tout s'arme & menace tes jours.
L'inſecte devient même un fléau redoutable.
[1] Du Tiran de Memphis il infecte la table.
L'Egyptien par lui voit ſes champs ravagez.
[2] *Antiochus* par lui voit ſes membres rongez.
Pour ſemer l'épouvante au ſein de vingt provinces,
Pour noyer, quand il veut, leurs peuples & leurs Princes,
Que faut-il à ce Dieu, formidable vengeur?
L'imperceptible dent d'un vermiſſeau rongeur.
Mais, promtes à punir, ces verges de colere
Prouvent, même en frappant, ſa bonté tutélaire.
Le venin meurtrier de ce reptile impur,
Dans les mains des [1] *Chiracs* eſt un remede ſûr,
Et ce poiſon qu'il change en ſpécifique utile,
Devient de guériſons une ſource fertile.

ſobéiſſance du premier homme a donc été l'origine du renverſement de l'ordre, & dans le moral & dans le phyſique.

1 Exod. cap. 8. v. 6. 2 Machab. cap. 6 v. 8.

Pour ſemer l'épouvante. Les digues de la Hollande ont été plus d'une fois percées par de petits Vers aquatiques, [on les appelle *Vers à tuyau*] qui en rongent inſenſiblement le bois. C'eſt par les ouverrures qu'ils forment de proche en proche, que la mer a quelquefois ſubmergé des villages à plus de trente lieues d'étendue, & qu'elle a fait périr la plus grande partie de leurs habitans, & preſque tous les beſtiaux. Voyez dans l'Hiſtoire de l'Etabliſſement de la République de Hollande [*Liv.* 2.] le détail des ravages que fit dans la Zélande la plus mémorable de ces inondations, arrivée en 1532. Il n'y a guère plus de douze ans qu'un pareil déſaſtre penſa arriver par les vers à tuyau. On le prévint en faiſant une contre-digue dans les endroits les plus endommagez.

1 Mort premier Médecin du Roi, & avec la réputation d'un des plus grands Médecins de l'Europe.

Et ce poiſon qu'il change. Perſonne n'ignore que les

Tel l'amas de vapeurs qui porte dans ſes flancs
Et l'éclair, & la foudre, & la grêle, & les vents,
Epanche quelquefois ces flots qui font éclore
Les tréſors de Cérès, de Pomone, & de Flore.
Dans le genre animal, quels reptiles nouveaux,
Qui peuplent & les airs, & la terre, & les eaux?
Etres organiſez, vivans, mais inviſibles,
Peut-être plus nombreux que ceux qui ſont ſenſibles:
Etres, qui par milliers dans l'univers ſemez,
Forment un monde entier d'atômes animez.
De leur corps délié la petiteſſe extrême
Dérobe à nos regards leur exiſtence même.
Par le ſecours d'un verre [1] on les voit ſeulement.
L'œil admire, ſaiſi d'un juſte étonnement,

Viperes ſont d'un grand uſage dans la Médecine, & qu'on s'en ſert utilement dans pluſieurs genres de maladie. L'huile de Scorpion eſt un antidote contre le venin de ce reptile. On guérit la piquûre de bien des inſectes venimeux, en les écraſant ſur la plaie. A l'égard des minéraux qui ſont des poiſons, l'arſenic, l'antimoine, le réagal, &c. la Médecine emploie avec ſuccès ces poiſons ſi actifs, en les appliquant extérieurement. Au lieu donc d'accuſer témérairement la Providence d'avoir attaché des qualités malfaiſantes à certains reptiles, & à certains minéraux, on devroit au contraire la bénir de ce qu'elle nous fait trouver dans eux, des remedes à nos infirmités corporelles.

Etres, qui par milliers. Je ne parle point ici des *Animalcules*, ou Vers ſpermatiques, découverts par Leewenhoëk dans la ſemence des animaux, & apperçus par M. Harſtoëker dans celle de l'homme. C'eſt la plus étonnante des obſervations microſcopiques, & ſi elle eſt bien exacte, comme de ſçavans Phyſiciens l'aſſurent ſur le raport de leurs propres yeux, elle prouve mathématiquement que le nombre des animaux inviſibles eſt prodigieuſement ſupérieur au nombre des animaux perceptibles.

1 Le Microſcope.

De ce reptile abject la frappante ſtructure,
Des fibres & des nerfs l'adroite contexture,
Dans la *ténuité* de leurs débiles corps,
La ſoupleſſe & le jeu de différens reſſorts,
De tous leurs mouvemens, à peine perceptibles,
L'ordre, l'enchaînement, les progrès inſenſibles,

De ce reptile abject. La Nature, dit Pline, [*lib.* 11, *c.* 2,] n'eſt nulle part ſi parfaite que dans les petits objets. C'eſt là un axiôme. En effet, la conformation des organes du Ciron eſt encore plus admirable, vû leur extrême petiteſſe, que la conformation des organes de l'Eléphant ou de la Baleine, dans leurs amples proportions. Quelle doit être la ténuité de ſon criſtallin, de ſon ventricule, de ſes inteſtins! Je dis plus. Il y a dans cet atôme vivant, des muſcles, des nerfs, des veines, du ſang: dans ce ſang il y a des humeurs, dans ces humeurs des corpuſcules de matieres hétérogénes. Et tous ces vaiſſeaux, tous ces eſprits qui y circulent avec le ſang, ſont renfermez dans le corps d'un animal preſqu'imperceptible: idée qui étonne & laſſe l'imagination, lorſqu'elle veut l'approfondir. L'homme eſt placé entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petiteſſe: & ſi les diſtances incommenſurables des corps céleſtes caractériſent l'immenſité du Créateur, la méchanique admirable du corps animal prouve ſon intelligence infinie.

De tous leurs mouvemens. " Il eſt non-ſeulement impoſ-
„ ſible de compter le nombre des petits animaux renfer-
„ mez dans une ſeule goutte de l'écume verte qui flotte
„ ſur l'eau des étangs; mais il l'eſt encore d'aſſigner leurs
„ mouvemens, parce que ces petites créatures ſont dans
„ une agitation perpétuelle qui les fait à tout moment
„ changer de place. J'en ai ſouvent vû avec le microſcope
„ plus d'une centaine qui ſautoient & fretilloient dans une
„ goutte qui n'étoit pas plus groſſe que la tête d'une épin-
„ gle. Dans l'eau poivrée, il y en a de beaucoup plus pe-
„ tits: auſſi en voit-on un beaucoup plus grand nombre

Méchaniſme ſecret qu'on ne peut pénétrer,
Qui confond la raiſon, forcée à l'admirer.
Ah! je te reconnois à ces frappans ſpectacles,
Grand Dieu, toi, dont la main n'enfanta que miracles,
Qui dis, & tout fut fait, qui, comme en te jouant,
D'un mot ſeul fis ſortir l'univers du néant,
Manifeſtas ta gloire & ton pouvoir immenſe,
Et marquas tout au ſceau de ton intelligence.

Du champ que je parcours quelle eſt l'immenſité!
Quel ſpectacle à mes yeux eſt encor préſenté?
Quadrupedes, c'eſt vous que m'offre la nature,
Différens en eſpece, en grandeur, en figure,
L'un ennemi du ſang, & l'autre meurtrier,
Celui-ci fin, ſubtil, & celui-là groſſier,
En innombrable eſſain répandus ſur la terre,
Le fort livrant au foible une éternelle guerre.
Tu domines ſur tous, ô ſuperbe animal,
En audace, en courage, en force ſans égal,
Roi cruel, par la crainte exerçant ta puiſſance,
Et faiſant tout trembler, tout fuir par ta préſence.
La forêt retentit de tes rugiſſemens.
Ta queue à coups preſſez bat tes robuſtes flancs.
Je vois tes yeux ardens s'enflamer de colere,
Et ton cou ſecouer ſa flotante criniere.
Tu marches vers ta proie. Elle fuit, mais en vain:
Tu fonds comme un éclair ſur la Biche & le Dain.
Immolant la victime à ta fureur vorace,
Ta griffe d'un ſeul coup à tes pieds la terraſſe,
Et d'un ongle pointu ſes membres déchirez
Sont d'une dent avide auſſi-tôt dévorez;
Mais d'ailleurs généreux, noblement magnanime,
Symbole du héros au courage ſublime,

„ dans une goutte de cette eau poivrée de la même groſ-
„ ſeur, que dans la goutte de l'écume verte. " *Derham, Théol. Phyſ. liv.* 8. *chap.* 4. *rem.* 13.

Voyez ſur le même ſujet les Leçons de Phyſique expérimentale par M. l'Abbé Nollet, Tom. I. pag. 57.

Symbole du héros. Richard I. Roi d'Angleterre (en 1189)

Souvent docile au joug, reconnoiſſant enfin,
Tu défendis les jours de l'eſclave Romain.

Quelle eſt donc cette maſſe à figure hideuſe,
A démarche peſante, à groſſeur monſtrueuſe?
Deux epieux acerez d'une extrême blancheur,
A qui l'oſe approcher inſpirent la terreur.
Du front de l'animal ſort une trompe énorme,
Qui le rend plus terrible, enſemble & plus difforme,
Qui s'abaiſſe ou s'éleve avec agilité,
Qui fait enfin ſa force & ſa dexterité.

---

fut ſurnommé *Cœur de Lion*. Le beau portrait que le P. d'Orleans fait de ce Prince belliqueux, juſtifie la dénomination. Je l'inſererai ici, dût-il être regardé comme un hors-d'œuvre. " Richard étoit véritablement brave, hardi, entreprenant, déciſif, mépriſant le danger, quoiqu'il le connût, & ſçachant pourtant l'éviter lorſqu'il le jugeoit inutile à ſa gloire ou à ſes deſſeins: ſoldat intrépide, habile Capitaine, vigilant, actif, prenant bien ſon parti, aſſez heureux, & dans les revers n'ignorant pas l'art des reſſources." *Hiſtoire des Révolutions d'Angleterre, Tome I. liv. 2.*

Les portraits de Saluſte, ſi juſtement eſtimez, ne me paroiſſent pas plus beaux que celui-là, qui n'eſt pas le ſeul de cette force dans l'ouvrage de l'Hiſtorien moderne.

Tu défendis les jours, La reconnoiſſance d'un Lion envers l'Eſclave Androcle eſt trop connue, pour que je rapporte ici l'avanture qui la fit naître. Aulu-Gelle raconte [*Noct. Attic. lib. 5. cap. 14.*] cette hiſtoire ſinguliere, ſur le témoignage d'Appion qui aſſuroit avoir vû à Rome le fait de ſes yeux, & Séneque en parle en ces termes: " *Leonem in amphitheatro ſpectavimus qui unum è beſtiariis agnitum, cum quondam ejus fuiſſet magiſter, protexit ab impetu beſtiarum.*" [De Benef. lib. 2. c. 19.] C'eſt d'après Aulu-Gelle que Montagne décrit la même avanture dans ſes *Eſſais*, liv. 2. chap. 12. avec cette naïveté & cette énergie qui caractériſent ſon ſtile.

C'eſt toi, fier Eléphant, poids utile à la terre,
Nous ſervant dans la paix, nous ſervant dans la guerre,
[1] Docile, induſtrieux, doux au ſein des cités,
Et même d'un enfant ſuivant les volontés,
Mais terrible & cruel dans les champs de Bellone,
Renverſant, écraſant tout ce qui t'environne,
Et du haut de la tour que je vois ſur ton dos,
Faiſant par des guerriers pleuvoir les javelots.
En courage, en audace au ſeul Lion tu cedes.
Mais peignons le plus beau de tous les Quadrupedes,
Le Cheval belliqueux, lui qui dans ſa fierté,
Semble ſentir ſa force ainſi que ſa beauté.
Quels crins longs & flotans ! quelle fine encolure !
Quel jarret ſouple & fort ! Quelle ſuperbe allure !
Quelle croupe arrondie, & quel air martial !
De toutes ces beautés fois fier, noble animal.
Sous un plus riche aſpect, ici je t'enviſage.
J'admire ta vigueur, ta fierté, ton courage,
Tes ſervices, enfans de ta docilité,
Ton amour pour ton maître, & ta fidélité.
Tu te plais au milieu des horreurs de Bellone.
Je te vois attendant que la trompette ſonne,
L'œil ardent, reſpirer le combat haſardeux.
Impatient, ton pied frappe le champ poudreux.
Ton fier henniſſement appelle le carnage.
Au ſignal, dans les rangs tu t'ouvres un paſſage.
Tu voles à travers les glaives, les épieux,
Vainqueur, ou périſſant d'un trépas glorieux.
Termine ces tableaux, trop entaſſez peut-être,
Commenſal, compagnon, tendre ami de ton maître,
Toi, contre les erreurs d'un ſyſtême abuſif,
L'argument le plus fort & le plus déciſif.

---

[1] Sur la docilité & ſur l'induſtrie de l'Eléphant, voyez Elien, *Hiſt. Animal. lib. 2. cap.* 11. & M. l'Abbé de Choiſi, Journal du Voyage de Siam, pag. 244. Pline en parle auſſi, mais il exagere.

Toi, contre les erreurs. Le ſyſtême des Automates. L'expoſition de ce fameux ſyſtême, même abregée, demande

Parmi les animaux, doué par préférence
D'un inſtinct plus parfait, de plus d'intelligence,
Ta ſubtile induſtrie étonne la raiſon.
Tu ne ſembles agir qu'avec réflexion.
Au machiniſme en vain Deſcartes te rabaiſſe,
Dans tout ce que tu fais regne un air de juſteſſe,
Un je ne ſçais quel ordre & quel diſcernement,
Voiſins, preſque rivaux de notre entendement.
[1] Plus d'un trait merveilleux t'a placé dans l'hiſtoire.
Oſe t'en applaudir, mais tire plus de gloire
De l'amitié de l'homme & des ſecours heureux
Qu'aime à lui prodiguer ton zéle généreux.
Je te vois à ſa porte, active ſentinelle,
Veiller ſur ſon tréſor avec un ſoin fidele.
Il t'appelle, & ſoudain tu voles à ſa voix.
Il ordonne, & ſoumis, tu reſpectes ſes loix.
A la chaſſe, pour lui tu prouves ton adreſſe,
Le châtiment ne peut amortir ta tendreſſe,
Et ta fidélité jamais ne ſe dément.
Mais, ô trait ſignalé de ton attachement!

---

une diſcuſſion qui excéderoit les bornes d'une note. Je renvoie à l'analyſe détaillée qu'en fait un grand Métaphyſicien [*M. Boullier*] dans la premiere partie de l'excellent ouvrage qui a pour titre : *Eſſai philoſophique ſur l'ame des bêtes*, dans lequel le ſyſtême des Automates eſt très-ſolidement réfuté. Je me bornerai à dire, en me ſervant de ſes termes, que l'hypothèſe Cartéſienne révolte le préjugé naturel, qu'elle amuſe la raiſon quelque tems, & qu'enfin elle ſe voit détruite par la raiſon même. On eſt revenu de l'Automatie, comme on revient de ces modes qui ne plaiſent que par leur ſingularité. Du reſte, je me réſoudrois plutôt à faire les *bêtes* de pures machines, que des êtres *animez par des Démons*. L'un n'eſt pas ſi abſurde que l'autre, indépendamment des conſéquences du dogme de la nouvelle hypothèſe.

[1] Les preuves de la ſagacité du Chien ſont en trop grand nombre, pour pouvoir être citées ici. Je renvoie à celles que Montagne rapporte dans ſes Eſſais, liv. 2. chap. 12.

Souvent de l'aſſaſſin repouſſant la furie,
Ton amour à ton maître a conſervé la vie.
La plaine & les coteaux, les bois & les vallons
Sont inondez au loin de Troupeaux vagabonds,
Animaux nous prêtant des ſecours innombrables.
Les uns fiers, ſont armez de cornes redoutables.
De poils longs ou crépus les autres ſont couverts.
Mais ici quels tableaux à mes yeux ſont offerts?
Le Chevreau ſemillant bondit ſur la prairie.
La docile Brebis broutte l'herbe fleurie.
Le Taureau frappe l'air d'un long mugiſſement.
Au combat il s'apprête, & terrible aſſaillant,
A ſon rival altier diſpute une Geniſſe.
Sur la cime d'un roc, au bord d'un précipice,

Ton amour à ton maître. S'il y a eu des Chiens qui ont ſauvé la vie à leur maître attaqué par des malfaiteurs, il y en a eu qui ont fait connoître par divers ſignes qu'il avoit été aſſaſſiné. Le Chien d'Auberi de Montdidier fit encore plus. Témoin de l'aſſaſſinat de ſon maître, il pourſuivit par tout le meurtrier, nommé Macaire, en aboyant ſans ceſſe contre lui, & même en tâchant de le mordre. Cet acharnement peu naturel fit naître des ſoupçons, qui fortifiez par quelques autres indices, déterminerent les Juges à procéder par la voie de l'*épreuve*, comme c'étoit encore l'uſage abuſif en ce tems-là. [Le fait ſe paſſa en 1371.] Il fut décidé que Macaire & le Chien combattroient en champ clos. L'accuſateur entra dans la lice, n'ayant pour défenſe que ſes armes naturelles. L'accuſé, armé d'un bâton, parut ſur l'aréne, & le duel, d'eſpece toute nouvelle, commença en préſence de Charles V. & de toute ſa Cour. Le Chien s'élança ſur ſon ennemi, le prit fortement à la gorge, & le terraſſa. Macaire fut déclaré vaincu, & livré comme coupable à la rigueur des loix. Cette avanture ſinguliere eſt racontée par pluſieurs écrivains, & nommément par Scaliger [*Exercit. adverſ. Cardon.* 202, *Sect.* 6.] & par le P. de Montfaucon, dans ſes monumens de la Monarchie Françoiſe, tom. 3. pag. 70.

La Chevre, ſans effroi, grimpant d'un pied léger,
[1] Eſt comme chancelante & ſuſpendue en l'air.
Paiſſez, heureux troupeaux, paiſſez l'herbe chérie,
Mais redoutez du Loup la cruelle furie.
Compagnon de vos pas, défenſeur de vos jours,
Le Chien ſouvent en vain vous prête ſon ſecours.
Au bercail l'ennemi s'eſt ouvert un paſſage.
Il égorge. Il déchire. Il aſſouvit ſa rage.
Dans ce même bercail, le paiſible berceau
De l'Agneau foible encore, & du tendre Chevreau,
Un ſpectacle admirable eſt offert à ma vue.
Des petits, au haſard, la troupe eſt confondue.
La mere, dans la foule, a démêlé le ſien.
L'inſtinct vers lui la guide, & ce ſecret lien,
Pendant la nuit entiere à ſes côtés l'attache.
Une douce liqueur de ſes flancs ſe détache.
Le foible nourriſſon s'en abreuve à longs traits:
Source pour ſes beſoins ne tariſſant jamais.
Tels ſont les ſoins conſtans de cette mere tendre.
Que de bienfaits ſur nous ces Troupeaux vont répandre!
Le Bœuf au pas tardif ſillonne nos guérets,
Et prépare la voie à la riche Cérès.
Le Taureau nous prodigue une force agiſſante,
La fabuleuſe Io ſa créme nourriſſante,
Le Mouton, la Brebis une épaiſſe toiſon,
Qui, tiſſue avec art, fait braver l'aquilon,
Une chair deſtinée à notre nourriture.
Terreſtres animaux, l'Auteur de la Nature
Vous a ſoumis à l'homme: il vous tient ſous ſa loi.
Vos jours ſont dans les mains de ce ſuperbe Roi.
Qu'il ſache cependant ce Roi, que vos ſervices
Sont faits pour ſes beſoins & non pour ſes caprices.
Que d'un ſceptre de fer il ne gouverne pas
Des ſujets moins que lui, traîtres, cruels, ingrats.
Il eſt des animaux dont l'eſpece féconde
Habite tour à tour ſur la terre & dans l'onde.

---

1 *Dumoſa pendere procul de rupe videbo.* Virg. Eclog. I.

L'un & l'autre élément, par un accord heureux,
Sont à leur genre propre *analogues* tous deux.
Tu vois, ô Canada, ſur tes rives fleuries,
L'adroit Caſtor marcher dans les vertes prairies.
Près des murs de Memphis, l'intrépide Ichneumon
Abandonne du Nil le fertile limon.
L'Hippopotame ſort de ſes grottes profondes,
Et foule le gazon arroſé de ſes ondes.
Mais de ſon ſein s'élance un dragon furieux.
Son aſpect effroyable épouvante mes yeux.
Nil, tu ne caches point ſous ton onde fangeuſe,
Un monſtre plus terrible, à forme plus hideuſe.
Par tout ſon corps énorme eſt d'écailles ſemé,
Et par l'acier tranchant ne peut être entamé.
Il dévore bien moins qu'il n'engloutit ſa proie.
Souvent pour la ſaiſir, quelle ruſe il déploie!
Il pouſſe un cri plaintif, caché ſous des roſeaux,
Cri mortel pour celui qu'attirent ſes ſanglots.

Par tout ſon corps. " Il y a dans les marais ſur les bords „ du Gange, des Crocodiles qui ſont ſi grands, qu'un hom„ me pourroit ſe tenir debout entre les deux machoires „ lorſqu'ils ont la gueule ouverte. On en a pris dans l'Iſle „ de Madagaſcar, qui avoient dix toiſes de long, c'eſt-à-dire, „ 60 piés. " *Hiſtoires des Indes Orientales anciennes & modernes, par M. l'Abbé Guyon, tom. I. p.* 188. Cette longueur, toute énorme qu'elle eſt, n'approche pas à beaucoup près de celle du monſtrueux Crocodile, appellé dans l'Hiſtoire le *Serpent de Pagrada*, dont je parlerai bientôt.

Il pouſſe un cri plaintif. Feu M. de Maillet, ancien Conſul de France au Caire, & Auteur de Mémoires curieux concernant l'Egypte, m'a raconté que paſſant un jour le long du Nil, il entrevit un Crocodile qui étoit caché parmi des roſeaux, & qu'il pouſſoit un cri tout ſemblable à celui d'un enfant qui pleure. Par cette ruſe, ces animaux attirent le paſſant, trompé dans l'objet qui excite ſa pitié. Lorſqu'il eſt à portée, ils ſe jettent bruſquement ſur lui, & le dévorent. De ce cri trompeur du Crocodille eſt venu ſans

De ce monſtre cruel l'eſpece trop féconde
Feroit d'affreux dégâts : mais l'Arbitre du monde
Oppoſe à ſes fureurs deux puiſſans ennemis,
Dans leur haine pour lui conſtamment affermis.
L'un pénetre en ſon ſein, & ronge ſes entrailles.
L'autre perce le mur que forment ſes écailles.
Monſtre, qui de carnage & de ſang alteré,
Fut pourtant comme un Dieu, dans l'Egypte adoré.
Tel étoit ce dragon à griffe meurtriere,
Qui ſoutint le combat contre une armée entiere,
Ce monſtrueux Python qu'aux bords du [1] *Bagrada*,
Le camp de Régulus comme un fort aſſiégea,
Qui, réſiſtant au fer, vit armer ces machines
Accablant les ramparts ſous de vaſtes ruines,

---

doute le proverbe latin : *Crocodili lacrimæ*, des larmes ſimulées. M. l'Abbé Maſcrier a depuis rédigé ces Mémoires, & il les a donnez au Public ſous le titre de *Deſcription de l'Egypte*. Je ſuis ſurpris que le trait que je viens de rapporter, n'ait pas été inſeré dans l'article où il eſt parlé du Crocodile.

Oppoſe à ſes fureurs. L'Hippopotame & l'Ichneumon. Le premier, qui a la forme d'un Veau, eſt ſans ceſſe en guerre avec le Crocodile, & il en eſt ſouvent vainqueur. Le ſecond, qui eſt un gros Rat, cherche les œufs que le Crocodile dépoſe dans le ſable ſur le rivage du Nil, & il les briſe ſans les manger. Lorſque le Crocodile dort, il entre dans ſa gueule, qui eſt toujours ouverte, pénétre dans ſes entrailles, & les ronge. Enſuite il s'ouvre une iſſue en lui perçant le ventre, dont la peau eſt fort tendre.

1 Fleuve d'Afrique qui paſſe entre Utique & Carthage. On le nomme aujourd'hui Megrada.

Qui, réſiſtant au fer. Valere-Maxime [*lib.* 1. *c.* 8.] rapporte ce fait hiſtorique qu'il avoit puiſé dans une des Décades de Tite-Live qui nous manquent. Quelle devoit être la force de ce Crocodile monſtrueux, puiſqu'il réſiſta longtems à tous les traits des Baliſtes & des Catapultes, & qu'on eut bien de la peine à l'achever après qu'il eut été

Brava

Brava long-tems leurs traits, & ne fut terraſſé
Que par un roc énorme en tourbillon lancé.
Quadrupédes, épars dans les bois, dans la plaine,
Vous ſemblez inonder votre immenſe domaine.
Je vois le Sanglier à l'ivoire tranchant,
A la gueule écumante, au poil ſe hériſſant;
Le Tigre furieux à la peau mouchetée,
A la dent ſi ſouvent de meurtre enſanglantée;
L'Ours au difforme corps, & l'affreux Léopard
A la griffe acerée, au farouche regard;
Le Cerf au bois fourchu; la cruelle Panthere;
Et la Biche au poil fauve, à la courſe légere;
Et le ruſé Renard; & le Loup meurtrier;
L'Ecureuil plein de feu; le Singe grimacier;
Et l'animal, fléau de la Souris crédule;
Et celui dont le dos s'éleve en monticule,
Qui, d'un genou flexible à terre s'abaiſſant,
Reçoit & [1] porte au loin le faix le plus peſant;
Mille autres dont l'eſpece à l'infini varie,
Et ſe reproduiſant, ſans ceſſe multiplie.
Ils engendrent, du jour où l'Etre créateur
Mit dans chaque animal un germe producteur,

---

terraſſé par une énorme pierre qui lui briſa l'épine du dos! Pline nous apprend [*liv.* 8. *c.* 4.] que ſa peau, que Régulus envoya à Rome, étoit longue de ſix vingts piés, ce que confirme Valere-Maxime. Malgré ces autorités, cette prodigieuſe longueur me paroît un peu difficile à croire.

[1] Le Chameau porte juſqu'à dix quintaux, dans une traite de neuf ou dix lieues. De-là vient qu'en Orient on le nomme le *Navire de terre*.

Mit dans chaque animal. Selon la loi générale de la nature, les animaux multiplient par la voie de la génération. Cette vérité n'a jamais été révoquée en doute à l'égard des grands animaux: elle eſt trop ſenſible; mais quant aux petits, tels ſont les inſectes, les Philoſophes de l'antiquité ont cru, ſur la foi d'Ariſtote, qu'ils ne devoient pas tous leur naiſſance à l'action réunie du mâle & de la femelle.

Plus fécond dans celui dont l'eſpece docile
Sert d'aliment à l'homme, ou d'inſtrument utile;
Moins fécond dans celui qui, funeſte aſſaſſin,
Arme ſa dent cruelle, ou ſon ſubtil venin.
Tu départis à tous, ô ſuprême Sageſſe;
L'art adroit d'éviter les piéges qu'on leur dreſſe,
La conſtante recherche à pourvoir aux beſoins,
Pour leurs foibles petits la tendreſſe & les ſoins,
Cet inſtinct naturel, dont l'ordre inviolable
Leur preſcrit de s'unir chacun à ſon ſemblable.

Ils ſe ſont imaginé que des viandes corrompues, le bois pourri, l'eau bourbeuſe & croupiſſante, engendroient la plupart des inſectes, en fermentant par la chaleur. C'eſt-là une erreur de fait, une erreur démontrée par les expériences des Obſervateurs modernes, ſurtout par celle du fameux Redi, ſi connue & ſi déciſive, & il n'y a guere plus que le peuple qui croie cette fable. Si on voit des fourmillieres d'inſectes naître de la putréfaction, c'eſt parce que des inſectes femelles de la même eſpece ont auparavant dépoſé leurs œufs ſur ces matieres corrompues, & la fermentation échaufant ces œufs, les a fait éclore: Voilà la vraie origine des *générations équivoques*. Il ſeroit abſurde de prêter à la matiere la faculté de donner l'organiſation & le mouvement. Ce faux principe conduiroit droit au matérialiſme. L'accouplement de deux animaux de même eſpece & de ſexe différent, eſt donc la ſeule & véritable cauſe de la formation de tout corps animé. Il faut pourtant excepter de cette loi générale certains inſectes; & certains coquillages qu'il a plu à l'Auteur de la Nature de créer *Androgynes*, leſquels multiplient ſans accouplement, & dont chaque individu ſe ſuffit à lui-même pour produire ſon ſemblable.

1 C'eſt la remarque que font pluſieurs Naturaliſtes modernes; & rien ne prouve plus l'attention d'une Providence ſage, qui dans tout ce qu'elle a fait, a eu principalement en vûe le bien de l'homme.

Tels ſont les attributs qu'ils reçurent de Toi,
Et juſqu'aux derniers tems, ſoumis à cette loi,
Leur être portera le même caractere,
Sans que jamais en eux il s'efface ou s'altere.
L'adreſſe eſt affectée à tous ces animaux,
Quoiqu'en eux elle éclate à des traits inégaux.
D'un méchaniſme adroit que de fameux exemples!
Mais pour entrer, ici les preuves ſont trop amples.
Bornons-nous à ton art, amphibie * animal,
Des [1] *Manſards*, des *le Vaux* ingénieux rival.
[2] Ta queue eſt la truelle, & tes dents ſont la ſcie;
La glaiſe eſt par tes pieds broyée & ramolie,
Et par l'heureux ſecours de ces trois inſtrumens,
Tu conſtruits tes foyers, ſolides bâtimens.
De brique & de ciment tu fais un alliage,
Et bientôt le logis s'éleve à triple étage.
Des pieux ſont alentour par tes dents enfoncez:
Mur qui brave l'effort des autans courroncez.
Tu creuſes un foſſé. L'eau s'y fraye une iſſue,
Et dans ton logement par un canal reçue,
Elle y ſert tes beſoins, elle y ſert tes plaiſirs.
Ah! le mortel en proie à mille vains deſirs,
Sous ces lambris dorez que le peuple reſpecte,
Eſt moins heureux que toi, merveilleux Architecte.

D'un méchaniſme adroit que de fameux exemples! On peut voir ceux que rapportent Elien, Montagne, & Derham, aux endroits ci-devant citez. Il y a tel de ces exemples, qui prouve dans les animaux une ſi grande intelligence, que loin d'en faire de pures machines, j'en fais [quant à l'induſtrie] une eſpece qui a du rapport avec la nôtre, dût le parallele ſcandaliſer les Cartéſiens.

* Le Caſtor.

1 Morts l'un & l'autre premiers Architectes du Roi.

2 Deſcription du Canada par M. de la Herſe, liv. 2. c. 7. Voyage du Baron de Lahontan dans l'Amérique Septentrionale, tom. 2. pag. 173. Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1704. pag. 62.

Grand Dieu, modérateur, ame de l'univers,
Qui ſur lui tiens les yeux inceſſamment ouverts,
J'adore avec tranſport ta ſageſſe infinie.
C'eſt elle qui départ cette adroite induſtrie
Aux eſſains d'animaux ſur la terre ſemez,
Ou volant dans les airs, ou dans l'onde enfermez.
C'eſt elle qui pourvoit aux beſoins de leur vie,
Leur donne cet inſtinct qui jamais ne varie,
A milliers & ſans fin les fait multiplier,
Sous nos ſuperbes loix les contraint de plier.
Pour prix de ces bienfaits répandus ſans meſure,
Grand Dieu, que vers ton trône un cri de la nature,
Un concert de louange à jamais répeté,
S'éleve en exaltant ta gloire & ta bonté.

SOMMAIRE

DU

SIXIÉME CHANT.

CREATION de l'homme. Anatomie abrégée du corps humain. Union de l'Ame & du Corps. Incompréhenſibilité de cette union. Leur dépendance réciproque. Pouvoir du Corps ſur l'Ame. Il l'exerce comme organe des ſenſations qui agiſſent ſur elle. Nature des ſenſations. Leurs effets. Leur utilité. Pouvoir de l'Ame ſur le Corps. Elle le néceſſite à ſuivre en tout ſa volonté. Elle dirige ſes mouvemens méchaniques. Elle réprime ſes mouvemens déréglez. Que la nature de l'Ame eſt incompréhenſible. Des idées. Que les unes ſont formées par les objets extérieurs & ſenſibles. Que les autres n'ont point de cauſe matérielle, & que Dieu ſeul les produit dans l'entendement pur. Des différentes modifications de l'Ame. Ses trois principales facultés. Analyſe de l'imagination, de la mémoire & du jugement. Précis du dogme du libre-arbitre. Que l'Ame eſt ſpirituelle & immortelle. Expoſition des preuves de ſa ſpiritualité & ſon immortalité.

SIXIÉME CHANT.

RANIMONS s'il ſe peut, un feu prêt à
s'éteindre.
Le plus grand des objets eſt ce qu'il
reſte à peindre.
Il faut plus d'art, plus d'ame, & des
traits plus hardis.
Mais quelle juſte crainte agite mes eſprits?
La route où je m'engage eſt vaſte & périlleuſe,
Moins eſcarpée encor qu'elle n'eſt ténébreuſe.
Nimporte. Peignons l'Homme, & hardi ſcrutateur,
Analyſons ſon ame, & diſcutons ſon cœur.

L'ETERNEL va parler ... Cieux & Terre, ſilence.
[1] Faiſons l'Homme : faiſons-le à notre reſſemblance.
Qu'à tous les animaux il impoſe des loix.
Que ſur la terre entiere il exerce ſes droits.
A ces mots, Dieu paîtrit une argile groſſiere,
Et ſon ſouffle ineffable anime la matiere.
L'homme vit. L'ame exiſte, & ne doit point mourir.
L'argile organiſée à mes yeux vient s'offrir,
Quel chef-d'œuvre! ô flambeaux, actives ſentinelles,
Des mouvemens de l'ame interprétes fideles,
Tous deux vous me frappez d'un juſte étonnement.
De tuniques, de nerfs quel entrelaſſement!

---

1 Gen. chap. 1. v. 26. & ſeq.

[1] Trois diverſes liqueurs compoſent leur ſubſtance.
[2] Mille fils au dehors s'arment pour leur défenſe.
[3] Un voile adouciſſant l'éclat trop radieux,
A repriſes ſe hauſſe & s'abaiſſe ſur eux.
Dans un cercle [4] placée une fine membrane [5]
Eſt de la viſion le merveilleux organe.
Peindrai-je ici ce front, ſiége de la pudeur,
Cette bouche vermeille au ſourire enchanteur,
[6] Et cet os qui s'éleve au centre du viſage,
Par qui l'air dans le ſein s'ouvre un libre paſſage,
Et ces pieds & ces mains, & ces bras vigoureux,
Enfin ce port ſi noble & ſi majeſtueux?
Merveilleux compoſé dont l'ordre & la juſteſſe,
De l'Ouvrier ſuprême ateſtent la ſageſſe.
Oſons approfondir l'intérieur du corps.
Quel méchaniſme heureux fait mouvoir ſes reſſorts,
[7] Quel amas étonnant de diverſes parties,
Par de ſecrets rapports entre elles aſſorties,
Dont le jeu varié, le ſage arrangement
Au ſalut de mes jours concourt ſéparément!
Par quelle cauſe en moi chaque élément réſide,
Et le chaud & le froid, & le ſec & l'humide?
Comment leur équilibre, ame de la ſanté,
Malgré tout leur contraſte eſt-il ſi concerté?
J'admire une merveille encore plus frapante.
La chaleur d'un foyer lentement agiſſante,
Conſume par degrez l'aliment introduit.
Elixir nutritif, le chile en eſt produit.
Par tout il s'inſinue, & dans chaque partie
Porte & la nourriture, & la force, & la vie.
Sur l'aîle du travail mes eſprits envolez,
Dans mon corps abbatu par lui ſont rappellez.
Mais quel fluide actif coule de veine en veine?
Méandre de ce corps, ſans ceſſe il s'y promene.

---

1 L'humeur aqueuſe, la vitrée, & la criſtalline.

2 Les cils, ou le poil dont le bord de la paupiere eſt revêtu. 3 La paupiere. 4 L'iris. 5 La retine. 6 Le nez. 7 Les grands & les petits viſceres.

Mille fois en un jour, un flexible inſtrument,
Pere de la chaleur, ame du mouvement,
Le reçoit, le renvoie. Admiſe & repouſſée,
Cette ſource de vie eſt par tout diſperſée,
Et coulant à travers mille ſecrets canaux,
Arroſe un petit monde à flots toujours égaux.
Ton œuvre eſt par degrez toujours plus merveilleuſe,
Dieu puiſſant. Une maſſe & molle & ſpongieuſe,
De fibres par milliers adroit enchaînement,
Se remplit d'un fluide, admis à tout moment.
Le vaiſſeau qu'elle occupe, & s'éleve & s'abaiſſe:
Mouvement ſucceſſif, réiteré ſans ceſſe,
Et par qui l'air tranſmis par un étroit conduit,
Eſt chaſſé de mon ſein auſſi-tôt qu'introduit.
Et toi, du corps humain la plus noble partie,
Qui frappes d'autant plus, que plus on t'étudie,
Siége auguſte de l'ame & de l'entendement,
Et de leurs fonctions glorieux inſtrument:
De tes ſubtils filets la ſtructure admirable
Etonne la raiſon, & ſous ſon poids l'accable.
Que de reſſorts divers, & combien compoſez,
Combien differemment, dans nous, organiſez,
Qui diſpenſent à l'un des clartés lumineuſes,
Des ténebres à l'autre, ou des lueurs douteuſes,
Et forment ce contraſte où notre eſprit ſe perd,
Dont le principe fixe eſt d'un voile couvert!

Siége auguſte de l'ame. Les Philoſophes ont beaucoup varié ſur le *Senſorium*, ou ſiége de l'ame. Preſque tous le placent dans le cerveau, mais Deſcartes dans la glande pinéale, Willis, Anatomiſte Anglois, dans les corps cannelés, d'autres dans le cervelet. M. de la Peyronie ſemble avoir décidé cette queſtion ſi problématique. Il aſſigne le ſiége de l'ame dans le corps *calleux*, ce petit corps blanc & oblong, qui eſt comme détaché de la maſſe du cerveau. Voyez dans les Mémoires de l'Académie des Sciences [*an.* 1741. *pag.* 199.] les raiſons dont il appuie ſon ſentiment. Elles ſont fondées ſur des obſervations exactes & multipliées; & raiſonner ainſi, c'eſt démontrer.

Tel eſt le compoſé de ma fréle machine.
Mais quoi ? l'eau, l'air, le feu conjurent ſa ruine.
Depuis que je ſuis né, je nourris dans mon ſein
De ſecrets ennemis un redoutable eſſain.
Dans mon débile corps ſans ceſſe ils s'entre-choquent.
Mes propres alimens contre lui les provoquent.
Entouré de périls ... Et je vis! Et mes jours
A travers tant d'écueils décrivent un long cours!
O merveille! Oui, grand Dieu, ta main toute-puiſſante,
En daignant conſerver cette argile vivante,
Reproduit chaque jour le miracle frappant,
Que ton Intelligence a fait en la formant.
A ce corps, vil limon, matiere deſtructible,
Une ſubſtance ſimple, un être indiviſible,
Incorporel, ſubtil, lumineux, mais fini,
Eſt, quoique inalliable, intimement uni.

Dément & contredit. L'union des deux ſubſtances, l'une ſpirituelle, l'autre corporelle, l'accord entre deux êtres de nature abſolument différente, eſt un miſtere incompréhenſible : & c'eſt pourtant, comme dit S. Auguſtin, c'eſt dans cette mutuelle correſpondance que tout l'homme conſiſte. " *Modus quo corporibus adhærent ſpiritus, omnino mi-* „ *rus eſt, nec comprehendi ab homine poteſt : & hoc ipſe homo* „ *eſt.* De Civ. Dei, lib. 21. c. 10. Dans le ſyſtême des cauſes occaſionnelles, qui eſt celui de Deſcartes & du P. Malebranche, Dieu eſt le lien & le médiateur de l'union de l'ame & du corps, & il établit une loi pour la correſpondance de leurs effets réciproques : enſorte que l'ame a des affections à l'occaſion de tels mouvemens du corps, & que le corps exécute de tels mouvemens à l'occaſion de telles affections de l'ame ; jeu ſucceſſif qui n'eſt que la cauſe occaſionnelle de l'action immédiate de Dieu ſur l'une & l'autre ſubſtance. Cette hypothèſe eſt aſſez probable : mais comme on ſait, elle a eu ſes contradicteurs, & le fond de la queſtion eſt un problême, ou plutôt une énigme que l'eſprit humain ne pourra jamais expliquer.

Mais de ce ſouffle actif, de cet être qui penſe,
En qui tout manifeſte une immortelle eſſence,
Qui me dévoilera l'union, les rapports
Avec l'être groſſier dont il meut les reſſorts ?
Qui pourra m'expliquer d'où naît leur harmonie,
D'où naît leur guerre interne, & jamais ralentie ?
Mélange de concorde & de diſſenſion,
Etrange paradoxe aux yeux de la raiſon.
Ce contraſte étonnant, impénétrable abime,
Dément & contredit leur union intime,
Et je ſens toutefois que, l'un pour l'autre faits,
Ils forment un *enſemble*, un tout des plus parfaits.
Ces deux êtres, liés par les plus fortes chaînes,
Quoiqu'entr'eux ſi diſtincts, ſi fort *hétérogénes*,
Ont tous deux l'un ſur l'autre un abſolu pouvoir,
De leurs droits tour à tour prompts à ſe prévaloir.
Toute Reine qu'elle eſt, l'ame au corps eſt ſoumiſe,
Et ce maître orgueilleux ſouvent la tranniſe.
Sa joie, ou ſa douleur, ſa crainte, ou ſon eſpoir,
Toutes les paſſions faites pour l'émouvoir,
Les objets corporels les excitent en elle.
Le corps eſt leur agent, leur organe fidéle.
De ces ſenſations, dont il eſt l'inſtrument,
Quel eſt pourtant le jeu, quel eſt l'enchaînement ?
Pourquoi, par où, comment l'ame entiere affectée,
Eſt-elle, ſans relâche, à ſentir excitée ?
Quelque ſombre qu'il ſoit, expoſons ce tableau.
L'ame (on n'en doute point) ſiége dans le cerveau.
Là, les fibres des nerfs par milliers aboutiſſent,
Et comme dans leur centre elles s'y réuniſſent.
L'objet matériel porte-t-il donc des coups ?
Ces filets ébranlés les repercutent tous.
Ainſi lorſque du feu l'activité brûlante,
Que d'un fer meurtrier la pointe pénétrante

---

1 Cette dépendance doit être entendue dans un ſens métaphyſique, c'eſt-à dire, en conſéquence des affections que l'ame reçoit à l'occaſion de tels mouvemens du corps, comme je l'explique plus au long dans la note précédente.

Sur notre corps agit avec vivacité,
Un accès de douleur dans l'ame eſt excité.
Mais de cette douleur qui fait naître nos plaintes,
Le corps ne reſſent point de cruelles atteintes.
De nos ſenſations méchanique inſtrument,
L'être matériel exclud tout ſentiment.
Tel un luth, réſonnant ſous une main ſavante,
N'entend point les accords que lui-même il enfante,
Et, pere harmonieux de ces accords ſi doux,
Ne ſent point le plaiſir qu'ils excitent en nous.
De l'empire des ſens notre ame eſt tributaire,
Et ſentir eſt pour elle un acte néceſſaire.
L'ouie & l'odorat, la vue & le toucher,
Le goût, tout la ſaiſit, l'émeut, fait l'attacher.
Un ſon mélodieux qui frape notre oreille,
Le parfum odorant d'une roſe vermeille,
Un ſpectacle ſuperbe où ſe fixent nos yeux,
Un corps moëlleux, poli, d'un toucher gracieux,
Un fruit à chair exquiſe attachent l'ame entiere.
A ces ſenſations prêtant ſon miniſtère,
Chaque organe du corps les ſert ſéparément.
Et nous ſommes par eux affectés vivement.
Mais ces tranſports, ce trouble où notre ame eſt livrée,
Ces combats, ces remords dont elle eſt déchirée,
Qui les excite en nous? qui les fait naître? hélas!
Je ſens le coup mortel, & ne voi point le bras.
De ces ſenſations ſondons ici la ſource.
Du cerveau les eſprits précipitent leur courſe.
En actifs citoyens répandus dans le corps,
Ils animent le jeu de ſes divers reſſorts.
Ils fomentent en paix cette chaleur vitale,
Qui fait rouler le ſang d'une viteſſe égale.
Dans cet heureux état, ſi quelque paſſion
Fait ſentir tout à coup ſa vive impreſſion,
La cohorte paiſible à l'inſtant ſe mutine.
Au cerveau bruſquement ſon cours ſe détermine.
Tel roule dans la plaine un torrent furieux.
Les fibres s'ébranlant au choc impétueux,

L'ame par contre-coup eſt rudement atteinte,
Et reſſent la fureur, ou la haine, ou la crainte.
Ainſi ce qui produit ſon trouble & ſon tourment,
C'eſt des eſprits vitaux le bruſque emportement.
Heureux le cœur dans qui l'orage ſe diſſipe :
De ces ſenſations tel eſt donc le principe.
Telle eſt l'impreſſion des ſens en général,
Et cette impreſſion eſt dans l'ordre moral.
De l'Etre ſouverain la ſageſſe infinie
Veut que tant que notre ame à l'argile eſt unie,
Aux loix du ſentiment prompte à s'aſſujettir,
Elle puiſſe être émue, elle puiſſe ſentir.
Si ſur elle les ſens n'exerçoient leur empire,
D'un œil indifférent elle verroit détruire
Ce corps que ſa nobleſſe a droit de dédaigner.
La douleur qu'elle ſent l'oblige à le ſoigner,
Et la ſenſation, par ſon atteinte vive,
La rend, à ſes beſoins, ſans relâche attentive.
Le plaiſir qui la flate, & qu'elle tient de lui,
Dans ſa triſte priſon adoucit ſon ennui :
Que dis-je ? Il lui rend cher un tiran qui la brave.
Il lui fait oublier qu'elle eſt ſa vile eſclave.
Tels ſont du corps, ſur l'ame, & l'empire & les droits ;
Mais au corps à ſon tour l'ame impoſe des loix.
Elle lui fait ſubir ſa ſuprême puiſſance.
Sa volonté n'admet aucune réſiſtance,
Et voit en un inſtant ſon deſir accompli.
Agis, meus-toi, dit-elle, & ſon ordre eſt rempli.

Il lui fait oublier. Les Stoïciens n'admettoient point cet état d'aſſerviſſement de l'ame, malheureuſement trop réel par les effets de la concupiſcence. C'eſt ce qui fait dire à Sénéque, l'un des plus ardens Sectateurs du Zénoniſme : „ *Major ſum & ad majora genitus, quàm ut mancipium ſim* „ *mei corporis, quod equidem non aliter aſpicio quàm vinculum aliquod libertati meæ circumdatum.* Epiſt. 65. Le ſecond membre de la propoſition eſt une maxime qu'un Pere de l'Egliſe n'auroit pas déſavouée.

Le corps fait-il ſentir ce je ne ſais quel charme,
Ces traits de volupté dont la vertu s'allarme ?
L'ame exerçant ſur lui d'âpres auſtérités,
Amortit ces deſirs, par lui ſeul excités,
S'éforce d'étouſer, d'un zèle ardent épriſe,
Ce feu qui brûle en nous, & que la *chair* atiſe,
Ce feu, ſi redoutable alors même qu'il dort,
Qui, toujours allumé, ne s'éteint qu'à la mort :
Adverſaire terrible, & que pourtant la Grace,
De concert avec l'homme, & combat, & terraſſe.
L'ame guide le corps, regle ſes fonctions,
Dirige ſagement ſes opérations,
Veille à tout, & pour lui tendrement allarmée,
L'écarte des écueils dont la route eſt ſemée.
Tel l'habile Nocher, ſur d'orageuſes mers,
La main au gouvernail, les yeux ſans ceſſe ouverts,
Conduit l'agile nef qui fend le ſein de l'onde.
L'air ſiffle, l'éclair brille, & le tonnerre gronde.
Des autans, par ſon art, elle brave l'éfort,
Et malgré leur furie elle ſurgit au port.
Ainſi, corps deſtructible, ame immatérielle,
Dans ſes profonds decrets la Sageſſe éternelle
Vous donne l'un ſur l'autre un abſolu pouvoir,
Mais elle vous défend de vous en prévaloir.
Ah ! puiſſiez-vous toujours reſpecter les limites,
Qu'en vous aſſociant ſon doigt vous a preſcrites !
Puiſſiez-vous conſerver cet équilibre heureux
Qui .... Vains ſouhaits ! leur regne eſt ſans ceſſe orageux.

De cette ame ſi noble, immortelle ſubſtance,
De cet être penſant analiſons l'eſſence.
Dévoilons ſa nature, & d'un œil curieux,
Au ſein de ſon principe ... Arrête, audacieux.
Où t'alloit emporter un eſſor téméraire ?
Aprens que ſon auteur peut ſeul, de ce miſtère
Sonder la profondeur, percer l'obſcurité.
Pour atteindre ſi haut l'homme eſt trop limité.
Ignorer eſt ſon ſort : errer eſt ſon partage,
Et ſon œil ne peut voir qu'à travers un nuage.

Cette ame qui dans nous s'annonce hautement ;
Notre foible raiſon la voit obſcurément.
L'homme toujours en vain ſondera ſon eſſence.
Il ſaura ſeulement qu'il exiſte & qu'il penſe.
Tout le reſte eſt couvert d'un voile ténébreux.
Nous ne pouvons ouvrir ce ſceau miſtérieux,
Et Dieu mit une borne à la raiſon altiere,
Comme aux flots orgueilleux il mit une barriere.
Si l'ame eſt cependant un abîme profond,
Où notre eſprit ſe perd, ou plutôt ſe confond,
Ses opérations, leur jeu preſque palpable,
Ne ſont pas une énigme obſcure, impénétrable.
Arbitre ſouverain, Toi, ſon unique auteur,
Toi, de ſes facultés le ſage créateur,
Par qui ſeul elle penſe, agit, ſe détermine,
Daigne approuver qu'ici j'expoſe l'origine
De ces actes divers, purs, intellectuels,
Et comme Toi, grand Dieu, ſimples, incorporels.
L'ame, par ſa nature, eſt ſans ceſſe agiſſante.
Pendant le ſommeil méme elle crée, elle enfante.
L'ame eſt toute action, & ſon activité
Peut ſeul être égalée à ſa fécondité.
De-là naît cet eſſain d'innombrables penſées,
Sans interruption dans le cerveau tracées,
Vagues perceptions, ſe formant, s'éfaçant,
Et d'un cours ſucceſſif, fuyant, reparoiſſant.
Ainſi l'on voit l'éclair que la vapeur fait naître,
Briller d'un pole à l'autre, & ſoudain diſparoître.
Ces tableaux vagabonds, ſi diverſifiés,
Et juſqu'à l'infini dans nous multipliés,
Ces tableaux renaiſſans, qui ſans fin ſe ſuccedent,
Comment ſont-ils produits dans l'ame qu'ils obſedent?
Telle que le métal qui reçoit du burin
Les nobles traits que grave une ſavante main;
L'ame ſe dégageant des liens de l'enfance,
Et des ſens par degrés éprouvant la puiſſance,
Reçoit avidement de leurs impreſſions,
L'amas prodigieux de ſes perceptions.
Comme un fleuve naiſſant voit acroître ſon onde
Des ruiſſeaux qu'il reçoit dans ſa courſe féconde;

Ainſi l'ame paroît s'étendre & s'agrandir
Par les perceptions qui la viennent remplir.
Les ſens leur donnent l'être, & leur rapport fidele,
Par l'organe introduit, grave, imprime dans elle
Les innombrables traits du tableau merveilleux,
Que la nature étale à nos avides yeux.
Les objets corporels offrent donc ces idées,
Sous differens aſpects par l'ame regardées,
Et tracent, par les ſens, mille tableaux divers,
Qui ſemblent dans ſon ſein raſſembler l'univers.
Mais cette impreſſion, ſtable, ou momentanée,
Qu'à ſentir plus ou moins l'ame eſt déterminée,
Et que produit en elle un être corporel,
N'a, dans ſon propre fond, rien de matériel.
Par l'organe des ſens juſqu'au cerveau tranſmiſe,
Avec joie ou douleur inceſſamment admiſe,
L'idée eſt dans notre ame, & non pas dans l'objet,
Ainſi que la chaleur dont je reſſens l'effet,
L'éclat éblouiſſant qui frape ma paupiere,
Malgré le préjugé du ſtupide vulgaire,
Ne ſont ni dans le feu, ni dans l'aſtre du jour,
Mais dans l'ame qui ſent leurs effets tour à tour.
Cette ame qu'un objet a vivement frapée,
En eſt, dans le ſommeil, quelquefois occupée.

- - - - - - - - - *Et leur rapport fidele.* Les ſens ne nous trompent que très rarement dans ce qu'ils nous rapportent. Ils ſont à cet égard preſque toujours vrais. Lucréce raiſonne ſur cette matiere avec plus de juſteſſe philoſophique, qu'il n'a coutume de raiſonner. Il y a dans ſon Poeme de la nature des Etres [*lib.* 4. v. 480. *& ſeq.*] une longue tirade où il établit ſolidement l'infaillibilité du rapport des ſens. Mais ce qui donne encore plus de poids au ſentiment de Lucréce, c'eſt ſa conformité avec celui de nos deux plus grands Philoſophes, Deſcartes & le P. Malebranche. Voyez ce que le premier dit là-deſſus dans ſes *Principes*, premiere part. nomb. 33. & l'autre dans la Recherche de la Vérité, liv. 1. chap. 5.

Fantaſtique tableau, l'objet eſt retracé,
Et dans l'ame affectée il eſt réaliſé.
J'eſſuie encor l'orage où la foudre bruyante
A mes pieds eſt tombée en gerbe flamboyante.
Enchanté, je revois [1] les fêtes & les jeux,
Que le ſalut des jours d'un Roi victorieux,
De ſes heureux ſujets plus pere encor que maître,
Forme au ſein des cités, & juſques ſous le hêtre.
Ces objets, par les ſens, tracés dans le cerveau,
Frapent mon ame encor, l'affectent de nouveau.
Pour la perception pure, intellectuelle,
Dont les ſens ne ſont point la cauſe accidentelle,
L'ame, cet être actif & qui penſe ſans fin,
Par ſa propre vertu la produit dans ſon ſein:
[2] Mais Dieu de cette idée eſt la cauſe premiere.
L'ame n'eſt que l'agent qui par ſon ordre opere.
Tels les projets d'un Roi par lui ſont enfantés;
Par ſon ſage Miniſtre ils ſont executés.
A l'Etre qui contient l'idée univerſelle,
Lui de qui tout procede, & que tout nous rappelle,
Il faut donc rapporter cette perception,
Acte immatériel de *l'intellection*.
Des attributs de Dieu l'idée illimitée
Ne peut que par lui ſeul dans l'ame être enfantée.
L'ame tient de lui ſeul les ſimples vérités,
Ces principes conſtans, éternelles clartés,
Dont le jour lumineux, ſe hâtant de paroître,
Eclaire tout mortel, *dès qu'il a reçu l'être,
Et décillant nos yeux par l'erreur faſcinés,
Plie au joug de la foi les doutes éfrenés.
Mais, ô puiſſant moteur, dans cet eſſain d'idées,
Dont nos ames par Toi ſont ſans ceſſe inondées,

---

1 Réjouiſſance au ſujet de la convaleſcence du Roi, en 1744.

2 *Non ſumus ſufficientes cogitare aliquid à nobis, tanquam ex nobis, ſed ſufficientia noſtra ex Deo eſt.* Epiſt. 2. ad Cor. chap. 3. v. 5.

* Joan. c. 1. v. 9.

La plus haute à tes yeux, la plus digne de moi,
C'eſt celle qui me parle & m'occupe de Toi.
C'eſt celle qui me peint ta grandeur inéfable,
Ton pouvoir infini, ta ſageſſe immuable,
Celle qui m'entretient de ton immenſité,
Et de ton exiſtence, & de ton unité.

En diverſes façons l'ame ſe modifie.
De combien d'attributs je la vois enrichie!
Imagination, mémoire, jugement,
[1] Liberté du refus, ou du conſentement:
Voilà ſes facultés, & le riche appanage
Qui, ſi-tôt qu'elle exiſte, eſt ſon noble partage.
Facile à s'émouvoir, l'imagination
Eſt aſſervie aux loix de la ſenſation.
L'objet matériel en l'affectant l'agite,
Et par les ſens lui porte une atteinte ſubite.
Des eſprits animaux le cours impétueux
Ebranlant du cerveau les filamens nombreux,
Ces fibres, à leur choc exactement fideles,
S'ouvrent de toutes parts à des traces réelles.
Par répercuſſion, ce vif ébranlement
Dans le ſiége de l'ame excite un mouvement,
Qui l'émeut, l'aiguillonne, & ſur elle domine.
Agitée, échaufée, alors l'ame imagine,
Et plus ou moins rapide eſt le cours des eſprits,
Plus ou moins vivement ſes tableaux ſont décrits.
C'eſt ainſi que l'on voit dans l'art de la gravûre,
L'artiſte induſtrieux tracer d'une main ſûre,
Des traits forts ou légers, ſuivant que le burin
S'imprime plus ou moins ſur le flexible airain.
Du cours de ces eſprits, que leur choc ſubtiliſe,
Naît l'inégalité qu'on voit avec ſurpriſe

---

1 Le libre arbitre.

Du cours de ces eſprits. Je ſuis ici le ſyſtême du P. Malebranche, comme je l'ai ſuivi touchant les idées. Je ſais qu'il eſſuie des contradictions; mais c'eſt là le ſort, & peut-être la gloire des ſyſtêmes philoſophiques un peu abſtraits,

Entre l'homme doué d'un génie éminent,
Et le mortel ſtupide, automate ambulant.
Dans l'un, rares, groſſiers, d'une marche peſante,
Ne portant avec eux qu'une chaleur mourante,
Les eſprits animaux ne ſemblent circuler,
Que pour mouvoir un corps, ſans eux prêt à crouler.
On diroit que leur jeu n'eſt pas fait pour ſon ame.
Nul trait qui l'aiguillonne, aucun feu qui l'enflamme.
L'acte de ſa raiſon eſt preſque machinal.
A l'inſtinct de la Brute il eſt ſouvent égal.

& celui de M. Locke, fondé auſſi ſur les principes de la plus ſublime Métaphyſique, a ſubi la même fatalité : tant l'eſprit humain varie ſur les matieres de pur raiſonnement. Selon quelques Philoſophes, la différente conformation des organes du cerveau fait ſeule la différence qu'il y a entre l'homme à puiſſant génie & l'homme hébété, & le cours des eſprits animaux n'y entre abſolument pour rien. Il y a même des Médecins qui doutent ſérieuſement de l'exiſtence de ces corpuſcules vitaux [c'eſt abuſer du Pyrrhoniſme.] Voilà donc une hypothèſe qui heurte celle du P. Malebranche, & à ſon tour elle eſt contredite par celle de M. Clarke. Concluons de cette contrariété de ſentimens ſur ce point, ſans parler des diſputes ſur les idées innées, ſur les cauſes occaſionnelles, &c. concluons, dis-je, que nous voyons trop obſcurément dans l'intellectuel, pour pouvoir ſaiſir la vérité. Si elle ſe refuſe ſouvent à l'expérience même, ſe livrera-t-elle aux ſpéculations, & qui plus eſt, aux ſpéculations métaphiſiques ?.

A l'inſtinct de la Brute. Il n'y a rien là qui, à la honte de notre eſpece, ne puiſſe être démontré. On voit beaucoup d'hommes chez les Nations Sauvages, dans la Laponie, par exemple, ou dans le Groenland, qui ne différent guére de la Brute, à ne les enviſager que par leurs actions extérieures, & qui ne paroiſſent agir preſque que comme force mouvante purement déterminée par la faculté ſenſitive. On peut voir un portrait fort plaiſant de ces hommes, dans le recueil des Voyages au Nord, tom. I. c. 5. Tels ſont

Dans l'autre, ces eſprits, ſubtils, en abondance,
Coulent, tels qu'un torrent qui d'un rocher s'élance,
Et dans les champs voiſins, ſans être trop fougueux,
Roule rapidement ſes flots tumultueux.
Ils donnent à ſes nerfs des ſecouſſes heureuſes,
Forment dans ſon cerveau des traces lumineuſes,
Et ſon ame éprouvant leur vive impreſſion,
N'eſt que vie & chaleur, que force & qu'action.
De-là ces traits frapans, ces tableaux pathétiques,
Ce noble enthouſiaſme, & ces fougues lyriques,
Sources du vrai ſublime, & qui juſqu'au lecteur,
D'un écrit immortel tranſmettent la chaleur.
Fécond, riche, il invente, & ſous ſes mains heureuſes
Naiſſent les fictions les plus ingénieuſes.
Là, ces * Héros que Rome un jour doit enfanter,
Fils d'Anchiſe, à tes yeux viennent ſe préſenter.
Ici, ce bouclier ** d'admirable ſtructure,
T'offre le ſort de Rome, & ſa grandeur future.
L'imagination, dans ſon feu véhément,
Ne feint pas, je le ſais, toujours ſi ſagement.

---

auſſi les Chiliens & autres Sauvages de l'Amérique, hommes groſſiérement ſtupides, & n'ayant qu'une foible notion de la Loi naturelle.

Là, ces Héros que Rome, &c. Ici ce bouclier. Je cite ces deux grands morceaux de Poëſie comme le chef-d'œuvre de l'imagination de Virgile, & comme le plus puiſſant éfort du génie poëtique, à mon ſens. Je ſçais que l'honneur de l'invention n'eſt pas dû entierement au Poëte Latin. La deſcente d'Uliſſe aux Enfers dans l'Odiſſée, & la deſcription du bouclier d'Achile dans l'Illiade, lui ont vraiſemblablement fourni le canevas de ces deux admirables fictions. Homere a donc pu, à cet égard, ſervir de modele à Virgile : mais de l'aveu des maîtres de l'art, Virgile a ſurpaſſé ſon modele. L'imitateur a encheri ſur l'inventeur, & imiter ainſi, c'eſt, comme dit la Bruiere en parlant de Deſpréaux, créer les penſées d'autrui.

* Æneïd. lib. 6. ** Lib. 8.

Souvent elle s'échape, & ſa fougue indiſcrete ;
Son délire éfrené dégradent le Poëte.
Tout n'eſt alors que traits bizarres, mal tiſſus,
Qu'éclairs éblouiſſans, de chaleur dépourvûs,
Que marche irréguliere, en chutes trop féconde.
Sans regle, ſans méthode, elle erre vagabonde,
S'égare en nous peignant le premier des Céſars,
Dans les champs de Pharſale affrontant les hazards.
De l'Auteur du Roland elle outre les peintures,
Et de l'Homere Anglois groſſit trop les figures.

S'égare en nous peignant. Un des plus grands défauts de la Pharſale, c'eſt cette fougue d'imagination que Lucain n'a pas ſu réprimer, & qui en fait plutôt un Enthouſiaſte qu'un vrai Poëte. Ce défaut pourtant, tout conſidérable qu'il eſt, n'empêche pas que la Pharſale, priſe en détail, ne ſoit eſtimable par des beautés, ſouvent ſublimes, & par bien des traits de génie mâle & vigoureux, qui percent à travers l'enflure & la déclamation, autres défauts eſſentiels de ce Poëme.

De l'Auteur du Roland. L'imagination de l'Arioſte eſt encore plus fougueuſe & plus déréglée que celle de Lucain. [*a*] Le P. le Moyne [s'il faut citer auſſi un de nos Poëtes à imagination éfrénée] le P. le Moyne, eſt pour ainſi dire, un Géometre auprès de lui. On ſait le beau nom que le Cardinal d'Eſt donna au ramas informe d'avantures découſues, & follement imaginées, qui compoſent le *Roland Furieux*. Rendons cependant juſtice à ce Poëme, comme nous l'avons rendue à la Pharſale. La Poëſie de ſon ſtile eſt admirable. Elle eſt plus animée, plus frappante que celle de la *Jeruſalem délivrée*. Mais ſi le Taſſe céde à l'Arioſte dans cette partie de l'Art, certainement la premiere; combien l'emporte-t-il ſur lui par l'économie du plan, la décence des mœurs, la convenance & la dignité des caracteres, en un mot par la ſageſſe du génie ?

Et de l'Homere Anglois. Pour appuyer ma critique, je rapporterai ici le jugement que porte du *Paradis perdu*,

[*a*] Auteur du Poëme épique de *Saint Louis*.

Si des eſprits vitaux le ſage emportement
D'une foule de biens eſt l'heureux inſtrument,
De ces mêmes eſprits la fougue trop ardente
Eſt de triſtes effets une ſource abondante.
Les fibres du cerveau ne peuvent quelquefois
Réſiſter à leurs cours, ni ſoutenir leur poids.
Leur rude choc les briſe, & par eux accablée,
L'imagination en eſt alors troublée.
En proie aux noirs accès d'un délire fougueux,
L'un enchaîné, s'épuiſe en tranſports furieux.
D'un nuage éternel ſa raiſon inveſtie.....
Sage, qu'à cet aſpect la tienne s'humilie.
L'autre apperçoit un [1] monſtre errant pendant la nuit,
Entend les cris plaintifs d'un ſpectre qui le fuit.
Tel Oreſte croit voir une horrible [2] furie.
Tel Brutus croit parler à ſon *mauvais Génie.*

M. l'Abbé des Fontaines, dans ſon diſcours ſur l'Enéïde, à la tête du tome deuxiéme de ſa Traduction de Virgile. „ Indépendamment des extravagances dont fourmille le „ Paradis perdu de Milton, les perſonnages ſeuls de ce „ Poëme, où il n'y a d'hommes qu'Adam & Eve, ſont „ inſuportables. L'action générale & les Epiſodes ſont „ monſtrueux. Les nœuds ſont ridicules..... Ce ne ſont „ que des images pareilles aux ſonges d'un malade, ou „ aux viſions d'un cerveau bleſſé, &c.

Tout le monde connoît ces Vers du célébre Auteur de la Henriade, Poëme où la ſageſſe de l'imagination eſt unie à la grandeur des idées, & à la vivacité des images:

Milton, plus ſublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables.
Il n'a chanté que pour les Foux,
Pour les Anges, & pour les Diables.

1 Ce qu'on appelle vulgairement *Loup-garou.*

2 L'ombre de Clytemneſtre.

Tel Brutus croit parler. Des Auteurs aſſez graves prétendent que l'apparition du Fantôme qu'on dit s'être préſenté

Combien d'autres effets, & non moins malheureux,
Enfans de l'épouvante, ou d'un objet hideux,
Des traces par les ſens trop fortement reçues,
Des paſſions enfin dans l'ame trop émues!
O monſtres, c'eſt de-là que vous êtes iſſus,
Vous, juſte horreur du ſein où vous fûtes conçus,
Dont l'œil avec éfroi voit l'horrible figure;
Dont, en vous étoufant, on purge la nature.
L'imagination eſt féconde en erreurs,
En bizarres tableaux, en preſtiges trompeurs.
Maitreſſe des humains, au gré de ſon caprice,
Elle fait leurs plaiſirs, elle fait leur ſuplice.

à Brutus quelque tems avant la bataille de Philippes, fut une apparition réelle. Malgré leur autorité, je crois que ce ne fut qu'une illuſion, qu'un déreglement de l'imagination de Brutus, échauffée par de longues veilles, & par une grande contention d'eſprit. C'eſt la raiſon ſolide qu'un Hiſtorien ſenſé [*Plutarque, vie de Brutus*] fait alléguer à Caſſius dans le diſcours philoſophique qu'il tient à ſon ami, au ſujet de l'apparition de ce prétendu Fantôme.

Enfans de l'épouvante. Les exemples des effets funeſtes que ces deux cauſes ont produits dans tous les tems, ne ſont pas en petit nombre. Je n'en citerai qu'un dans chaque genre. La frayeur du Jacobin dont Campanella raconte l'avanture [*De ſenſu rerum, lib. 4. c. 16.*] cauſa un ſi grand déſordre dans les fibres de ſon cerveau, que ſes cheveux blanchirent ſur le champ, & qu'il mourut ſans avoir pû parler. Au rapport du P. Brumoi [*Théâtre des Grecs, tom. 3. pag. 258.*] l'apparition ſoudaine & la figure éfroyable des Euménides, dans la Tragédie d'Eſchyle qui porte ce nom, firent une impreſſion ſi forte ſur les organes du cerveau de la plûpart des ſpectateurs, que des femmes enceintes ſe bleſſerent de ſurpriſe, & que des enfans en moururent d'éfroi. On peut voir auſſi les exemples ſurprenans, mais dans un autre genre, que le P. Mallebranche rapporte dans la Recherche de la Vérité, liv. 2. part. 1. chap. 7.

Tantôt, doux impoſteurs, ſes attraits ſéduiſans
Dans les bras du ſommeil viennent flatter nos ſens.
Que de charmans tranſports! que d'aimables chimares,
Après le reveil même au cœur encore cheres!
Tantôt, ſe préſentant ſous des traits odieux,
Elle offre à nos eſprits des ſpectacles affreux,
Et telle en eſt l'horreur, que notre ame éfarée
Par le reveil ſubit à peine eſt raſſurée.
Ici, ſon jeu propice aux vœux d'un tendre cœur,
Embellit à ſes yeux l'objet de ſon ardeur.
Là, de ce Courtiſan qu'un prompt revers terraſſe,
Elle aggrave les maux, & comble la diſgrace.
Ses amorces, de l'homme abondant en projets,
Promenent les regards ſur mille doux objets.
O Thémis, je la vois qui venge tes injures:
Elle offre au criminel l'appareil des tortures.
Ainſi, dans notre eſprit, l'imagination
D'une bizarre main répand l'illuſion.
Juſques ſur la raiſon elle étend ſon empire,
Et lui fait trop ſouvent adopter ſon délire.
Trop ſouvent, ſeule auteur d'un triſte égarement,
Elle oſe, ſans rougir, l'en faire l'inſtrument.
Ah! raiſon, venge-toi; commande, agis en Reine.
Que ton ſage pouvoir, la maitriſe, l'enchaîne,
Et, réglant prudemment ſes écarts emportés,
Change ſa nuit funeſte en utiles clartés.
Qu'animant tes leçons, elle ſerve à ta gloire.

Ces tableaux variés, tracés dans la mémoire,
Ces tableaux plus ou moins dans elle conſervés,
Comment, dans mon cerveau, par qui ſont-ils gravés?
Je vais peindre, grand Dieu, l'œuvre de ta puiſſance,
La plus innacceſſible à notre intelligence:
Tableau vulgaire aux yeux ignorans ou diſtraits,
Toujours plus merveilleux, plus on le voit de près.
Les eſprits animaux, parcelles vagabondes,
En formant au cerveau mille traces profondes,
Diſpoſent ſes filets à prendre, à retenir
L'image des objets: de-là le ſouvenir,

Ce vaſte réſervoir d'innombrables penſées,
Admiſes ſans éfort, ſans déſordre entaſſées,
Qui s'offrent quelquefois ſitôt que je le veux,
Qui quelquefois auſſi réſiſtent à mes vœux,
Qui ſouvent à mon ame en foule ſe préſentent,
Et, promptes à ſortir, à l'envi ſe ſupplantent;
Qui ſouvent, malgré moi refuſant de marcher,
Du fond de leurs recoins ne peuvent s'arracher.
Les fibres du cerveau ſont ſouples & fideles
A l'action des corps qui s'exercent ſur elles.
L'objet matériel prompt à les émouvoir,
Par ſes coups redoublés les porte à recevoir
De ſes impreſſions les traces fugitives,
Images à la fois réelles, & fictives.
Alors, dans le cerveau, leur flexibilité
Admet tous ces tableaux dont il eſt affecté.
Telle d'un arbriſſeau la branche obéiſſante
Se plie en eſpalier, en voute verdoyante;
Ainſi la cire molle, aiſée à manier,
Reçoit les traits divers que trace l'ouvrier.
Plus de notre cerveau les fibres ſont flexibles,
Plus elles ont de jeu, plus les objets ſenſibles
Gravent profondément leurs portraits variés,
Et tels d'entr'eux jamais ne ſeront oubliés.
Tous ces divers tableaux s'introduiſent en foule.
L'un ne détruit point l'autre: aucun d'eux ne s'écoule.
Tout eſt clair & diſtinct: tout s'offre ſans éfort:
Le trait, ſe concentrant, n'en devient que plus fort.

Tout eſt clair & diſtinct. C'étoit-là le propre de l'étonnante mémoire de Séneque. Il nous apprend [*Præf. Controv.*] que dans ſa jeuneſſe il répetoit juſqu'à deux mille noms propres, après les avoir entendus une ſeule fois, & qu'il les répetoit [ce qui eſt beaucoup plus fort] dans le même ordre qu'on les lui avoit récités. Entre autres efforts de mémoire qui ne ſont pas moins prodigieux, il en cite un aſſez plaiſant. " Un particulier, *dit-il*, ayant entendu ré-
" citer un Poëme, avança pour s'égayer que c'étoit ſon
" ouvrage, & pour preuve il le répeta tout entier, ſans

Mais ces fibres auſſi ſont-elles inflexibles,
Soit par l'excès honteux de boiſſons trop nuiſibles,
Soit par le poids des ans qui nous traîne au tombeau:
Les traces foiblement s'impriment au cerveau.
Ce ne ſont bien ſouvent qu'empreintes paſſageres,
Que portraits fugitifs, que lueurs éphémeres.
L'image des objets, reçue avec éfort,
S'offre & ſoudain s'éface, entre & promptement ſort.
Tel l'éclair brille & meurt: tel pouſſé vers la plage,
Le flot au même inſtant couvre & fuit le rivage.
Selon que les objets ſont vifs ou languiſſans,
Admiſes au cerveau par l'organe des ſens,
Leurs traces, dans l'eſprit ſtables ou paſſageres,
Font des impreſſions profondes ou légeres.
De-là tous ces tableaux de la mémoire exclus,
Ou de qui nous n'avons qu'un ſouvenir confus.
De-là tous ces tableaux dont l'immortelle empreinte
Triomphe du tems même, & brave ſon atteinte.
Ainſi, fades Ecrits, dont on fut ennuyé,
De vous, tout, juſqu'au titre, eſt ſouvent oublié.

„ héſiter. Le véritable Auteur n'ayant pu en faire autant, „ les auditeurs l'accuſerent d'en avoir fait le larcin. " Cet éfort de mémoire, quoique ſurprenant, me paroît d'autant plus croyable que j'en ai vû un tout pareil, au badinage près. Je m'applaudis d'en faire ici honneur à feu M. Olivier, l'un des principaux membres de l'Académie de Marſeille, homme d'une vaſte érudition, & connu dans le monde littéraire par une Hiſtoire de Philippe de Macédoine auſſi exacte qu'approfondie.

Soit par l'excès honteux, &c. A ces deux cauſes joignons-en une troiſiéme: l'uſage du tabac. Il affoiblit la mémoire par des raiſons médico-phyſiques dont l'expoſition meneroit trop loin. Elles furent ſavamment déduites dans une thèſe de Médecine que M. Berger de l'Académie des Sciences ſoutint, lorſqu'il étoit encore ſur les bancs de la Faculté: " thèſe, *dit agréablement M. de Fontenelle*, dont „ le ſtile & l'érudition furent généralement admirez, & „ les préceptes fort peu ſuivis. " *Eloge de M. Berger.*

Ainſi, tendres adieux d'une mere expirante,
Dans ſon fils votre idée à jamais eſt vivante.
Tels ſont de la mémoire & l'eſſence & le prix.
Que ſes riches tréſors de l'homme ſoient chéris.
Oui, cette faculté, qui veut de la culture,
Eſt un des plus beaux dons qu'accorde la nature.
Miroir univerſel, elle nous rend préſens
Les ſiecles reculés, les grands évenemens,
Tous les faits conſacrés dans la Fable & l'Hiſtoire.
Le ſavant quelquefois lui doit toute ſa gloire.
Ses tréſors cependant ne ſont qu'un embarras,
Lorſque le Jugement ne la dirige pas.

CE Jugement qu'eſt-il ? Ce ſens droit & ſolide,
Qui diſcute, compare, examine, décide,
Et qui n'établiſſant que des principes vrais,
Par l'organe du goût prononce ſes arrêts.
C'eſt cette raiſon ſaine, exacte, vigoureuſe,
Qui luit d'une clarté ſagement lumineuſe,
Qui régente l'eſprit dans ſes productions,
Et de l'homme, en tout tems, régle les actions.
Trop heureux l'Ecrivain dont un guide ſi ſage
Gouverne le génie, & dirige l'ouvrage!
Méthodique, il lui dicte un plan judicieux.
Il lui fait rejetter les écarts trop fougueux,
Les tours entortillés, les figures outrées,
Les faux brillans, l'enflure, & les beautés plâtrées,
Ces riens ingénieux, avec art façonnés,
Tous ces termes nouveaux, ſouvent enfans mort-nés:
Lieux communs d'une maigre & fauſſe Rhétorique.
Dédaignant ces atours, ſon auſtere Logique
N'admet que le vrai beau, l'ordre & l'enchaînement,
Du ſimple & du pompeux le rare aſſortiment,

Miroir univerſel. On peut voir dans les Confeſſions de S. Auguſtin [*lib.* 10.] un magnifique éloge de la mémoire, & une ample analyſe de ſes différentes opérations, que le ſaint Docteur confond cependant en quelques endroits avec les opérations de l'entendement pur.

Cette force de ſens, cette hauteur d'idées,
Propres au ſeul génie, à lui ſeul accordées.
L'imagination offre-t-elle à ſes yeux
De ſon feu petillant l'éclat preſtigieux?
Il change ces ardents en réelle lumiere,
Son allure effrenée en marche réguliere.
Sa mâle auſtérité ne proſcrit point les fleurs,
Mais il choiſit, varie, aſſortit leurs couleurs.
Avec gout, ſobrement elles ſont diſpenſées,
Et dans leur lieu précis heureuſement placées.
O ſublime Orateur, défenſeur de Milon,
Lui-même, en la tribune, il parloit ſous ton nom:
Et toi, rival d'Homere, ô Cygne de Mantoue,
Tu lui dois l'ordre & l'art dont l'univers te loue.
Offrons le Jugement ſous de plus nobles traits,
Et voyons-le aux humains prodiguer ſes bienfaits.
En vrai Légiſlateur il ſert la République;
Dans le ſein des cités, prévoyant, il s'aplique
A maintenir la paix, & l'ordre, & le repos.
Loin d'elles ſa prudence écarte les fléaux,
Sa vigilance active entretient l'abondance;
De Thémis, au Sénat, il régle la balance.
Mais ſon plus noble champ c'eſt le Conſeil des Rois.
Minerve, ta ſageſſe y parle par ſa voix.
Ses avis décidant de la paix, de la guerre,
Font préſenter l'olive, ou lancer le tonnerre.
Je le vois diſſiper d'anciennes erreurs,
Proſcrire les abus, & reformer les mœurs.
De l'ordre ami conſtant, ſon exacte juſteſſe
Condamne écarts, travers, aveuglement, foibleſſe,
Tout ce que la raiſon déſavoue & dément.
Nul mortel avec lui n'eſt fat impunément.
O comble de faveurs! A l'homme qui s'égare
Son utile flambeau ſert de guide & de phare.
Par ſon heureux ſecours que d'écueils évités,
D'orages prévenus, de périls écartés!
La vie eſt une mer ſans relâche agitée.
Notre nef par les flots eſt ſouvent emportée.
Le Jugement la guide, & malgré leur éfort,
Ce Pilote prudent la conduit dans le port.

Trop heureux les mortels, s'ils n'étoient point rebelles
A ſes ſages leçons, à ſes avis fideles!
Mais, plus fort que ſa voix, un penchant trop fatal
Les ſéduit, les maîtriſe, & les entraîne au mal.
Tel eſt même ſouvent leur aveugle délire,
Qu'aprobateurs du bon, ils préferent le pire.

CE choix eſt l'acte pur de notre volonté.
L'Homme en tout ce qu'il fait n'eſt point néceſſité.
Il eſt né libre, & Dieu par un decret ſuprême,
Laiſſe à ſa volonté, maitreſſe d'elle-même,

Qu'approbateurs du bon. " *Video meliora proboque : dete-*
„ *riora ſequor*, dit Médée dans Ovide [*Met. liv. 7.*] &, ſi à la ſuite d'un Auteur profane, il eſt permis de citer un Ecrivain ſacré, c'eſt auſſi ce que dit S. Paul en parlant de lui-même : " *Non enim quod volo bonum, hoc ago : ſed* „ *quod odi malum, illud facio.* „ *Ad Rom. chap. 7. v. 15.* Maxime qui établit les contradictions du cœur de l'homme dans le moral, & qui eſt rendue ſi heureuſement dans ces vers du plus grand de nos Poetes :

Hélas en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, & n'accomplis jamais.
Je veux : mais ô miſere extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.
Racine, Cant. 3.

Il eſt né libre. La liberté de l'homme eſt une vérité inconteſtable, fondée ſur la foi, & dont nous trouvons la preuve dans l'acte de notre volonté agiſſant même phiſiquement. Ce dogme, qu'il eſt ſi glorieux à l'Etre penſant de ſoutenir, eſt formellement établi en pluſieurs endroits de l'Ecriture, mais ſurtout dans l'Eccléſiaſtique. Voici le paſſage. " *Deus ab initio conſtituit hominem, & reliquit illum* „ *in manu conſilii ſui. . . . Appoſuit tibi aquam & ignem.* „ *Ad quod volueris porrige manum tuam. Ante hominem*

Le pouvoir de choisir ou le bien, ou le mal,
Choix décisif, pour lui salutaire, ou fatal.
Ainsi donc, à son gré, l'ame se détermine.
D'un ou d'autre côté, souveraine, elle incline,
Quand & comme elle veut, se porte vers l'objet,
Et de sa volonté ses actes sont l'effet.
Telle est sa liberté, qu'elle tient de Dieu même.
[1] Qui dit qu'elle est esclave, ah! qu'il soit anathême.
Mais si tout établit sa noble liberté,
Tout établit aussi son immortalité.

L'AME, ce souffle actif, cette substance pure,
Atteste hautement sa céleste nature.
Elle est spirituelle, & ne mourra jamais.
Tout l'offre à ma raison sous les plus nobles traits.
Elle pense: elle juge: elle sait se connoître;
Sublime, s'élancer vers l'auteur de son être,
Adorer sa puissance en tout ce qu'elle voit,
Le benir tendrement des biens qu'elle en reçoit.
Faite pour aimer l'ordre, à l'ordre elle est fidelle.
Quels rares attributs elle rassemble en elle!
Amour du vrai, grandeur, sublimes facultés,
Desir de tout savoir, lumineuses clartés,
Usage illimité de cette raison saine
Qui la fait opérer, & vers le bien l'entraîne:

„ *vita & mors, bonum & malum. Quod placuerit ei, dabi-*
„ *tur illi.* Cap. 15. v. 14. & seq. La liberté de l'homme peut-elle être plus expressément marquée? Luther & Calvin, qui ont tâché de la détruire pour élever sur ses ruines le *Prédestinatianisme*, étoient intérieurement, & malgré eux, convaincus de tout son pouvoir. Enfin tout ce que le libre arbitre a de contentieux, c'est son accord avec la grace, & en effet c'est bien là qu'il faut s'écrier: *O altitudo!*

[1] *Si quis dixerit liberum hominis arbitrium ..... non posse dissentire, si velit, sed velut inanime quoddam, nihil omninò agere, mereque passivè se habere, anathema sit.* Conc. Trid. sess. 6. can. 4.

Et la perfection de ces dons précieux,
Dans ce séjour terrestre est voilée à nos yeux.
Un être si parfait, & qui par son essence
N'est que vie & chaleur, lumiere, intelligence,
Dans la nuit du néant doit-il être plongé,
Quand des liens du corps il sera dégagé ?
Loin cette fausse idée, à l'ame injurieuse :
Son immortalité n'est pas même douteuse.
Tout parle en sa faveur, & son activité,
Et les arts découverts par sa sublimité,
L'infini qu'elle embrasse, & ces élans de flamme
Vers l'Etre de mon être, & l'Ame de mon ame.
Non, je ne croirai point, ô Moteur souverain,
Que ta sagesse ait mis vainement dans mon sein,
D'un bonheur éternel l'attente & le présage,
La soif d'un nom célebre & vivant d'âge en âge,

Tout parle en sa faveur. L'activité de l'esprit, sa grandeur dans l'invention des Arts & des Sciences, le souvenir du passé, les vues dans l'avenir, prouvent, suivant Ciceron, que l'ame ne peut être mortelle. " *Sic mihi persuasi ;* " *sic sentio, cùm tanta celeritas animorum sit, tanta memo-* " *ria præteritorum, futurorumque providentia, tot artes,* " *tantæ scientiæ, tot inventa, non posse eam naturam quæ* " *res eas contineat, esse mortalem.* De Senect. Quelle est la force de la conviction intime de l'immortalité de l'ame, puisque les Payens éclairés par les seules lumieres naturelles, & sans le secours de la Révélation, n'ont point douté de cette vérité importante, qui, comme Cicéron dit ailleurs, étoit consentie de tous les Peuples ! " *Permanere* " *animos arbitramur, consensu nationum omnium.* L'Elisée & le Tartare, séjour qu'ils assignoient aux ames après la mort, prouvent qu'ils croyoient l'ame immortelle, & même qu'ils attendoient des récompenses ou des châtimens dans une autre vie.

La soif d'un nom célebre. Saint Evremont a mis au rang des plus fortes preuves de l'immortalité de l'ame, le desir si naturel à l'homme d'éterniser sa mémoire. " La preuve,

Ce desir d'une paix qu'en vain je cherche en moi,
Que mon cœur inquiet [1] ne peut trouver qu'en Toi.
Tout m'assure à l'envi qu'à son principe unie,
Mon ame doit jouir d'une immortelle vie,
Et d'un torrent de biens s'enivrant à long traits,
T'adorer, te benir, & t'aimer à jamais.
C'est pour ces grands objets que tu lui donnas l'être.
Ta sagesse à ces traits peut-elle mieux paroître ?
J'entends du vertueux les trop justes clameurs :
Je suis, dit-il, en proie aux plus cruels malheurs,
Tandis que le méchant, ivre de sa puissance,
Coule des jours heureux au sein de l'opulence.
Vaine idole du sage, ô stérile vertu,
Que gagné-je à te suivre, & de quoi nous sers-tu ?
Juste, étouse ta plainte : un Dieu, juge équitable
Cite à son tribunal l'innocent, le coupable,
Et tombant l'un & l'autre au pouvoir de la mort,
Ce Dieu, n'en doute point, éternise leur sort.

„ *dit-il*, la plus sensible que j'aye trouvée de l'immortalité „ de l'ame, c'est le desir que j'ai de toujours être. Un passage de Cicéron va servir, pour ainsi dire, de commentaire à ce texte un peu enveloppé. Voici ce qu'il dit dans le plus moral de ses Ouvrages philosophiques, & dont MM. Bouhier & d'Olivet ont donné une si belle Traduction : „ *Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis....* „ *quid ipsa sepulcrorum monumenta, quid elogia significant,* „ *nisi nos futura etiam cogitare ?* Tuscul. disp. lib. 1. num. 14. En effet, nous ne pouvons donner l'être à nos enfans, nous ne pouvons faire des actions héroïques, produire d'excellens écrits, élever de superbes monumens & les charger d'inscriptions, sans un secret desir, ou tout au moins une velléité de laisser par-là un nom après nous. Or ce desir ou cette velléité que l'ame forme, ne sont-ils pas comme une expression de l'immortalité de son être ?

1 *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Aug. Conf Lib. 1. chap. 1.

Sa main du vertueux couronne l'innocence,
Et punit du pervers la coupable licence.
Les peines, les combats exercent la vertu,
Et l'honneur du triomphe au ſeul vainqueur eſt dû.
La palme qu'elle attend ſeroit peu digne d'elle,
Si ſa poſſeſſion n'étoit pas éternelle.
Départir un bonheur qui ne doit point ceſſer,
C'eſt, ô ſuprême Arbitre, en Dieu récompenſer,
Et c'eſt-là cette vie éternelle en durée,
Que ton Verbe * a promis de ſa bouche ſacrée.
Cette immortalité dont je ne puis douter,
La Phyſique à la Foi s'unit pour l'ateſter.
L'ame, cette ſubſtance active, indiviſible,
N'éprouve point le ſort de l'être deſtructible,
Ne fond point, comme lui, dans le ſein de la mort.
Dans leur nature propre il n'eſt aucun rapport.
En eſt-il en effet, entre un être qui penſe,
Qui juge & réflechit, qui ſonde ſon eſſence,
Et cet être étendu, privé de ſentiment,
Que le tems, par degrés détruit à tout moment?
L'un, compoſé groſſier, altérable matiere,
1 De la pouſſiere iſſu devient encor pouſſiere.
L'autre, pur, ſimple, actif, n'occupant point de lieu,
2 Retourne impériſſable, à ſon principe, à Dieu.
L'ame n'eſt point mortelle : un dogme ſacrilége
Veut en vain lui ravir le noble privilége

---

* Matth. chap. 19. v. 29.

1 *Et revertatur pulvis in terram ſuam undè erat.* Eccl. chap. 12. v. 7.

2 *Et ſpiritus redeat ad Deum qui dedit illum.* Ibid.

L'ame n'eſt point mortelle. Cette vérité ſi conſolante pour un Chrétien, & qui a fait dire à un Payen même : „ *Juva-* „ *bat me de æternitate animarum quærere, imò meherculè* „ *credere* [*Senec Epiſt.* 102.] cette vérité, dis-je, a brillé au milieu des ténébres du Paganiſme. Elle a été reconnue par la plus ſaine partie des Philoſophes de l'antiquité : mais

De ſurvivre à ce corps, ſon indigne priſon.
Un ſentiment intime exclud juſqu'au ſoupçon.
Oui, dans mon cœur s'éleve un cri de la nature,
Un cri conſolateur qui me flate & m'aſſure
Que cet ame que Dieu du néant fit ſortir,
Le néant dans ſon ſein ne peut point l'engloutir.
Dans les corps compoſés que diſſout l'Alchimiſte,
La forme périt ſeule, & la ſubſtance exiſte.

---

celui qui en a été le plus fortement perſuadé, c'eſt Socrate! Platon, ce diſciple qui lui a fait tant d'honneur, nous a conſervé dans le Dialogue qui a pour titre le *Phédon*, le dernier entretien que ce grand homme eut avec ſes amis, quelques heures avant ſa mort, & qui roula ſur l'immortalité de l'ame. C'eſt dans ce Dialogue que Socrate expoſe les raiſons les plus propres à prouver que l'ame eſt immortelle, & qu'il réfute comme par avance, toutes les objections qu'Epicure devoit faire dans la ſuite contre ſa ſpiritualité.

Le néant dans ſon ſein. Pour éviter la prolixité, je ne rapporte point ici une foule d'autorités qui prouvent toutes que l'ame ne ſauroit phyſiquement être *annihilée*. Il eſt vrai que Dieu, par un acte de ſa volonté, peut l'anéantir : mais j'oſerai dire qu'il ne ſeroit pas dans l'ordre moral que Dieu le voulût. L'ame, de l'aveu de tous les Théologiens, doit être néceſſairement ou récompenſée, ou punie. Or ſon anéantiſſement excluroit le châtiment ou la récompenſe.

La forme perit ſeule L'Alchimiſte peut bien diſſoudre les corps compoſés, & les convertir en ſubſtances élémentaires : mais ſon diſſolvant le plus fort, ſon feu le plus violent ne ſauroient venir à bout de détruire leur nature. Cette deſtructibilité eſt auſſi impoſſible, que ſon art eſt illuſoire. Les parties ſabloneuſes des corps diſſous ſont toujours du ſable. Les parties métalliques ſont toujours du fer, du cuivre, &c. Voyez l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences [*an.* 1734. *pag.* 55.] au ſujet d'une épreuve opiniâtre, & ſans ſuccès, que le celebre Boërhave fit ſur le Mercure. Enfin, pour citer une preuve plus ſimple, &

Rien n'eſt anéanti dans la nature : hé quoi !
L'ame ſeule ſeroit ſouſtraite à cette loi ?
L'anéantiſſement ſeroit tout ſon partage ?
Ah ! le penſer, grand Dieu, c'eſt te faire un outrage.
C'eſt dégrader ta gloire, & mon être : oui, je doi
Etre heureux, impaſſible, immortel comme Toi.
Mon ame doit un jour de ſes fers affranchie,
Briller de ta ſplendeur, & vivre de ta vie.
De l'Athée aveuglé le ſyſtême impoſteur
Tâche en vain de détruire un eſpoir ſi flatteur.
Qu'il tremble, en s'appuyant ſur ſon dogme exécrable.
Qu'il tremble, il n'eſt pas loin ce jour épouvantable,
Où t'implorant, Seigneur, pour être anéanti,
Dans ſon triſte ſouhait il ſera démenti.
C'eſt dans un lieu d'horreur, affreux à la penſée,
Que vers toi s'élançant, & par Toi repouſſée,

---

dont les yeux philoſophiques ſont journellement témoins, le bois que le feu conſume n'eſt point détruit. Sa forme périt, mais il exiſte dans la fumée, qui eſt la partie ſpiritueuſe, dans la ſuie, qui eſt la partie huileuſe, dans la cendre, qui eſt la partie terreuſe.

Rien n'eſt anéanti dans la nature. Non ſeulement un corps mixte ne peut être anéanti, mais encore il n'y a pas le plus délié rayon de lumiere qui puiſſe l'être phyſiquement. A quelque épreuve que le priſme s'éforce de le mettre, il ſe montre toujours, il exiſte, & [ce qui ne prouve pas moins l'immutabilité de ſa nature] il eſt toujours rouge ſi le rayon eſt rouge, toujours bleu ſi le rayon eſt bleu, &c. L'indeſtructibilité phyſique d'un corps mixte, & même d'un corps élémentaire, me paroît un argument des plus forts en faveur de l'immortalité de l'ame : car ſi ce corps élémentaire, qui a néceſſairement des parties, ne peut abſolument être détruit, l'ame qui n'en a point ne peut à plus forte raiſon être détruite, & par conſéquent elle eſt immortelle. " *Nec ſecerni, nec dividi, nec diſcerpi, nec* „ *diſtrahi poteſt: nec interire igitur.* „ *Tuſcul. diſp. lib.* 1. *num.* 29.

Parmi le déſeſpoir, les pleurs, les heurlemens,
De ta juſte vengeance éternels inſtrumens,
Son ame éterniſée expiera ſon blaſphême.
Ces tourmens lui ſont dûs : oui, ta juſtice même
Doit rendre dans ces lieux la peine du pécheur
Eternelle en durée, infinie en rigueur.
Arme ton bras, grand Dieu ! tonne, éclate, foudroye.
Que ſur l'impie altier ton courroux ſe déploye :
Ou plutôt par pitié diſſipant ſon erreur,
Pour déciller ſes yeux, parle au fond de ſon cœur.

SOMMAIRE

DU

SEPTIÉME CHANT.

DEFINITION de la Raiſon telle qu'elle étoit dans l'état d'innocence. Don du Créateur, deſtinée par lui à éclairer l'Homme & à le guider, elle ne peut être par ſa nature une ſource d'erreurs & d'égaremens. La chûte de l'homme, unique cauſe de l'impuiſſance de la Raiſon. Tableau des funeſtes effets de la déſobéiſſance du premier Homme. Obſcurciſſement des lumieres de l'Eſprit. Corruption du Cœur. Naiſſance des Paſſions. Que l'amour-propre les produit. Tableau des Paſſions en général. Leur empire tyrannique. La Raiſon tâche vainement de nous en affranchir. Forcée à céder, elle eſt elle-même ſubjuguée. Miſére de l'Homme dans l'état de la nature corrompue. Miſſion d'un Dieu réparateur. Triomphe du Chrétien ſur les Paſſions. L'Homme conſidéré en tant que membre de la ſociété civile. Définition de la ſociété. Etabliſſement des Loix. Tableau des déſordres qui regnent dans la ſociété, & dont les Paſſions ſont l'origine. Qu'il y a des Paſſions qui tournent au bien de la ſociété, lorſque la Raiſon les réprime. L'invention des Arts & des Sciences, preuve naturelle de la grandeur de l'Eſprit humain, tout borné qu'il eſt. Avantages que la ſociété retire de leur culture. Devoirs de l'Homme à l'égard de l'Homme. Portrait du Sage, vrai Citoyen. La recherche du Bonheur, mobile & fin de toutes les actions de l'Homme. Tableaux du faux bonheur. Eſſence du vrai bonheur. La Modération des deſirs le

procure, mais la Réligion ſeule peut les modérer en épurant le-cœur. Que le bonheur paſſager de l'Homme n'eſt qu'un foible écoulement du bonheur ſans fin pour lequel il a été créé, & dont il jouira, s'il ſe fait conſtamment un devoir d'être utile à l'Homme, obſerver la Loi, de craindre & d'aimer Dieu.

SEPTIÉME CHANT.

DANS l'homme il reſte à peindre un
être raiſonnable,
Avide du bonheur, par atrait ſociable,
Fait pour reſpecter l'ordre & pour s'y
conformer,
Pour pratiquer le bien, enſemble & pour l'aimer :
Etrange compoſé de grandeur, de baſſeſſe,
De vices, de vertus, de force & de foibleſſe ;
Domtant les paſſions ; par elles dominé ;
Doué d'un eſprit vaſte à la fois & borné ;
Ardent dans le deſir, las de la jouiſſance ;
Orgueilleux & rampant : tel eſt l'être qui penſe.
La raiſon, ce tréſor ſi cher, ſi précieux,
De tous ſes atributs eſt le plus glorieux.
Noble préſent du Ciel, elle eſt par ſa nature
Une ſource de biens intariſſable & pure.
Elle eſt, dans ſon principe, un ſage conducteur ;
Qui doit nous écarter des ſentiers de l'erreur.
Dieu, la faiſant du vrai l'organe invariable,
De tromper, d'égarer la rendit incapable,
Lui donna ſagement pour regle l'équité,
Pour but l'ordre moral, pour loi la vérité.
Telle tous les mortels en naiſſant la reçoivent.
Telle unanimement les Sages la conçoivent,
Non comme un don fatal, ſouvent pernicieux ;
Non comme un vil flateur, ſophiſte captieux,
De nos égaremens l'auteur ou le complice,
Et qui couvrant de fleurs le bord du précipice,

Ouvre en traître l'abîme, & le ferme ſur nous.
Cette raiſon dont l'homme eſt ſi fier, ſi jaloux,
Devroit, pour ſoutenir ſon caractère auguſte,
Corriger ſes défauts, le rendre bon & juſte,
Lui faire maîtriſer en ſuperbe vainqueur,
L'eſſain des paſſions qui regnent dans ſon cœur:
Et mettant à profit juſqu'à ſes fautes même,
L'élever par degrés à la vertu ſuprême.
Que lui ſert fort ſouvent ſon flambeau radieux?
Pourquoi, ſans l'éclairer, brille-t-il à ſes yeux?
Ou, foible crépuſcule & douteuſe lumiere,
L'éclaire-t-il à faux dans ſa triſte carriere,
Pareil à ces ardents dont les volages feux
Sont un guide infidele & même dangereux?
D'un contraſte qu'admet la céleſte juſtice,
Expoſons l'origine, & que l'homme gémiſſe.

Le pere des humains, contre Dieu révolté,
A faic tout le malheur de ſa poſterité.
Au moment qu'infracteur d'une loi reſpectable,
Il écouta la voix d'une épouſe coupable,
Sur ſa tête il vit fondre un déluge de maux.
Il ne put ſe nourrir qu'à force de travaux.
Tout, juſqu'aux élémens, lui déclara la guerre.
La douleur & la mort envahirent la terre.
Il vit fuir loin de lui l'innocence & la paix.
Du remords déchirant il reſſentit les traits.
Son cœur, de ſon forfait la premiere victime,
Tomba de piége en piége, & d'abîme en abîme.
Le jour de la raiſon dès-lors fut obſcurci:
Le cœur fut corrompu, l'eſprit fut retreci.

Le cœur fut corrompu. M. Paſcal prouve fortement que l'homme eſt déchu de l'état de perfection dans lequel il avoit été créé. " Si l'homme, *dit-il*, n'avoit jamais été „ corrompu, il jouiroit de la vérité & de la félicité, & ſi „ l'homme n'avoit jamais été que corrompu, il n'auroit „ aucune idée ni de la vérité, ni de la béatitude. Mais nous „ avons une idée du bonheur, & ne pouvons y arriver:

Pour conſommer nos maux, les paſſions naquirent.
Dans le monde en torrent elles ſe répandirent.
Leur cohorte fougueuſe aſſaillit notre cœur.
Il céda ſans combattre à leur éfort vainqueur.
Sous leur joug rigoureux le lâche oſa ſe plaire.
De ces tyrans cruels l'amour propre eſt le pere.
Le deſir d'être heureux, deſir illimité,
Par lui ſeul eſt conçu, par lui ſeul enfanté.
Sans ceſſe il nous remplit, & nous vuide ſans ceſſe
De joie & de douleur, de haine & de tendreſſe;
De nos penchans divers eſt l'ame, le moteur;
Et, ſouverain du monde, a pour thrône le cœur.
Que cet amour abonde en bizarres caprices!
Par quels détours ſubtils, avec quels artifices,
Cet adroit impoſteur, plein d'attraits ſéduiſans,
Sait cacher l'homme à l'homme, & ſurprendre ſes ſens!
Tantôt il offre aux yeux l'image éblouiſſante
Des exploits éclatans que la valeur enfante,
Et traînant aux combats des guerriers inhumains,
Fait d'un fier Attila le fléau des humains.
Tantôt, inſinuant, fort par notre foibleſſe,
Il pénetre le cœur de la plus douce ivreſſe.
Des deſirs ſatisfaits renaiſſent les deſirs.
Il ſemble l'abſorber dans le ſein des plaiſirs.
Puis, cruel, il le livre à cette phrénéſie,
Par ſes propres ſoupçons reproduite & nourrie.
Ici l'intérêt vil nous parle par ſa voix.
Je l'entens qui preſcrit ſes mercenaires loix.
L'homme avide obéit: il vole ſur les ondes;
Il va de leurs tréſors dépouiller les deux mondes.
Là, d'un nom ſpécieux colorant ſa noirceur,
Du venin de l'envie il infecte le cœur.
Il l'abreuve de fiel, le nourrit d'amertume,
Dans ſes triſtes accès lentement le conſume,

„ nous ſentons une image de la vérité, & ne poſſédons que
„ le menſonge; & par-là il eſt manifeſte que nous avons
„ été dans un degré de perfection dont nous ſommes mal-
„ heureuſement tombés. *Penſées, chap. 3.*

Et pour mieux l'accabler, lui fait voir ſes rivaux,
Par de plus grands ſuccès couronnant leurs travaux.
Plus loin, il fait briller un glaive ſanguinaire.
Il excite à venger un afront arbitraire,
Fait porter ſur l'aréne une fauſſe valeur,
Et transforme un Achille en vil gladiateur.
Voilà les paſſions que l'amour-propre enfante:
Race digne de lui, hautaine & turbulente.
Le cœur eſt le jouet de ces fiers ennemis.
Il eſt à leurs fureurs en eſclave ſoumis.
De leur fatale guerre & victime, & théâtre,
Pour l'entre-déchirer je les vois ſe combattre.
La proie eſt diſputée, & les flots agités
Sont, ſur les vaſtes mers, cent fois moins irrités.
Ces tyrans, ſans combat, tour à tour l'aſſerviſſent,
Par mille lâchetés tour à tour l'aviliſſent,
Et pour comble d'oprobre, accablé ſous ſes fers,
Sa honte, ſon malheur, ſes tourmens lui ſont chers.
La raiſon veut briſer ſes indignes entraves,
Veut arracher au joug le plus vil des eſclaves.
Empreſſée, elle accourt, & prompte à l'aſſiſter,
Lui tend la main: l'ingrat oſe la rejetter.
Laſſe d'offrir en vain un ſecours qu'il dénie,
Elle fuit, & le livre à ſon ignominie,
Toujours prête pourtant à revenir à lui,
S'il veut, dans ſa miſere, implorer ſon apui.
Homme, dans ce tableau reconnois ton image.
Ton aviliſſement, tes maux ſont ton ouvrage.
Ceſſe, dans tes clameurs, d'accuſer la raiſon,
Ne dis plus que du ciel elle eſt un triſte don,
Qu'elle voile à tes yeux, ou farde tes foibleſſes;
Emouſſe du remords les pointes vengereſſes,
T'étourdit lâchement ſur tes honteux excès,
Des paſſions enfin fomente les accès.
Ouvre les yeux: connois ton injuſtice extrême.
Qui flétrit la raiſon? Qui l'obſcurcit? Toi-même.
Oui, du fond de ton cœur aux paſſions livré,
De la ſoif des faux biens toujours plus dévoré,
S'élevent chaque jour des vapeurs ténébreuſes,
Qui cachent ſes clartés, vainement lumineuſes.

Telle, ſortant du fond de ces marais bourbeux;
Repaire de ſerpens, d'inſectes venimeux,
La vapeur qui s'éleve au haut de l'atmoſphere;
Du ſoleil bienfaiſant obſcurcit la lumiere.
En oſant pervertir ſes nobles attributs,
Nous l'empêchons, en nous, d'enfanter des vertus.
L'homme, lâche ſujet de cette auguſte Reine,
Se ſouſtrait à ſes loix, la détrône & l'enchaîne.
Aux fieres paſſions contrainte d'obéir,
Sa nobleſſe lui reſte, & ne peut ſe trahir.
Grand Dieu, tu vois ainſi ton plus parfait ouvrage,
L'homme, que tu formas à ton auguſte image,
Deshonorer ſon être, avilir ſa raiſon,
De la coupe d'erreur avaler le poiſon,
Des ſens, des paſſions eſclave volontaire,
A lui-même étranger, à lui-même contraire;
Tu le vois; mais l'ingrat a violé ta loi:
Dès-lors, en criminel, rejetté loin de toi,
Déchu par ſon forfait de ſa grandeur premiere,
Il a honteuſement rampé dans la pouſſiere.
Un foible crépuſcule a ſes regards a lui.
Plaiſirs purs, douce paix, vrai bonheur, tout l'a fui.
Dépouillé de ſes droits au céleſte héritage,
L'enfer eſt devenu ſon horrible partage.....
Mais le ciel attendri déſarme ſa rigueur.
Un Dieu deſcend: la terre enfante ſon Sauveur.
Le Juſte ſe revêt de toutes nos miſeres.
Il ſatisfait pour nous au crime de nos Peres.
Il meurt: c'eſt par ſon ſang que l'homme eſt racheté,
Qu'il recouvre ſa gloire, & ſa félicité.
La Loi de CHRIST l'éleve au-deſſus de lui-même.
Paſſions, il combat votre pouvoir ſuprême.
Secouru par la Grace, il briſe ſon lien.
Le vieil homme eſt détruit, & je vois le Chrétien.
Ce Chrétien, compoſé de force & de foibleſſe,
S'obſerve avec rigueur, ſur lui veille ſans ceſſe.
Il livre dans ſon ſein des combats éternels.
Sa vie eſt un tiſſu d'éforts continuels.
D'aſſauts renouvellés, de victoires douteuſes,
Victoires pour ſon cœur d'autant plus douloureuſes;

Qu'il lui faut triompher d'un ennemi qui plaît,
Qu'il chérit malgré lui, tout odieux qu'il eſt.
Il s'honore & gémit du ſuccès de ſes armes,
Et ſouvent ſes lauriers ſont arroſés de larmes.
L'homme, de ces éforts tire un luſtre nouveau.
Plus la palme a couté, plus le triomphe eſt beau,
Et la gloire qui naît de la vertu ſublime,
Ne fut jamais le prix d'un cœur puſillanime.
Ainſi ces paſſions dont on eſt déchiré,
Dont par la ſeule mort le ſage eſt délivré,
Sont des tyrans cruels, & des monſtres terribles.
Mais ces fiers ennemis ne ſont pas invincibles.
Leur germe renaiſſant ne peut être étouſé,
Mais d'elles le Chrétien a ſouvent triomphé.
Si tu permets, grand Dieu, que leur puiſſance altiere,
Sur ſon cœur né ſenſible, agiſſe toute entiere,
C'eſt pour aiguillonner ſon oiſive vertu.
Sans ceſſe le penchant doit être combatu.
Telle dans ſes decrets, ta bonté tutélaire
Permet aux aquilons de troubler l'atmoſphére:
Par leur ſouffle orageux s'il n'étoit agité,
Trop long-tems dans le calme, il ſeroit infecté.

L'Homme eſt un ſouverain: la terre eſt ſon empire.
Tout le craint, le reſpecte: à ſes vœux tout conſpire.
Sur tous les animaux il étend ſon pouvoir.
Son ſceptre, c'eſt ſa force, & ſes loix ſon vouloir.
C'eſt pour nourrir ce Roi, que la terre, que l'onde,
Que toute la nature eſt active & féconde,
Et ſur quelques objets qu'il attache les yeux,
Fier, jaloux de ſes droits, il ne voit en tous lieux,
Qu'eſclaves empreſſés, ou qu'êtres ſalutaires,
De ſes divers beſoins conſtamment tributaires.
Mais ſi tout eſt pour l'homme un tribut de bienfait,
Si, dans cet univers, pour lui ſeul tout eſt fait,
L'homme eſt fait à ſon tour pour ſervir ſon ſemblable;
Il lui doit en tout tems un apui ſecourable.
L'Etre ſuprême en nous a pris ſoin de former
Le plaiſir d'être utile, & la douceur d'aimer;

Et ces deux facultés, de nos cœurs ſouveraines,
De la ſociété ſont les plus fortes chaînes.
Cette ſocieté qu'eſt-t-elle? Un vaſte corps,
Un aſſemblage heureux de différens reſſorts,
Qui, mûs avec l'adreſſe à la prudence unie,
Compoſent un *enſemble* où regne l'harmonie.
C'eſt d'états, d'intérêts, d'eſprits, de goûts, d'humeurs,
D'opinions, de loix, de coutumes, de mœurs,
Une marche biſarre, en contraſtes féconde,
Qui varie & la face & la ſcène du monde.
Des membres de ce corps, les uns ſont plébeyens,
Et par leur induſtrie utiles citoyens.
Les autres, nés d'un ſang célebre dans l'hiſtoire,
De l'Etat ſont le bras, le conſeil & la gloire.
Les uns (tels ſous LOUIS ſont les heureux François)
Soumis, mais noblement, obéiſſent aux Rois.
Les autres, ennemis du pouvoir deſpotique,
Suivent indépendans, l'état démocratique,
Ou raſſemblent chez eux trois pouvoirs différens,
Celui du Souverain, ceux du Peuple & des Grands,
Des aquilons fougueux les bruyantes haleines
Agitent moins les flots ſur les humides plaines,
Que l'envie, & la fraude, & la cupidité,
La haine, la vengeance au bras enſanglanté,
N'agitent les eſprits de ce corps politique,
Dans ſes vaſtes deſirs trop ſouvent phrénétique.
C'eſt pour les réprimer que les légiſlateurs,
De l'univers naiſſant ſublimes précepteurs,
Etablirent les loix, & prirent pour modele
L'intime ſentiment de la loi naturelle,
De cette auguſte loi, que l'Etre créateur
Grava de ſon doigt même au fond de notre cœur;
Et dont le grand précepte & l'ordre invariable,
C'eſt d'être bon & juſte, & d'aimer ſon ſemblable.
Pour contenir le crime, à la ſage Thémis
Le glaive & la balance ainſi furent remis.
Elle frape. Mais quoi? Ses coups les plus terribles
Trouvent au repentir des cœurs inacceſſibles.

Le châtiment éfraye, & ne corrige pas.
Le crime en vain puni, marche encore à grands pas.
Du même front d'airain, la licence éfrenée
Iuſulte la pudeur aux cris abandonnée.
L'avide uſurpateur dévore l'orphelin.
L'homme leve ſon bras ſur l'homme, & dans ſon ſein
Plonge tranquilement un poignard homicide.
L'opreſſeur fait gémir l'innocence timide.
La calomnie à l'ombre épanche ſon poiſon,
L'amitié fauſſe ourdit ſa noire trahiſon.
L'artiſan d'une châte, à la Cour ſi commune,
Sur d'illuſtres débris éleve ſa fortune.
C'eſt ce fond de noirceur & de perverſité,
Qui bleſſe la raiſon, flétrit l'humanité,
Et fait de l'univers un repaire ſauvage,
Du repaire des Ours trop reſſemblante image.
Des ſeules paſſions naît ce déſordre affreux:
Aſſerviſſant notre ame à leurs accès fougueux,
Elles dégradent l'homme, & banniſſent du monde
Cette douce harmonie en mille biens féconde.
Tel le ſouffle bruyant des fiers tyrans des airs
Trouble le calme heureux qui regne ſur les mers.
Comme lui, leur ivreſſe excite des orages,
Preſque toujours ſuivis de funeſtes naufrages.
Si l'homme ſecouoit leur joug impérieux,
Libre, calme, content, l'homme ſeroit heureux.
La terre, des diſcords, des forfaits tributaire,
De la paix, des vertus ſeroit le ſanctuaire.
Nous coulerions nos jours au ſein du vrai bonheur.
N'allons pas toutefois, trop rigide cenſeur,
De toute paſſion interdire l'uſage.
Troubler l'ordre, il eſt vrai, nuire eſt leur apanage:
Mais leur funeſte empire, avec ſoin mitigé,
Peut ſervir l'univers, ſous leurs drapeaux rangé.
Tel ce reptile impur au venin redoutable
Eſt un fier aſſaſſin: mais un art favorable
Le change en ſpécifique, & ſon heureux ſecours
Me rapelle à la vie, & prolonge mes jours,
Otons les paſſions: un ſommeil léthargique
S'empare des eſprits dans l'ordre politique.

L'homme atiédi, glacé, de langueur abatu,
N'a, pour agir, ni nerfs, ni force, ni vertu.
C'eſt ainſi que le feu, ſi prompt à ſe répandre,
Dépourvu d'aliment, languit, meurt ſous la cendre.
Le jeu des paſſions donne au cœur, à l'eſprit,
Une active chaleur qui ſeule les nourrit.
Leur aſcendant qu'on regle, a pour objet unique
L'interêt général, & ſert la République.
La gloire fait voler le Guerrier au combat:
Nous devons à *Villars* le ſalut de l'Etat.
L'ardente ſoif de l'or fait braver les naufrages:
Les richeſſes de l'Inde inondent nos rivages.
L'ambition éleve un mortel vertueux:
D'Amboiſe eſt preſque Roi: les peuples ſont heureux.
Ainſi les paſſions, ces monſtres redoutables,
Malgré le préjugé, ſont ſouvent favorables.
Par elles, des humains les nœuds ſont reſſerrés:
Par elles, au bonheur ils montent par degrés.

Nous devons à Villars. En 1712, lorſque nos frontieres étoient ouvertes de tous côtés à l'ennemi victorieux, Monſieur le Maréchal de Villars batit le Prince Eugène à Denain. Il fit lever le ſiége de Landrecie, prit Douay, Marchienne, le Queſnoy, Bouchain, & par cet enchaînement de ſuccès, facilita la Paix d'Utrecht, conclue en 1713 entre toutes les Puiſſances de l'Europe.

D'Amboiſe *eſt preſque Roi.* Le Cardinal d'Amboiſe fut premier Miniſtre de Louis XII. La douceur de ſon miniſtere ne coutribua pas peu à faire donner à ce bon Roi le rare ſurnom de *Pere du Peuple.* M. de Voltaire, dans ſon immortelle Henriade, fait de ce grand homme un éloge, dont la poſtérité louera, comme nous, la noble hardieſſe:

D'Amboiſe eſt à ſes piés: ce Miniſtre fidele,
Qui ſeul aima la France, & fut ſeul aimé d'elle,
Tendre ami de ſon Maître, & qui dans ce haut rang,
Ne ſouilla point ſes mains de rapine & de ſang.
Chant VII.

Leur voix apelle au loin la gloire & l'induſtrie.
L'ame, à ce cri perçant, ſort de ſa léthargie.
Elle veut être émue, & ſentir eſt ſon ſort.
L'inaction, pour elle, eſt une lente mort,
Et cette activité, partage de ſon être,
Au feu des paſſions elle la doit peut-être.
Mais pour en retirer ces ſolides bienfaits,
Il faut que la raiſon réprime leurs accès.
Elle doit mettre un frein à leur fougue orageuſe.
Leur ivreſſe amortie, en eſt moins dangereuſe.
Tel dans ſes vifs écarts, le courſier belliqueux,
Subjugué par le mords, eſt rendu moins fougueux.
Sont-elles dans notre ame en un juſte équilibre?
Elle eſt émue, & calme; elle eſt eſclave, & libre.
Il eſt un terme, un point dans le monde moral.
Si l'homme, en éfrené le franchit: tout eſt mal.
Tout eſt bien s'il s'y borne, & ſes paſſions même
Sont alors des vertus qu'on admire, & qu'on aime.
Tel eſt ſur notre cœur le jeu des paſſions.
C'eſt ainſi qu'il ſe livre à leurs impreſſions.
Sachons les réprimer: elles ſeront utiles.
Sachons les aſſervir: nos cœurs ſeront tranquiles.
Mortel, le ciel l'ordonne, & par lui tu le peux;
Par ce ſublime éfort ſois digne d'être heureux.

Aussi vifs que nombreux, les beſoins de la vie,
De l'homme citoyen aiguiſent l'induſtrie.
Ils ouvrent un champ vaſte à ſa ſagacité,
Et le fruit s'en répand ſur la ſociété.
[1] Par le ſecours du ſoc, la terre ſe couronne
Des préſens de Bacchus, des bienfaits de Pomone.
Plus utiles encor, les tréſors de Cérès
Inondent à grands flots les fertiles guerets,
Et ce grain écraſé ſous la meule bruyante,
Eſt pour nous d'alimens une ſource abondante.
Un plus frapant ſpectacle attache mes regards.
Dans le ſein des cités je vois naître les arts.

---

1 L'Agriculture.

De talens variés quel heureux aſſemblage !
A la ſociété chacun d'eux rend hommage,
Et de l'homme, au travail par le beſoin plié,
L'eſprit plus inventif, ſemble multiplié.
1 La pierre eſt façonnée, & je vois ſous l'équerre
S'élever des cités, l'ornement de la terre.
2 Le pinceau ſur la toile offre aux regards ſurpris
De nobles traits qu'anime un riche coloris.
3 Le ciſeau, manié par une main hardie,
Donne au marbre docile une eſpece de vie.
4 De divers traits empreints l'arrangement heureux
Rend la parole ſtable, & la peint à nos yeux.
5 La laine ſous nos doigts avec art eſt tiſſue.
6 Deux verres rapprochés ſubtiliſant la vue,
Dévoilent la nature aux regards curieux,
Ou d'aſtres infinis ſemblent peupler les Cieux.
7 Mais que vois-je ? Malgré les Autans qui frémiſſent,
Une nef fend les flots qui ſous ſon poids gémiſſent.
Un acier aimanté, flambeau du Nautonier,
Vers de lointains climats fraie à l'homme un ſentier.
Il découvre, étonné, des terres étrangeres,
Un nouvel Univers, ignoré de nos Peres.
Les groſſiers habitans de ces ſauvages lieux
Nous livrent des tréſors inutiles pour eux,
Et reçoivent de nous des biens à leur uſage,
Dont la nature avare a privé leur rivage.
Ainſi tous les humains rendus concitoyens,
De la ſociété forment les doux liens,
Et le triſte beſoin, peut-être néceſſaire,
Cimente & fortifie une union ſi chere,
Mortel induſtrieux, ton eſprit créateur
Par des traits plus marqués atteſte ſa grandeur.
Vaſte, il embraſſe tout, & ſon eſſor m'étonne.
8 Rapide & véhément, dans la tribune il tonne.

---

1 L'Architecture. 2 La Peinture. 3 La Sculpture.
4 L'Ecriture & l'Imprimerie. 5 Les Manufactures.
6 Invention du Microſcope & du Téleſcope. 7 La Navigation & le Commerce. 8 L'Eloquence.

Héraut

[1] Héraut des fiers guerriers qui ſignalent leur bras,
Sur la lyre héroique il chante les combats.
[2] Son fidele crayon, au temple de la gloire,
Des grands évenemens conſacre la memoire.
[3] Il éclaircit des tems la ſombre obſcurité :
Le fait le plus douteux eſt par lui conſtaté.
Plus abſtrait, il penetre au-delà du ſenſible,
A ſes hardis éforts ne croit rien d'impoſſible,
[4] Le compas à la main meſure l'univers.
[5] Il ſonde la nature & ſes éfets divers,
Il parcourt d'un pas ſûr les routes les plus ſombres,
[6] A des calculs ſans borne aſſujettit les nombres,
[7] Diſcute du ſoleil, & des globes errans
La marche, la grandeur, les aſpects différens.
[8] Des ſimples il connoît les vertus ſalutaires;
En extrait par le feu les ſubſtances légeres;
[10] Des organes du corps, ſi compliqués entre-eux,
Combine exactement les rapports merveilleux;
[11] Analyſe le ſon, les couleurs, la lumiere;
[12] Regle le poids de l'air, & par ſa force opere.
Faut-il dire encor plus? dans ſa témérité,
[13] Il oſe du Très-haut ſonder l'immenſité,
Et dans les profondeurs de cet auguſte abîme,
Il porte ſes regards, *explorateur* ſublime.
Mais quoi? ſuperbe eſprit, un frein impérieux
Réprime malgré toi ton vol audacieux.
Le doigt du Tout-puiſſant t'a preſcrit des limites,
Telles qu'aux flots altiers elles furent preſcrites.
La nature de l'air, celle du feu, de l'eau,
L'organiſation du plus vil vermiſſeau,
Le tiſſu d'une fleur, ſon germe, ſa ſubſtance,
Tout paſſe, tout confond ta foible intelligence.

---

1 La Poëſie. 2 L'Hiſtoire. 3 La Chronologie. 4 La Géométrie. 5 La Phyſique. 6 L'Algébre. 7 L'Aſtronomie. 8 La Botanique. 9 La Chimie. 10 L'Anatomie. 11 L'Optique. 12 Les Méchaniques. 13 Les Sciences qu'on appelle divines.

La nature ſe cache à tes yeux indiſcrets.
Tu ne peux voir le jeu de ſes reſſorts ſecrets.
Dieu ſur cet univers, ſon ouvrage admirable,
A tendu ſagement un voile impénétrable.
L'homme que tant d'éclat pourroit trop ébloüir,
N'eſt pas fait pour comprendre : il eſt fait pour joüir.
Citoyens de la terre, admirons ſon ſpectacle.
Laiſſons à ſon Auteur le ſecret du miracle.
Tel l'acier aimanté, qui ſur d'immenſes mers
Guida le grand *Colomb* vers un autre univers,
Nous cache quel attrait, ou plutôt quel prodige,
Par d'immuables loix vers l'ourſe le dirige.
Le nocher ne ſait point d'où provient cet attrait,
Sans rechercher la cauſe il joüit de l'effet.
Si les divers reſſorts du jeu de la nature,
Pour notre être borné ſont une énigme obſcure,
Si l'eſprit curieux échoue à cet écueil,
C'eſt que tu veux, grand Dieu, réprimer notre orgueil.
L'homme ſeroit trop vain, s'il pouvoit tout connoître,
Et l'eſclave oſeroit s'égaler à ſon maître.
Mais dans ce champ ouvert à ſa ſagacité,
Quelle moiſſon de biens pour la ſociété !

La nature ſe cache. Pline, en plus d'un endroit de ſon Hiſtoire, avoue que nous ne voyons que la ſurface des opérations de la nature, & que les reſſorts ſecrets par leſquels elle agit, ſont inacceſſibles à nos yeux : *Arcana naturæ oculis impervia.* C'eſt auſſi l'aveu que font tous les Phyſiciens modernes, aveu bien plus concluant que celui de Pline, parce que nos recherches ſont étayées des heureuſes découvertes qu'on a faites dans les Sciences & dans les Arts. Il eſt conſtant [je l'ai dit plus d'une fois dans ces Notes, mais on ne peut trop le répéter pour humilier notre orgueil] il eſt conſtant que le fond intime de la nature, & la cauſe primordiale de la plûpart de ſes effets ſont ſcellés pour nous. *Omnia incertâ ratione, & in naturæ majeſtate abdita.* Croyons-nous avoir levé ce ſceau reſpectable ? Nous regardons, & nous ne voyons qu'abîme & obſcurité.

La ruſticité fuit : les peuples ſe poliſſent.
L'art ſe perfectionne, & les Etats fleuriſſent.
Tel du Ruſſe groſſier maître & légiſlateur,
Un [1] Héros, des beaux arts éleve & protecteur,
Au ſein d'un vaſte empire où regnoit l'ignorance,
Porta les mœurs, le goût, les talens de la France.

L'AUTEUR de la nature, en imprimant en nous
L'attrait de l'union, ce ſentiment ſi doux,
A voulu qu'en moyens, en reſſources fertile,
L'homme, en tout, fût à l'homme inceſſamment utile,
Qu'ardens à nous prêter de mutuels ſecours,
Dans un cercle de biens nous roulaſſions nos jours.
Tu le voulus, Seigneur, & tu formas le ſage :
C'eſt en lui que tu vois ton plus parfait ouvrage.
Droit, integre, il n'eſt point de remords combatu,
Et ſon cœur eſt un temple où ſiége la vertu.
Libre de préjugés, du faux ſource féconde,
Il vit indépendant, en citoyen du monde.
Il ſait, content de peu, modérer ſes deſirs.
Il voit la vertu même avoüer ſes plaiſirs.
Son ame noble & fiere ignore ce commerce,
Qu'à la ſuite des grands le vil flatteur exerce.
En lui le vrai bonheur au doux repos eſt joint.
Que l'univers s'écroule : il ne tremblera point.

---

1 Le Czar Pierre I. ſurnommé *le Grand*, né en 1672.

Au ſein d'un vaſte empire. Un Ecrivain qui réunit tous les talens, M. de Voltaire, dans ſon Hiſtoire de Charles XII. peint la groſſiereté & l'ignorance des Moſcovites, avant le regne de Pierre le Grand, & il en cite pluſieurs traits auſſi expreſſifs qu'enjoués. " Il n'y avoit pas long-tems, „ *dit-il*, [*liv.* 1. *pag.* 25.] que le Peuple avoit voulu brûler „ à Moſcou le Sécrétaire d'un Ambaſſadeur de Perſe, qui „ avoit prédit une Eclipſe de ſoleil. " La priere ſinguliere à ſaint Nicolas, rapportée à la fin du même Livre, eſt encore une preuve de la groſſiere ſtupidité d'un Peuple aujourd'hui aſſez amateur des Sciences & des Arts, pour leur avoir élevé un Temple. [*L'Académie de Pétersbourg.*]

Son cœur aux paſſions n'eſt pas inacceſſible :
Il eſt homme : leur foule, en cohorte terrible,
Fond, l'inveſtit, l'attaque, & le croit accabler.
Vain eſpoir ! leur éfort ne le peut ébranler.
Tel un chéne orgueilleux qu'aſſiége la tempête,
Courbe, à ſes rudes coups, ſa ſourcilleuſe téte.
Par l'aquilon fougueux, vainement déchaîné
L'inébranlable tronc n'eſt point déraciné.
Des fieres paſſions la révolte étoufée,
Eleve à ſa vertu le plus noble trophée :
Et ſi le ciel encor le livre à leurs aſſauts,
C'eſt pour lui ménager des triomphes nouveaux.
De l'Etre ſouverain adorateur fidéle,
Pour ſon culte & ſa gloire il brûle d'un ſaint zéle.
Pieux, mais ſans foibleſſe, il obſerve ſa loix,
Et ſa raiſon rebelle a plié ſous la foi.
De ces hautes vertus, de mille autres encore,
La terre s'aplaudit, l'humanité s'honore.
Je vois dans ce mortel, le pere des humains
Tel qu'il étoit, Seigneur, au ſortir de tes mains.
Que de divers ſecours nos beſoins en attendent !
Déja ſur chaque état ſes bienfaits ſe répandent.
Il reſſerre des nœuds dès long-tems relâchés.
Des mains de l'opreſſeur ceux-ci ſont arrachés.
Il éteint dans ceux-là la ſoif de la vengeance.
Des autres il contient la brutale licence.
Ce ſage, des mortels l'ornement & l'apui,
Voit, dans l'homme indigent, un homme comme lui,
Et quand ſa pitié tendre adoucit ſa miſere,
Son cœur compatiſſant croit ſoulager un frere.
Quel ſalaire veut-il de ſes ſoins généreux ?
Le plaiſir, peu connu, d'avoir fait un heureux.
En verſant ſes bienfaits, de lui-même il ſe cache.
Ses dons ſont un ſecret que jamais on n'arrache.
Dût-il même, dût-il faire un peuple d'ingrats,
Sa généroſité ne ſe laſſera pas.
Et qu'importe pour lui que l'homme ſoit injuſte ?
Il lui ſuffit, grand Dieu, que ta [1] Loi ſainte, auguſte,

1 Matth. c. 22. v. 39.

Lui commande d'aimer, de ſervir les mortels.
Ils ſont chers à ſon cœur, quoiqu'ils ſoient criminels.
Telles ſont les vertus qui forment le vrai ſage,
Et qui du monde entier lui conſacrent l'hommage.
J'ai du vrai citoyen ébauché le portrait.
L'homme, tel qu'il doit être, y brille à chaque trait.
L'univers n'offre point de ſpectacle plus rare:
Mais de mortels pareils la nature eſt avare.

L'HOMME veut être heureux. Faux ou vrai le bonheur
Eſt l'aſiment, l'idole, & l'ame de ſon cœur;
Il eſt de ſes projets la fin & le mobile.
L'eſpoir de l'aquerir, aiguillon vif, utile
Fait braver les périls, ſurmonter les travaux.
Par lui tous les humains ſont autant de rivaux.
Le deſir d'être heureux fait le fond de notre être.
Mais pourquoi ce bonheur, difficile à connoître,
Eſt-il toujours douteux, imparfait, traverſé?
On ne le cherche pas où le ciel l'a placé.
Ce qui fait ſa nature & forme ſon eſſence,
Ce n'eſt point le haut rang, ce n'eſt point l'opulence,
La gloire, les honneurs, les titres faſtueux,
Joug ſuperbe, fardeau trop ſouvent onéreux.
Ce n'eſt là du bonheur que l'impoſant fantôme,
Qu'un ardent ſans chaleur, qui brille aux yeux de l'homme,
Et qui le conduiſant de détour en détour,
Dans un gouffre de maux le plonge ſans retour.
Arbitres de la paix, arbitres de la guerre,
Aprochez, montrez-vous, ô maîtres de la terre.
Sans doute c'eſt vous ſeuls qu'on doit nommer heureux.
La fortune s'attache à combler tous vos vœux.
Idoles d'une Cour empreſſée à vous plaire,
Vous vous raſſaſiez d'un encens tributaire.
De la main des plaiſirs tous vos jours ſont tiſſus,
Tous vos deſirs remplis, auſſi-tôt que conçus.
Ah! ne cherchons qu'en vous le bonheur véritable.
Mais quelle eſt mon erreur! Sur ce front reſpectable
Sont aſſis les ennuis, les ſoucis, le chagrin.
Souvent le remords même entre dans votre ſein.

Ces peuples gémiſſans ſous le pouvoir ſuprême,
Votre cœur déchiré les venge ſur lui-même.
C'eſt peu : vous eſſuyez les plus affreux revers,
Et je vois votre chûte éfrayer l'univers.
Tu meurs, fier Bajazet, dans les fers d'un Tartare.
O Roi des Lydiens, le bucher ſe prépare.
Et dira-t-on encore que les Rois ſont heureux ?
Mais peut-être l'es-tu, mortel ambitieux,
Toi, qu'en aſtre brillant la faveur fait paroître,
Miniſtre tout-puiſſant & plus Roi que ton maître.
Ta main répand les dons, les refuſe à ſon gré,
D'une nombreuſe cour je te vois entouré,
Peuple d'adulateurs, de ſerviles eſclaves,
Dont le vil intérêt a forgé les entraves.
Dans ce point de puiſſance ainſi que de grandeur,
Répons, nouvel Aman : joüis-tu du bonheur ?

Tu meurs, fier Bajazet. " Bajazet I. ſurnommé l'*Eclair* „ *& le Foudre*, pour exprimer la rapidité de ſes conquêtes, „ fut vaincu par Tamerlan, Empereur des Tartares, dans „ la ſanglante bataille d'Angorie, le 28 Juillet 1402. Ayant „ été fait priſonnier, il fut enfermé, ſuivant quelques hi- „ ſtoriens, dans une cage de fer, & honteux de vivre dans „ une ſi grande ignominie, il ſe donna de la tête ſi rude- „ ment contre les barreaux de ſa cage, qu'il en mourut. *Moreri, art. Bajazet.*

O Roi des Lydiens. Créſus ayant été vaincu & fait priſonnier à la fameuſe bataille de Tymbrée, fut condamné par le vainqueur à être brulé vif. " Etant ſur le bucher, *dit M.* „ *Rollin*, il ſe rapella un entretien qu'il avoit eu autrefois „ avec Solon, & reconnoiſſant la vérité de ſes avis, il s'é- „ cria par trois fois : *Solon, Solon, Solon.* Cyrus, qui étoit „ préſent à ce ſpectacle, ayant appris pourquoi il pronon- „ çoit avec tant de vivacité le nom de ce célébre Philoſo- „ phe, touché de l'incertitude des choſes humaines, & du „ malheur de ce Prince, le fit retirer du bucher, & l'ho- „ nora toujours pendant qu'il vécut. *Hiſtoire ancienne, Tom. II. pag.* 227.

Un ſeul mortel, un ſeul, refuſe ſon hommage.
Ce Mardochée aſſis s'offre ſur ton paſſage,
Un vautour dévorant s'éleve dans ton ſein.
Plaiſirs, grandeurs, tout eſt empoiſonné ſoudain.
Le bonheur ſeroit-il ſous ces riches portiques,
Conſtruits ſur les débris des fortunes publiques,
Sous ces lambris dorés, dont le faſte odieux
Bleſſe autant l'équité qu'il ébloüit les yeux?
Non. Au ſein de leur maître, uſurpateur avide,
L'ardente ſoif de l'or, l'injuſtice réſide;
Le plus cruel bourreau s'eſt emparé de lui,
Le remords; & toujours le vrai bonheur l'a fui.
Ainſi, dans ces portraits, hélas! trop véritables,
Mon œil ſurpris ne voit qu'illuſtres miſérables,
Que mortels, au dehors, de plaiſirs enivrés,
Au dedans, de ſoucis, de chagrins dévorés,
En apparence, fiers de leur deſtin proſpére,
En ſecret convaincus de toute leur miſere,
D'autant plus malheureux qu'ils le paroiſſent moins,
Qu'à céler leur tourment ils appliquent leurs ſoins.
Quoi! dira-t-on, ce bien que ſans ceſſe on deſire,
Cet aimant qui vers lui ſans ceſſe nous attire,
Le vrai bonheur n'eſt-il qu'un fantome qui fuit,
Tel qu'un ſonge impoſteur que le réveil détruit?
Non, mortels: le bonheur n'eſt point imaginaire.
Du Dieu qui le départ la bonté tutélaire
Nous l'offre à chaque pas ſous les traits du plaiſir.
Mais qu'il eſt peu de cœurs qui ſachent le ſaiſir!
Trop heureux qui l'obtient ſans beaucoup le pourſuivre!
Poſſéder ce tréſor, c'eſt exiſter, c'eſt vivre.
Qui le poſſede? Un Roi dont les hautes vertus,
Utiles aux humains, font revivre Titus,
Qui, pareil à Louis, ſage, actif, débonnaire,
Gouverne ſes ſujets moins en maître qu'en pere;
Un Miniſtre au pur zele aſſociant la foi,
L'homme du peuple, enſemble & celui de ſon Roi;
Un citoyen puiſſant, digne de ſes richeſſes,
Qui ſur les malheureux épanche ſes largeſſes.
Ces hommes vertueux ont trouvé le bonheur:
Avec la douce paix il regne dans leur cœur.

Ils ont ſû le placer dans la ſolide gloire,
Moins jaloux de laiſſer une illuſtre mémoire,
Que d'être, ſur la terre, utiles aux mortels,
Par des bienfaits ſans nombre, & des ſoins paternels:
Plaiſir le plus touchant, volupté la plus pure,
Que puiſſe au cœur humain départir la nature.
Hélas! il eſt trop vrai: ſi le bonheur nous fuit,
C'eſt qu'en nous le deſir ſans ceſſe eſt reproduit.
Nos vœux immodérés franchiſſent les limites,
A notre être fini ſi ſagement preſcrites.
De grandeurs en grandeurs, de projets en projets
Nous marchons, éfrénés, ſans nous fixer jamais.
Rien ne peut appaiſer la ſoif qui nous dévore.
Nos deſirs ſont comblés: nous deſirons encore.
Ah! voulons-nous goûter la paix, les vrais plaiſirs?
Voulons-nous être heureux? Modérons nos deſirs.
Qui peut donner un frein à leur fougueuſe ivreſſe,
Qui peut les aſſervir aux loix de la ſageſſe,
Se ſuffire à ſoi-même, & poſſéder ſon cœur,
Ce Socrate nouveau joüit du vrai bonheur.
La noble fermeté qu'aucun revers n'altere,
La médiocrité, bornée au néceſſaire,
La fuite des honneurs, même l'obſcurité,
Tout de ſes jours heureux fait la ſerénité.
Satisfait du préſent, ſur l'avenir tranquile,
L'aſſiete de ſon ame eſt toujours immobile.
Héritier des vertus de nos premiers ayeux,
Il eſt bon, juſte, ſimple, & modéré comme eux.
Il vit en homme libre, en grand homme, en vrai ſage,
Et de la vertu même il eſt la vraie image.

La noble fermeté. Ce portrait eſt proprement celui de Socrate. Il ne renferme aucun trait qu'on ne trouve en détail dans l'hiſtoire de ce Héros du paganiſme, de ce Sage, dont les Vertus morales portées au plus haut degré, frappoient à tel point un Savant du ſiécle de Léon X. [*Eraſme*] qu'il oſoit lui rendre une ſorte de culte.

Et de la vertu. C'eſt ce que Paterculus dit de Caton

Ce mortel aſſervit les deſirs de ſon cœur,
Mais la Religion ſeule le rend vainqueur.
L'homme, toujours plongé dans ſa langueur mortelle,
Ne peut de ces tyrans triompher que par elle.
Seul, il feroit contre eux un impuiſſant éfort:
Ils ſéduiſent ſes ſens par un charme trop fort.
Par elle le Chrétien s'arrache à leur empire.
Pratiquer la vertu, c'eſt tout ce qu'il deſire.
Cette fille du ciel épure notre cœur,
Prend des mains de la Grace un trait, un trait vainqueur,
Qui réveille Auguſtin endormi dans l'abîme,
Qu'ont creuſé ſous ſes pas & l'erreur [1] & le crime,
Répand par tout l'éclat dont luit la vérité,
Allume cette ardeur, ce feu de charité
Qui rendent le prochain auſſi cher que ſoi-même,
[2] Et par qui Paul voudroit pouvoir être anathéme.
Elle apprend au Chrétien que ſon bonheur préſent
N'eſt qu'un bien paſſager, un foible épanchement
De ce bonheur ſans fin, parfait, inaltérable,
Que lui promet d'un Dieu la parole immuable.
Pour poſſéder un jour ce tréſor précieux,
Le ſeul bien véritable & digne de nos vœux,
HOMME, ſans te laſſer, à l'homme ſois utile.
Obſerve la Loi ſainte. A ſon joug ſois docile.

---

d'Utique: *Homo virtuti ſimillimus* [*lib. 2. chap.* 35.] Mais qu'étoient-ce que les vertus de Caton, de Socrate, & des autres Sages de l'antiquité payenne? Des vertus de tempérament. Or l'homme ne peut être *la vraie image de la vertu* par les forces de la nature. Il ne l'eſt que par la Grace. *Gratiâ ſum id quod ſum.*

1 Le Manichéiſme.

2 *Optabam enim ego ipſe anathema eſſe à Chriſto pro fratribus meis.* Ad Rom. chap. 9. v. 3.

Que, frappé, pénétré des grandeurs de ce Dieu,
Dont la gloire s'annonce en tout tems, en tout lieu;
Dont pour toi la puiſſance, en merveilles féconde,
A tiré du néant le ciel la terre, & l'onde,
Ton cœur reconnoiſſant, pour prix de ſes bienfaits,
Et le craigne, & l'adore, & le loue à jamais.

FIN.

APPROBATION

De M. MILLET, *Docteur de Sorbonne.*

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit en Vers François, intitulé : *La Grandeur de Dieu dans les Merveilles de la Nature*; j'ai crû que l'impreſſion de cet Ouvrage ſeroit agréable au Public. A Paris ce 21 Février 1748.

MILLET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE ; A nos amés & féaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur * * * Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Manuſcrit de ſa compoſition qui a pour titre : *La Grandeur de Dieu dans les Merveilles de la Nature*, *Poeme*, s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Expoſant : Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes de faire imprimer ſon dit Ouvrage, en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contre-

faits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui; & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des préſentes; que l'impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de l'expoſer en vente l'imprimé ou manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France: le tout à peine de nullité des préſentes, du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'éxécution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles, le quinziéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent quarante-neuf, & de notre Regne le trente-quatriéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Imprimeurs & Libraires de Paris. N. 499. Fol. 500. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenſe art. 4. à toutes perſonnes de quelque qualité &

condition qu'elles ſoient , autres que les Imprimeurs & Libraires , de vendre , débiter , faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms , ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement ; & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale, huit Exemplaires , preſcrits par l'art. 108. *du même Réglement. A Paris le* 31 *Mars* 1749.

P. CAVELIER, Syndic.

De l'Imprimerie de BALLARD Fils.